

334266

LETTRES

SPIRITUELLES.

Par ***

SECONDE EDITION.



TOME II.



A PARIS,

Chez LE MERCIER, rue S. Jacques, près
S. Yves, à S. Ambroise.

M. DCC XXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

25 JAN 1952

UNITED STATES



2 1 1 9 A

UNITED STATES POSTAL SERVICE
WASHINGTON, D. C.



AVERTISSEMENT.

VOICI le second Tome des Lettres Spirituelles. Bien que la plupart soient écrites à des Religieuses, elles contiennent une doctrine propre pour toutes les ames qui aspirent à la perfection de la vie Chrétienne; en quoi elles ressemblent au Livre de l'Imitation de Jesus-Christ, qui est utile à tout le monde, quoiqu'il ait été composé principalement pour la conduite des Religieux.

Si l'on veut profiter de la lecture de ces lettres, il faut pen

lire à la fois , & tâcher de goûter ce qu'on lit , afin que l'opération du saint Esprit , dont elles sont pleines , puisse pénétrer le cœur.

On donnera dans le troisiéme Tome , les Lettres sur les Mysteres & sur les Fêtes,



T A B L E

Du second Tome des Lettres Spirituelles.

Lettre I. A la Mere Jeanne des Anges, Ursuline à Loudun.

Avis pour la conduite des jeunes Professes, dont elle avoit soin, &c. p 1.

Lettre II. A la même.

Du parfait abandonnement de soi-même à Dieu, pour être pleinement possédé de Dieu. 9

Lettre III. A la même.

Avis touchant les communications qu'elle avoit avec son bon Ange, 15

Lettre I V. A la même.

Réponse de la Mere des Anges à la précédente lettre. 21

Lettre V. A la même M. J. des Anges.

Qu'on n'est jamais bien que quand on n'a que Dieu en quoi l'on se puisse delester & reposer, &c. 15

Lettre V I. A la même.

De la maniere d'élever les Novices, & de conduire les jeunes Professes par la voie de l'amour. 30

T A B L E.

Lettre V I I. A la même.

Sur le même sujet. 30

Lettre V I I I. A la même.

Portrait d'une ame pleinement possédée
de Dieu & de l'amour de J. C. 40

Lettre I X. A la même.

Que par les souffrances Dieu dispose les
ames à sa parfaite operation en elles. 48

Lettre X. A la même.

Solide pratique pour s'avancer dans l'u-
nion avec Nôtre-Seigneur. 54

Lettre X I. A la même.

Qu'entrant au service de Dieu, il faut se
proposer d'abord la parfaite victoire
de l'amour propre, &c. 61

Lettre X I I. A la même.

Qu'une voie seure pour arriver à la plus
haute perfection, c'est de ne prendre
son repos qu'en Dieu. 68

Lettre X I I I. A la même.

Que les grandes communications du S.
Esprit sont pour les pauvres d'esprit,
&c. 74

Lettre X I V. A la même.

Il exhorte les Ursulines de Loudun à
profiter des choses extraordinaires qui
se sont passées à leurs yeux durant la
possession. 78

T A B L E.

<i>Lettre XV. A la même.</i>	
Les magnificences & les douceurs de l'a- mour divin envers les ames qu'il pos- sede.	86
<i>Lettre XVI. A la même.</i>	
Que dans la sainte Communion nous avons tout ce .qui peut rassasier nôtre cœur.	91
<i>Lettre XVII. A la même.</i>	
Comment N. S. réside en nous , & nous en lui par la sainte Eucharistie, & par la devotion à la Passion.	95
<i>Lettre XVIII. A la même.</i>	
Du recueillement interieur.	100
<i>Lettre XIX. A la même.</i>	
Il prend occasion de ses infirmités de l'exhorter à la perfection.	104
<i>Lettre XX. A la même.</i>	
Les dispositions qu'il lui souhaite pour se préparer à la mort.	109
<i>Lettre XXI. A Madame du Houx.</i>	
Pour la Mere Jeanne des Anges malade à l'extremité.	114
<i>Lettre XXII. A la même.</i>	
Sur le même sujet.	116
<i>Lettre XXIII. A la même.</i>	
Sur le même sujet.	118
<i>Lettre XXIV. A la Mere Therese de Jesus, Ursuline à Loudun.</i>	

T A B L E.

Que pour avancer dans les voies de la grace , il faut solidement travailler de son côté , & se laisser conduire avec une docilité d'enfant.	122
<i>Lettre XXV. A la même.</i>	
Sur le même sujet.	125
<i>Lettre XXVI. A la même.</i>	
Il lui enseigne à suivre la conduite de Dieu.	128
<i>Lettre XXVII. A la Mere Elizabeth de la Croix , Ursuline à Loudun.</i>	
Avis pour la conduite des jeunes Reli- gieuses.	131
<i>Lettre XXVIII. A la même.</i>	
Sur le même sujet.	140
<i>Lettre XXIX. A la même.</i>	
Avis touchant les penitences , l'oraison , & la Communion.	143
<i>Lettre XXX. A la même.</i>	
Il l'exhorte à se dégager parfaitement des créatures , & à s'abandonner en- tierement à Dieu.	146
<i>Lettre XXXI. A la même.</i>	
Avis pour sa conduite à l'égard des No- vices.	149
<i>Lettre XXXII. A la même.</i>	
Il l'exhorte au recueillement, &c.	151
<i>Lettre XXXIII. A la même.</i>	
Sur la Passion de Nôtre-Seigneur.	155

T A B L E.

<i>Lettre XXXIV. A la Mere Angelique de S. François, Ursuline à Loudun.</i>	
Cette lettre & les suivantes sont pour l'affermir dans la voie simple du parfait recueillement & du pur amour.	157
<i>Lettre XXXV.</i>	160
<i>Lettre XXXVI.</i>	162
<i>Lettre XXXVII.</i>	164
<i>Lettre XXXVIII.</i>	167
<i>Lettre XXXIX.</i>	170
<i>Lettre XL.</i>	171
<i>Lettre XLI.</i>	173
<i>Lettre XLII. A la même.</i>	
Avis pour elle & pour la Communauté dont elle étoit Supérieure.	174
<i>Lettre XLIII. A la même, & à toute la Communauté.</i>	
Il les anime à la perfection en vûë des grandes faveurs que leur maison a reçues de Dieu.	177
<i>Lettre XLIV. A la même.</i>	
Comment on peut arriver à la jouissance des doux fruits de la grace.	184
<i>Lettre XLV. A la même.</i>	
Que la vraie épouse de Jesus-Christ doit se détacher de tout ce qui empêche l'union divine.	190
<i>Lettre XLVI. A la même.</i>	
Il l'exhorte, & toute la Communauté à	

T A B L E.

- s'appliquer avec ferveur à leur perfection & au salut des ames. 193
Lettre XLVII. A la même, & à toute sa Communauté.
- Avis pour établir le royaume de Dieu dans l'ame. 198
Lettre XLVIII. A la même, & à toute la Communauté.
- Avec quelle ferveur on doit travailler à acquérir la perfection religieuse. 203
Lettre XLIX. A la même.
- Comment on peut gagner les bonnes graces de Dieu, &c. 209
Lettre L. A la même.
- Qu'il faut faire tout aboutir à l'exercice du saint amour, &c. 214
Lettre L. A la même à Basas.
- Avis touchant l'emploi qu'on lui avoit donné de regler le Monastere des Ursulines de Basas, &c. 216
Lettre LII. A la même.
- Sur l'intime dépendance qu'elle doit avoir de Dieu, & sur les sensibilitèz divines & humaines. 220
Lettre LIII. A la même à Lou Jun.
- Avis pour la conduite des jeunes Professes. 224
Lettre LIV. A la même.
- Avis pour établir en l'ame le regne de l'a-

T A B L E.

- amour divin. 228
Lettre LV. A la même.
 Que pour s'enrichir des biens celestes, on
 ne doit songer qu'à plaire à Nôtre-
 Seigneur. 230
Lettre LVI. A la même.
 Il l'exhorte au parfait amour de N. S. 234
Lettre LVII. A la même.
 Avis pour s'établir dans la parfaite liber-
 té de cœur, &c. 236
Lettre LVIII. A la même.
 Avis pour établir en elle le regne du pur
 amour. 239
Lettre LIX. A la même.
 De l'esprit d'oraison, & de l'esprit de
 foi. 241
Lettre LX. A la même.
 Exhortation au dégagement des choses
 de la terre, &c. 246
Lettre LXI. A la Sœur Catherine des
Anges Novice au Monastere des Ur-
sulines à Loudun.
 Avis pour se soutenir dans les foiblesses
 qu'elle experimentoit encore. 250
Lettre LXII. A la même.
 Il l'exhorte à se donner pleinement au ser-
 vice de Dieu & à l'oraison. 253
Lettre LXIII. A la même.
 Après sa profession il l'instruit de la vie

T A B L E.

- qu'elle doit mener dans l'état religieux. 256
- Lettre LXIV. à la Sœur Françoise Angelique d'Ars.*
- Il l'exhorte à la pratique des trois principaux points de la doctrine de Jesus-Christ. 259
- Lettre LXV. à la Mere Marthe de Saujon de la Croix, Religieuse Hospitaliere à la Rochelle.*
- Il l'exhorte à l'amour de Jesus-Christ, au dégagement des créatures, & au recueillement interieur. 263
- Lettre LXVI. A la même.*
- Sur le même sujet. 270
- Lettre LXVII. A la même.*
- Il lui marque la severité de sa conduite, & son affection paternelle. 273
- Lettre LXVIII. A la même.*
- Sur la joie qu'elle lui avoit marquée d'être déchargée de la Superiorité. 276
- Lettre LXIX. A la même.*
- Conditions qu'il demande d'elle pour la traiter de fille. 281
- Lettre LXX. A la Sœur Marie de saint Alexis, Converse chez les Hospitalieres à la Rochelle.*
- Avis pour une Sœur Converse. 285
- Lettre LXXI. A la Mere Esperance de*

T A B L E.

- la Misericorde, Carmelite.*
 Abregé de la vie de Madelene du Verger. 238
- Lettre LXXII. A Madelene Boinet.*
 Réponse à la demande qu'elle lui avoit faite de lui faire connoître ce que Dieu desiroit principalement d'elle. 332
- Lettre LXXIII. A la même.*
 Dans cette Lettre, & dans les deux suivantes, il lui donne divers avis pour l'affermir dans la voie du recueillement & de l'amour de Dieu. 336
- Lettre LXXIV.* 339
- Lettre LXXV.* 341
- Lettre LXXVI. A Marie Gâteau Tourniere des Carmelites à Xaintes.*
 Sur le même sujet que les précédentes. 343
- Lettre LXXVII. A la même.*
 Il l'exhorte à se dégager de tout pour se donner toute au pur amour. 346
- Lettre LXXVIII. A la même.*
 Sur le même sujet. 348
- Lettre LXXIX. A Madame du Houx à Rennes.*
 Divers avis pour elle & pour les Religieuses de la Visitation, auxquelles elle étoit associée. 350
- Lettre LXXX. A la même.*
 Avis pour travailler saintement au salut

T A B L E.

des ames.	354
<i>Lettre LXXXI. A la même.</i>	
Avis pour attirer à Dieu les ames.	358
<i>Lettre LXXXII. A la même.</i>	
De l'obligation qu'ont les personnes religieuses de rendre à Dieu un service parfait.	362
<i>Lettre LXXXIII. A la même.</i>	
Divers avis pour elle & pour d'autres bonnes ames.	367
<i>Lettre LXXXIV. A la même.</i>	
Comment le royaume de la volonté divine s'établit dans l'ame.	374
<i>Lettre LXXXV. A la Mere Marie Therese Cornulier Superieure des Religieuses de la Visitation à Rennes.</i>	
Sur les peines qui l'empêchoient de suivre l'attrait de la grace, &c.	377
<i>Lettre LXXXVI. A la même.</i>	
Sur le même sujet.	380
<i>Lettre LXXXVII. A la même.</i>	
Ce que c'est que de mourir à soi-même.	383
<i>Lettre LXXXVIII. A la même.</i>	
Avis pour se conduire dans la charge de Superieure.	389
<i>Lettre LXXXIX. A la même.</i>	
Sur ce qu'elle se plaignoit que Dieu n'operoit rien en elle.	392

T A B L E.

*Lettre XC. A la Mere Claude Agnès
Bertin Superieure du premier Monaste-
re de la Visitation à Rennes.*

Que c'est par l'entiere victoire de l'a-
mour propre qu'on s'établit dans le
parfait recueillement, &c. 395

Lettre XCI. A la même.

Avis pour le recueillement interieur. 410

Lettre XCII. A la même.

Qu'on ne se peut défendre des ruses de
l'amour propre que par une genereuse
détermination à mourir à soi-même.

406

Lettre XCIII. A la même.

Pressante exhortation à l'amour de N. S.
& à la perfection.

409

Fin de la Table.





APPROBATION.

J'ai lû un Manuscrit intitulé, *Lettres Spirituelles, & Traitez de pieté*, par *** Fait à Paris le 10. jour de Fevrier 1696.

COURCIER,

LÈTTRES



LET TRES SPIRITUELLES



LET TRE I.

A LA MERE JEANNE DES ANGÉS,
Ursuline à Loudun.

*Avis pour la conduite des jeunes
Professes dont elle avoit soin.
Ces avis sont aussi propres pour toutes
les ames qui commencent à se
donner à Dieu.*

17. Novembre 1658.



U I S Q U E Nôtre Seigneur
vous a donné la conduite des
Novices & des jeunes Pro-
fesses , j'ai crû , ma chere
Fille , qu'il auroit agreable , que je
vous parlasse de ce qui peut contribuer
à leur avancement spirituel.

Tomme II.

A

Plusieurs même d'entr'elles m'ont écrit pour me demander des avis. Ainsi j'estime qu'il sera bon de leur faire à toutes une réponse, dont chacune en particulier pourra tirer de l'instruction & du secours.

Il me semble que tout leur bien dépend de la première idée & du premier projet qu'elles forment quand elles entrent au service de Dieu. Car si ce premier projet est bas, tout leur travail sera de même, & leur avancement aussi. Leur dessein doit être de se donner à Dieu parfaitement, & d'atteindre au but que Notre Seigneur a eu en vûe, quand il les a appelées à la Religion. Or le but qu'il s'est proposé en les retirant du siècle, c'est de les posséder pleinement, & de les avoir en sa disposition, pour leur communiquer à son gré le bien excellent de la Grace. Mais il veut que chacun fasse de son côté ses diligences pour mériter ce qu'il a dessein de nous donner; & il est résolu de ne point faire cette largesse aux âmes lâches, & qui sont encore indéterminées dans son service: autrement, il feroit tort à la sagesse. Ainsi le point capital de notre entreprise est de nous établir solidement dans cette résolution,

Spirituelles.

& cette détermination d'être tout à Dieu, & pour cela, il faut poser pour principe qu'il est en nôtre pouvoir, avec la grace de Jesus-Christ, d'être heureux, en nous donnant à Dieu de la bonne maniere, qui est de ne souffrir en nous avec vûe, & de propos delibéré, rien qui lui déplaife.

Pour être tout à Dieu il n'est pas nécessaire de se résoudre à faire de grandes penitences, ni de grandes oraisons, ni à entreprendre de grands travaux, ni à endurer des peines excessives, mais à ne souffrir volontairement dans son cœur aucun attachement pour aucune creature, au préjudice de l'amour de Dieu. C'est de quoi l'on ne peut s'excuser sous pretexte qu'on n'a pas de santé, ou qu'on manque d'esprit, ou de quelqu'autre talent, lors principalement que la Religion nous décharge du soin de tout ce qui regarde l'exterieur; si bien qu'il ne faut que connaître nos obligations, & avoir une bonne volonté.

Proposons nous donc de travailler à cela, & quoiqu'il y ait de la peine à vaincre nos habitudes & nos inclinations naturelles, ce n'est pas néanmoins une peine dont nous puissions nous excuser. Dieu demande des Fideles qu'ils gardent les

Commandemens : peuvent-ils s'en dispenser, sous pretexte que leur santé ne leur permet pas de les garder, ou qu'ils ont des inclinations contraires? Point du tout. S'il demandoit d'eux de grands jeûnes, & de rigoureuses austeritez, ils pourroient alleguer pour excuse leur foiblesse & leur peu de santé. Il en va de même à l'égard des personnes Religieuses : elles peuvent se dispenser de la regularité exterieure, quand leurs infirmités les rendent incapables d'en porter le joug; mais pour le regard de l'interieur, qui est le point dont je parle, personne ne peut s'en excuser; & l'on ne nous fait point de tort de nous demander que nous attachions nôtre cœur uniquement à Dieu, nonobstant que nos inclinations naturelles & nos mauvaises habitudes y répugnent.

Que les ames qui s'engagent au service de Dieu fassent donc état qu'elles n'auront jamais de repos ni de solide contentement, à moins qu'elles ne se déterminent à mettre leur plaisir en l'accomplissement de la volonté de Dieu, se donnant à Nôtre Seigneur de telle sorte qu'elles ne souffrent rien en elles qui lui déplaît. C'est ce que vous devez forte-

Spirituelles.

ment imprimer dans l'esprit de vos filles, leur faisant prendre cette genereuse détermination, & leur recommandant de sonder leur cœur là-dessus, dans leurs oraisons & dans leurs examens de conscience; de rechercher à quoi elles peuvent être attachées, & en quoi elles sont encore irresoluës; de se jeter aux pieds de Nôtre Seigneur, pour lui demander de la force & du courage, & de se servir pour le même dessein du secours de l'obéissance & de la direction des personnes qui leur tiennent la place de Nôtre Seigneur.

Il est certain que quand nous nous donnons à Dieu, c'est d'ordinaire avec mille limitations: *Je serai toute à Dieu, pourvu que j'aye une telle personne auprès de moi. Si j'avois cet emploi, je servirois Dieu parfaitement.* Ne nous trompons point nous mêmes. Est-ce vraiment le desir de plaire à Dieu ou celui de nous satisfaire, qui nous fait parler de la sorte? voyons ce qui nous met cela dans l'esprit, & à mesure que Dieu nous decouvrira les ruses de l'amour propre, combattons nos inclinations l'une après l'autre, jusqu'à ce que nous les ayons toutes reduites au seul desir de plaire à Dieu. Pour cela il faut avoir une vive

foy, un grand desir de nôtre salut, & un grand mépris pour tout le reste, n'estimant rien les biens presens de la nature au prix des biens éternels de la Grace.

Voilà, ma chere Fille, le premier fondement sur lequel il faut établir ces ames; puis quand elles y seront bien affermies; il faut doucement & avec amour les faire venir à la pratique, ne souffrant point cette intelligence & ces compositions avec l'amour propre, qui veut qu'on donne liberté aux passions, & qu'on permette à la nature de chercher ses satisfactions. Empêchez sur tout qu'elles ne lient d'amitié particuliere avec qui que ce soit; car toutes ces familiaritez, ces confidences, ces appuis humains ne sont que de vains amusemens qui ruinent la vertu.

Il ne faut aimer que Jesus-Christ, & les autres personnes pour l'amour de lui; lorsque leur communication, leur conversation & leur entretien nous menent à lui. La raison pourquoy dans les Religions on voit des personnes lâches, traînantes, qui demandent toujours ce qui est au goût de l'amour propre; c'est parce qu'on n'a jamais pris cette veritable idée d'aimer Dieu, en faisant sa sainte volonté; & qu'on ne s'est jamais bien contraint,

que la volonté de Dieu se déclare en toutes choses , dans l'obéissance , dans les observances regulieres , dans l'ordre de la maison , dans les pratiques de vertu. *C'est la volonté de Dieu que vous vous sanctifiez.* Cela se fait par l'estime & par l'amour qu'on a pour Dieu , cherchant à faire à chaque moment ce que nous jugeons qui lui est le plus agreable.

Il nous donne pour cela ses lumieres & ses inspirations , & il veut que nous les suivions. Il me fait connoître que sa volonté est que je me resigne à ses ordres , que je m'abandonne à sa providence , que je ne desire rien avec trop de chaleur , que je remette entre ses mains tous mes desirs. C'est à quoi il faut que je m'étudie , à mortifier tous mes desirs , & à mettre mon cœur dans l'indifferen-
ce. Car tandis que j'aurai quelque dessein dans ma tête , quelque souhait dans mon cœur , par exemple de voir quelqu'un de mes parens , ou quelqu'autre personne , je ne serai jamais bien resigné à Dieu , ni content de lui seul.

Voilà nôtre malheur , de ne connoître pas les biens qui sont en Dieu , & les maux qui sont en nous. Nous ne considerons pas que la mort viendra l'un de

ces jours , & nous depouillera de tout. Heureuses les ames qui l'auront prévenuë & qui se seront dénuées de tout par avance.

O que la rencontre de Jesus-Christ leur sera douce ! & combien les autres seront-elles confuses & tremblantes , quand elles verront la pureté qu'il desiroit d'elles ; quelle violence il vouloit qu'elles se fissent ; combien elles se sont flattées , en quelle erreur elles ont été , croyant toujours que les autres avoient tort , & ne reconnoissant jamais leurs fautes , bien qu'elles demeurassent toujours dans leurs immortifications en toutes choses , sans sacrifier à un Dieu qui a donné pour elles son sang & sa vie , une bagatelle à quoi elles avoient de l'attache.

C'est-là ce que nous devons bien considérer , & sur quoi nous devons faire nos Meditations. C'est-là le fruit que nous devons tirer de nos retraites ; autrement le tems se perd & la vie se passe en des amusemens déplorables. Dieu nous yeuille éclairer par sa misericorde.



L E T T R E I I.

A LA MESME.

Du parfait abandonnement de soy-même à Dieu, pour être pleinement possédé de Dieu.

20. Decembre 1658.

JE voudrois, ma tres - chere Fille, vous pouvoir faire connoître combien il est important & avantageux à l'ame de s'abandonner entierement à Dieu.

Il faut sçavoir, que le bien & la perfection de l'homme consiste en ce que Dieu le remplisse, & soit le principe de toutes ses actions. Cela se fait par la Grace : & d'autant plus que l'homme est soumis à la Grace, il participe plus avantageusement au bonheur d'être en toutes choses rempli de Dieu. Or il ne peut y parvenir qu'avec peine, à cause de la corruption de la nature, qui repugne à cette parfaite soumission à la Grace. Ainsi quand l'ame s'est une fois déterminée

d'être tout à Dieu , il faut que par son effort , aidé de la Grace , elle mortifie en elle-même tout ce qu'elle apperçoit de contraire à Dieu , comme les vices , les passions , les impetuositez , & generalement ce qui passe pour deregulé au jugement des Sages. Après tout cela il lui reste encore à mortifier une chose dont communement on ne se défie gueres , & qui est cependant un grand obstacle à la perfection. C'est son action propre ou la maniere d'agir par elle - même. Défaut qui est commun à tous les gens de bien , desquels Dieu n'a pas encore pris une entière possession. Le bien qu'ils font c'est d'ordinaire par eux-mêmes qu'ils le font , aidez toutefois de la Grace , sans laquelle on ne peut rien faire de bon.

Mais la grace n'est pas dominante en eux. Je l'appelle dominante , quand elle est tellement le principe de l'action , qu'il n'y a rien dans l'action , en quoi la Grace n'influe , & que l'homme ne la fait point à sa maniere , mais à la maniere de Dieu, Dieu le mouvant & le remplissant tout , comme l'air remplit tous les vuides de la nature.

Ceci est malaisé à expliquer , en sorte que l'on contente tous les Scavans. Mais

Les personnes simples le concevront aisément. Quand l'ame se soumet toute à la Grace, Dieu pour lors s'insinuë dans l'esprit, dans le cœur, dans toutes les facultez, dans tous les principes naturels, & dans toutes les operations, & s'en rend le premier ressort. On n'a qu'à consentir, & à se laisser mouvoir; ce qui se fait sans contrainte & sans gêne.

L'ame est ravie de voir que Dieu fait tout avec elle, comme s'il n'y avoit que lui seul qui agit. Elle se tient avec plaisir dans cette dépendance qui la perfectionne, & la met dans la plénitude de son être & de sa vie: elle ne fait point de distinction de ce que Dieu opere en elle, & de ce qu'elle opere avec Dieu. De même que celui qui ayant pris une excellente nourriture, & venant ensuite à travailler, sent une force & une vigueur qu'il n'avoit point auparavant, il ne fait point de discernement entre sa force naturelle & la nouvelle vigueur qui lui a été communiquée par l'aliment qu'il a pris, & qui s'est uni à lui: il se sert seulement de la bonne disposition où il se trouve pour se mieux appliquer au travail.

De même quand l'homme est entièrement possédé de Dieu, il en tire une nou-

velle vie & une nouvelle force qui le fait agir dans toutes ses actions doucement, efficacement, sans que rien lui résiste au-dedans de lui. Les choses mêmes qui arrivent au-dehors, s'accordent avec l'intérieur par le moyen de la résignation qu'il a aux ordres de la Providence, si bien qu'en toutes choses il se trouve heureux, & profite de tout.

Avant que l'âme soit dans cette parfaite dépendance de Dieu, elle souffre toutes les fois qu'elle veut agir à son ancienne manière par elle-même, & quelquefois Dieu la laisse faire, afin qu'elle éprouve combien elle est foible d'elle-même; puis la relève & la dirige jusqu'à ce qu'elle apprenne à se lier à lui entièrement.

Pour arriver à ce bonheur, il faut abatre son activité naturelle, se dépouiller de sa manière d'agir basse & humaine, se rendre attentif à Dieu en tout, s'accommoder & se soumettre au principe intérieur de la Grace, quand on l'a decouvert. L'âme le decouvre, quand elle est tranquille & en paix, & elle acquiert cette paix & cette tranquillité, en s'étudiant à mourir à elle-même & à ses propres desseins. Lorsqu'elle est parfaite-

ment morte à ses manieres propres, Dieu fait en elle toute sorte de bien. Il prend plaisir à se jouer d'elle , pour ainsi dire ; & il fait en elle toutes sortes d'operations, tantôt de *purifiantes* ; tantôt de *crucifiantes* , tantôt de *glorifiantes* : elle voit le Royaume de Dieu établi en elle, la justice, la paix, la joye que donne le saint Esprit. Elle marche dans les pures lumieres de la verité. Elle brûle du feu de l'amour divin , elle sent la droiture & la liberté de la grace. Toutes les puissances sont comblées des biens de Dieu. Le corps même s'en ressent , & se trouve heureux d'être en la possession de Dieu , qui le gouverne & le sanctifie d'une maniere plus incomprehensible que tout le reste , plus ravissante , & plus capable d'enlever l'esprit. L'ame est surprise de voir que Dieu s'abaisse jusques-là, & que pour se rendre maître de tout , il daigne s'appliquer à la conduite de la plus basse partie de l'homme.

C'est principalement par la sainte Eucharistie que cela se fait d'une maniere plus expresse & plus penetrante. Le saint Sacrement est le principe interieur de cette vie divine, & l'on voit que c'est par la sainte Communion que l'on par-

vient au bonheur d'être pleinement & parfaitement possédé de Dieu.

C'est pourquoi nous ne sçaurions mieux faire que de nous hâter de mortifier en nous tout ce qui s'oppose à un si grand bien, & dire franchement à Nôtre Seigneur que nous voulons qu'il soit maître de tout, sans avoir égard à nos propres interêts, ni à ce qui pourroit satisfaire nos inclinations naturelles.

Quand une ame dit cela de bon cœur, & que Dieu voit en elle cette volonté constante, il la prend au mot, & la tirant de ses terres, il la mene dans le pays des souffrances, puis dans celui de son amour. Il l'exerce par des grandes peines pour la disposer à être conduite par lui. Il la fait mourir à ses interêts les plus intimes & les plus profonds, pour la rendre capable de recevoir la vie qu'il veut lui communiquer. Enfin elle se trouve bien de s'être livrée & abandonnée à lui sans reserve, & quelque mal que ce divin medecin lui fasse souffrir, elle en vient à un état, où elle oublie tous ses maux. C'est le Royaume de Dieu, où se trouve la jouissance de tous les biens. Je vous le souhaite.

L E T T R E I I I .

A LA MESME. |

*Avis pour les communications qu'elle
avoit avec son bon Ange.*

*Comment il faut recevoir les grâces
extraordinaires.*

22. Janvier 1659.

UN Ecclesiastique constitué en dignité s'est plaint à moi de votre conduite, ma tres-chere Fille, que vous tenez comme un Bureau d'adresse ouvert à tout le monde, où l'on vient demander ce qu'on desire sçavoir par le moyen de votre bon Ange; que vous le consultez sur toutes sortes de choses, & même sur les Mariages, les Procès, & les autres affaires temporelles; & que vous debitez ensuite les réponses que vous en recevez. On dit que cela est contraire à l'ordre que Dieu a établi pour notre conduite ordinaire, à quoi la raison & la foi suffisent. Et parce qu'on a dit que

je n'approuvois point cela , j'ai répondu qu'à la verité je ne m'étois point adressé à vous , pour sçavoir rien en particulier de vôtre saint Ange , mais que je n'avois point appris que vous eussiez fait aucune chose contraire à ce qui se peut legitime-ment faire , & que j'estimois que sans choquer les regles de la Foi , on pouvoit en de certaines occasions tirer lumiere des voies extraordinaires dont il paroît que Dieu est l'auteur.

Je vous prie , ma chere Fille , d'avoir soin qu'au regard des demandes que vous pouvez faire à vôtre saint Ange , il ne se passe rien qui semble satisfaire la curiosité de l'esprit humain , ni qui puisse préjudicier à la Loy commune des Chrétiens.

Il est vrai que le Pere Batide m'a souvent voulu persuader qu'il seroit bon de rompre le commerce que vous avez avec vôtre saint Ange : mais je trouve que ce Pere pousse dans l'excès la doctrine de resister aux choses extraordinaires.

Pour moi je pense que par elles Dieu fait souvent de grands biens aux ames , & que c'est une voye qu'il a établie à l'égard de quelques-unes , & qui leur est tres avantageuse. J'estime que puisqu'il
les

les donne , il veut qu'on s'en serve & qu'on en profite , les recevant avec abnegation d'esprit , sans s'y amuser , allant droit à Dieu , & ne s'arrêtant qu'à lui seul.

Il vaut mieux croire , ce me semble , que Dieu donne en simplicité ses dons à ses enfans , & qu'il ne se plaît point à ces reflexions philosophiques de rejeter ce qu'il donne , ni à ces observations qui sont de l'esprit humain , & qui ne portent point le caractère de l'esprit divin.

Pourvû que ses enfans l'aiment lui-même , & non pas seulement ses dons & ses caresses , il est bien aise qu'ils usent de tout ce qu'il fait en leur faveur. Pour vouloir trop s'éloigner , on demeure dans la foiblesse & dans la pauvreté , au lieu de s'entrichir par les largesses de Dieu , comme l'on pourroit faire.

Je n'ai point lû dans les Vies des Saints, qu'aucun d'eux ait tenu une autre conduite que de porter son cœur droit à Dieu, usant de ses faveurs & de ses graces speciales. Il s'en est trouvé quelques uns qui ont refusé la visite des Anges. Mais de cet exemple particulier il ne faut pas faire une loy générale.

Il est vrai qu'il y a un état où l'ame se

B

trouvant seule avec Dieu elle ne peut souffrir que lui. C'est quand Dieu se manifeste au fond. Saint Bernard témoigne qu'il se trouvoit quelquefois dans cet état, & qu'il avoit même alors du dégoût pour les visions des Anges. Mais doit-on de - là conclure qu'il faut toujours rejeter les vûes de ces esprits bienheureux, & toutes les graces pareilles ?

Si l'on me dit que c'est pour affranchir des illusions qui se peuvent glisser en ces fortes de choses, je répons que pourvû qu'on soit fidele à ne chercher que Dieu, il ne permettra pas que le demon qui peut se transfigurer en Ange de lumiere, & contrefaire plusieurs effets de la grace, nous trompe. Je dis plus, quand même le demon opereroit dans une ame quelques-uns de ces effets extraordinaires, si elle les reçoit avec abnegation, ils ne lui porteront aucun préjudice.

Car il n'importe pas tant que l'on pourroit s'imaginer, que le demon puisse contrefaire quelques graces, comme il importe que l'ame ne s'appuye rien qu'en Dieu.

La Mere Agnès dit que dans les Lettres où je vous invite à la possession des

bien du Royaume de Dieu, auxquels la Grace nous appelle : je propose un état qui n'est pas tant de la vie presente que de la future. Je vous prie de lui dire, que Nôtre Seigneur fait plus qu'on ne scauroit s'imaginer, quand l'ame est toute à lui, & que iou'il lui semble que ce que j'en ai écrit est outré, qu'elle sçache qu'il ne l'est pas plus que ce qu'en dit sainte Theresé, au château de l'ame en la septième demeure. Ce que j'en ai dit, ce n'est pas pour attirer par amour propre les ames à cet heureux état. C'est pour faire voir les richesses de Dieu, & ce qu'on peut esperer de lui, quand on renonce à tout pour être tout à lui.

Il y a des personnes en qui ces grandes graces ne font que passer comme des éclairs ; mais il y en a aussi en qui elles sont permanentes & deviennent comme un état ordinaire ; de sorte que s'ils ne sont pas continuellement dans la jouissance de ces tresors & de ces délices celestés, ils ne s'en éloignent gueres, & à la moindre occasion ils y reviennent. Qui auroit lû la vive flamme d'amour du bienheureux Jean de la Croix, & les traitez de quelques Saints, n'auroit pas de peine à croire cela. Je dis donc à cette

bonne Mere que Dieu fait plus qu'elle ne pense , quand on se donne liberalement à lui. Gardons exactement les pratiques de la solide vertu , & nous verrons que Dieu fera plus pour nous , que nôtre esprit ne peut se figurer. Je vous recommande la petite d' Ars , & je vous prie de lui faire entendre les grands biens qui sont cachez dans l'abnegation de soi-même , & dans l'abandonnement qu'on fait de tout entre les mains de Dieu , pour marcher dans la nudité de la Foy , ainsi qu'on lui a enseigné. Croyez , s'il vous plaît , que je suis.





L E T T R E I V.

*Réponse de la Mere des Anges à la
précédente Lettre.*

16. Fevrier 1659.

Mon tres-cher Pere.

Vous recevrez deux de mes Lettres tout à la fois : car il y avoit déjà quelques jours que j'avois écrit la première , lorsque la vôtre du 22 de Janvier me fut renduë.

Je vous remercie tres-humblement , mon bon Pere , de la grande misericorde que vous me faites de m'avertir , & je vous conjure par l'amour de Nôtre Seigneur , de me continuer cette grace , & de m'instruire comment je me dois comporter en de pareilles occasions : car je vous promets en la presence de Dieu , qu'avec son secours , j'observerai fidelement ce que vous me prescrirez.

Quant au passé , je vous dirai simple-

ment comment je me suis comportée à l'égard des choses qu'on m'a prié de recommander à mon saint Ange. J'ai tâché lorsque j'en ai eu le souvenir, de lui présenter les besoins des personnes qui s'étoient adressées à moi, & je l'ai prié, selon les volontez de Dieu, de leur donner lumiere. Quelquefois il a eu la charité de répondre en peu de mots ce qu'ils devoient faire. D'autres fois il m'a semblé que je recevois quelque lumiere qui me donnoit jour à l'affaire proposée, & j'ai donné la réponse comme un sentiment que j'avois eu. Quelquefois on m'a témoigné que Dieu n'avoit pas agréable de répondre : je n'ai jamais rien proposé que sous le bon plaisir de Dieu, & avec un esprit tres-indifferent. Je ne sçache pas l'avoir fait touchant des Mariages & des Procez, qu'en trois ou quatre occasions; & si vous jugez qu'il ne le faille pas faire, je ne le ferai jamais ni pour l'un ni pour l'autre.

Si le Pere Anginot, le Pere Batide & vous, après avoir recommandé la chose à Dieu, jugez à propos que je m'oppose aux visites de mon saint Ange, & au renouvellement des saints noms que je porte sur ma main, je suis toute prête à le

faire. Je prierai Dieu qu'il fasse cesser tout cela, & je le demanderai avec tant d'affection, que j'espere de la bonté qu'il me l'accordera. Oui, mon bon Pere, je vous assure que je suis toute disposée à faire pour ce sujet tout ce que l'on voudra : car mon Dieu sçait que je ne veux que lui, & que tout le reste ne m'est rien. Voyez donc avec ces bons Peres ce que le saint Esprit vous inspirera, & mandez-le moi comme à vôtre. Fille qui desire obéir & se contenter de tout ce que Dieu voudra. Voyez si je dois m'abstenir de prier ces bienheureux Esprits en faveur des personnes qui s'adressent à moi pour le bien de leur ame, & si je dois rompre tout commerce avec lui. Enfin agissez en toute liberté, & ôtez-moi ce que vous voudrez : mon Dieu me demeurant, je serai assez riche.

Et à vous parler dans la sincerité de mon cœur, en quelque état que je sois de pauvreté, de misere, de foiblesse, d'impression de malice, & de tentation, je trouve plus de richesses, de lumiere, d'amour, de force, en recevant mon Sauveur au saint Sacrement de l'Autel, que je n'en recevrois en la visite de tous les Anges & de tous les Saints du Paradis.

Avec tout cela il me semble souvent que je suis comme une bête de charge , tant je me trouve accablée sous le poids de mes miseres , & lorsque mon Sauveur est en moi , il m'est tout.

Je vous avouë bien qu'il me semble que ce me seroit une grande peine d'être privée de la sainte Communion. S'il arrive quelquefois que mes infirmités m'ôtent le pouvoir de communier , pendant la journée mon ame & mon cœur sont tout languissans & privez de leur vraye vie.

Voilà , mon bon Pere , tout ce que je vous puis dire : c'est pourquoi je mets toutes mes richesses entre vos mains à tous trois. Il y a long-tems que je n'ai écrit au tres-cher Pere Anginot. Je ne laisse pas de penser à lui devant Dieu. Je vous supplie de l'en assurer. J'ai crû que vous lui pourriez communiquer ce que je vous mande des dispositions de mon ame. Je suis toujours paresseuse à écrire , comme à tout le reste de mes devoirs.

Priez , s'il vous plaît , pour vôtre Fille , mon tres-cher Pere.

LETTRE V.

LETTRE V.

A la même Mere Jeanne des Anges.

Qu'on n'est jamais bien que quand on n'a que Dieu en quoi l'on se puisse delecter & reposer : que cette perfection est de peu de personnes, & comment on y peut arriver.

10. Fevrier 1559.

IL vous est avantageux, ma tres-chere fille, d'être mise dans l'experience des rencontres fâcheuses & humilantes, & de sentir le poids de vôtre propre misere. Tout cela tend à vous ôter tout l'appui que vôtre ame peut prendre hors de Dieu. Jamais nous ne serons bien que quand N. Seigneur nous aura fait la grace d'estimer tellement les biens interieurs qu'on peut posseder par la Foi, qu'au prix d'eux nous tenions tout le reste pour un néant. Mais cette disposition n'est que superficielle dans la plûpart des

Tome II.

C

ames , je dis même des ames qui se croient devotes. Car bien qu'elles ayent quitté le mal , elles veulent encore chercher de l'appui & de la satisfaction hors de Dieu , dans ce qui est humain & naturel.

Il faut s'élever à un degré supérieur , qui est divin , & qui consiste à ne s'étendre , & se reposer qu'en Dieu. En effet là où l'ame prend son étendue , elle y prend aussi son plaisir & son repos , & non pas seulement en ce qu'elle prise le plus. Tous les Chrétiens estiment Dieu par dessus tout : mais tous n'ont pas assez de ferveur pour ne se vouloir dilater qu'en Dieu , pour ne vouloir goûter de plaisir qu'en Dieu. Ils se contentent de ne le point irriter ; mais ils ne veulent pas se priver de la satisfaction qu'ils prennent en des choses basses & terrestres , où l'ame se trouve resserrée & liée. De même les personnes Religieuses veulent bien persévérer dans le service de Dieu ; mais elles veulent aussi se satisfaire en l'accomplissement de leurs volontez & de leurs desirs , qui captivent le cœur & le bornent. C'est ce qui fait qu'elles n'en viennent jamais à se dilater en Dieu ,

& à n'avoir point d'autre ardeur que de chercher Dieu, d'autre repos que de le trouver, ni d'autre plaisir que de le posséder, ou d'exécuter ses ordres & d'accomplir ses desseins.

Le monde est plein de gens qui veulent Dieu, d'une volonté vague & générale. Il en faut venir à ne rien faire en particulier que pour plaire à Dieu, & pour trouver nôtre plaisir dans le bon plaisir de Dieu, nous dégageant de tout le reste.

Voilà nôtre tâche & nôtre emploi pour l'intérieur, & alors nous verrons, & nous sentirons nôtre avancement. La plupart se plaignent que rien ne se fait dans leur intérieur. Cela vient de ce qu'on n'a pas efficacement entrepris de faire progrès en Dieu. On se contente de rouler suivant le cours ordinaire des choses hors des grands maux.

Il est vrai qu'il en coûte pour arriver à ce point de perfection. Il faut tenir l'âme tout un tems dans une subjection qui n'est guere agréable à la nature. Il ne faut pas se rebuter pour les difficultés d'une si haute entreprise. Cela demande du courage & de la constance. L'on en manque souvent, & par une

lâcheté naturelle on s'ennuie de la peine, on retombe en soi-même, & l'on recommence à donner à son cœur la joie qu'il avoit accoutumé de chercher dans ses attachemens ordinaires.

Quiconque veut prendre ce genereux dessein de ne permettre à son cœur de se dilater & se reposer qu'en Dieu, doit observer toutes les actions, examiner toutes les intentions, veiller sur son interieur, en bannir le trouble & l'inquietude, y entretenir la presence de Dieu. Par ce moyen il s'établit dans l'ame un esprit de paix, & il s'y forme un goût de Dieu qu'il faut soigneusement conserver, rompant avec tout ce qui n'est pas Dieu, se soutenant dans la foi & dans l'esperance du secours divin, & s'opiniâtrant à ne recevoir dans son cœur aucune joie volontaire que de ce que Dieu prescrit ou de ce qu'il permet.

Qui suivroit cette conduite, entreroit dans un ordre nouveau, où l'ame deviendroit parfaitement spirituelle, & n'agiroit plus que par des motifs spirituels & surnaturels. On verroit bientôt l'œuvre solide de la Grace s'avancer. On passeroit aux pratiques les plus relevées & les plus délicates de la perfection, à

une pleine & intime resignation , à un heroïque abandonnement de soi-même entre les mains de Dieu , à une fidelité inviolable ; premierement à remplir ses devoirs , puis à suivre les mouvemens du saint Esprit. On seroit admis dans la familiarité de Dieu ; on auroit un amour constant , & enfin l'on trouveroit en Dieu la souveraine paix & la consommation de toutes les vertus.

La plupart des personnes qui s'engagent au service de Dieu , s'appliquent au commencement à former ce grand dessein de chercher Dieu , & de ne rien vouloir ; ni rien goûter hors de Dieu. On a souvent de saintes inspirations là-dessus. On fait tous les jours de nouveaux propos ; mille beaux projets , & point d'effets.

Croyez , ma chere fille , que le chemin de l'avancement spirituel est de ranimer continuellement sa ferveur , de discerner les mouvemens de son cœur , d'affujeter son esprit à la Grace , de se livrer absolument à Notre-Seigneur , d'exécuter fortement ce qu'il inspire , de s'abandonner à la providence & à l'obéissance. Quoique vous voyiez dans quelques ames de bons effets de la Grace , tenez

pour certain que si elles ne sont dans cette pratique , elles ne feront pas grand progrès. Allons au plus parfait. Je prie Nôtre-Seigneur de vous en donner la grace. C'est en lui que je suis.



LETTRE VI.

A LA MESME.

*De la maniere d'élever les Novices,
& de conduire les jeunes Professes
par la voie de l'amour.*

23. Fevrier 1659.

IL faut que je vous communique un sentiment que j'ai dans l'esprit, touchant l'éducation des Novices & des jeunes Professes que vous avez entre les mains , ma tres-cherre fille. Vous en ferez part à la Mere Buignon.

J'estime que le grand secret pour procurer leur avancement spirituel , c'est d'agir avec elles en esprit d'amour. Je n'entens pas cet amour qui flate l'imperfection , & qui s'accommode au goût

de la nature. Les filles n'y sont que trop sujettes. J'entens l'amour qui vient de la Grace, & qui sans moleste & sans lâcheté, procure vrayement le bien & le salut des ames, qui ne souffre aucune foiblesse vicieuse, aucun instinct de l'amour propre, ni rien de contraire à la parfaite charité qu'on doit avoir pour Dieu.

Cet amour est aussi doux & aussi tendre que l'amour humain le sçauroit être; mais il est pur, & il ne veut que ce qui est genereux & divin. Sa douceur consiste en ce qu'il supporte les foiblesses, qu'il prend son tems, & que par adresse il trompe les ames, leur ôtant ce qu'elles aiment avec déreglement, & leur faisant faire ce qu'elles craignent, & qui leur est cependant utile. Il les caresse, il les tient toujours contentes, & jamais il ne les choque, ne leur faisant jamais rien éprouver que ce qu'elles veulent bien, & qui leur agréé. Mais quand il a gagné la volonté, il en use franchement, & mortifie la nature, sans que la volonté ose ou puisse s'en plaindre.

Cet amour a une merveilleuse prudence, & ne peut la recevoir que de Dieu, qui est également bon & sage.

Son premier soin est de mettre dans l'ame une bonne volonté, & de l'y établir solidement : ensuite il élève le cœur, & s'en rend maître, puis il le fait passer par où il veut, ne lui permettant jamais rien de bas, & prenant néanmoins garde de ne le blesser jamais. Il tempere sa conduite de telle maniere, que le cœur en demeure toujours satisfait, parce qu'il est gagné, & que c'est par les attraits de la Grace, & par les charmes de l'amour de Dieu, qu'il a été gagné.

Cet amour chérit uniquement les ames, & leur fait connoître la sincerité de son affection. Il leur permet tout ce qui se peut permettre, sans préjudice de la Grace. Mais quoiqu'il ait de la condescendance, c'est toujours sans rien relâcher du bien pur & parfait.

Cet amour fait mourir son rival, qui est l'amour propre. Il en découvre les ruses, il en arrête les violences, & il le poursuit par tout, pour détruire son regne, & renverser ses desseins. En quoi quelquefois attaquant l'ennemi, il n'épargne pas même l'ame; mais c'est toujours dans les bornes de la lumiere divine, qui ne le porte jamais à ce

qui peut blesser le cœur.

Quand une fois la bonté s'est emparée d'un cœur, il ne la faut jamais étouffer par une conduite désolante, mais il la faut faire croître en l'épurant & la perfectionnant, & par ce moyen l'on vient à bout de tout. Mais pour cela les personnes qui gouvernent doivent recourir à Dieu, afin d'être éclairés de sa lumière. Quant aux âmes où l'on n'a pu mettre cette bonté, il faut agir à leur égard d'une autre manière, leur faisant sentir ce qui est amer, sans pourtant leur montrer jamais rien qui fasse tort à l'amour ni à la douceur qui l'accompagne.

Cet amour s'étant rendu maître de l'âme, frappe quelquefois assez rudement, & donne de fortes atteintes à la nature, jusqu'à la troubler un peu quelquefois. Mais il ne laisse pas regner le trouble, parce qu'il doit maintenir la paix & la force de l'âme. C'est-là l'ordre que Dieu tient dans sa conduite. S'il frappe d'un côté, s'il désole, & s'il châtie; de l'autre il soutient. Au contraire, c'est le propre du malin esprit de désoler entièrement, & sans consolation. En quoi ceux qui gouvernent par une autre voie

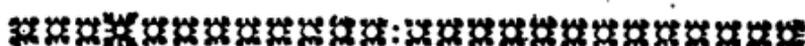
que par celle de l'amour, imitent assez souvent le procédé du démon. Mais le vrai amour ne peut souffrir que ses enfans soient accablez de travail, ni soient dans la peine, ou en danger de se perdre. Il fait à leur égard ce qu'Assuerus fit à l'égard d'Ester, lorsqu'il la vit troublée par l'éclat de sa majesté. Il descendit de son Trône pour la soutenir & la caresser, de peur qu'elle ne tombât en défaillance. Ainsi l'amour genereux ne sçait ce que c'est que d'abandonner une ame, ou s'il l'abandonne en apparence, il ne le fait jamais aveuglement, & sans sçavoir où doit se terminer sa conduite. Il ne fait rien sans lumiere, & tout ce qu'il fait, c'est pour le bien de l'ame.

Tâchez, ma chere fille, de posséder ainsi les cœurs, & d'y mettre le goût de Dieu. Pour lors vous en ferez ce que vous voudrez; & si vous ne vous servez de cet avantage, pour les tirer tout-à-fait hors d'eux-mêmes; si vous y laissez la moindre fibre d'amour propre & de bassesse-naturelle, vous leur ferez grand tort. Tout y doit être grand & sublime, tout y doit être animé de Dieu. Ils ne doivent rien faire par des motifs humains, ni par ces basses sympathies &

ces instincts, qui viennent de la nature. Il faut que tout se fasse en vûe de Jesus-Christ, & que tout soit dans la pratique de sa doctrine. Par ce moyen l'on y verra regner la pureté, la douceur & la paix, qui ne manquent jamais de se trouver là où l'esprit de Jesus-Christ est le maître.

Les ames qui voudront être tout à lui, n'auront point d'autre voie que celle de cet amour. C'est en lui que je suis.





LETTRE VII.

A LA MESME.

Sur le même sujet.

17. Mars 1659.

JE vous ai déjà écrit amplement sur les choses qui doivent demeurer secretes entre vous & moi, ma tres-chere fille ; je veux vous parler aujourd'hui de ce qui regarde le bien de vos Sœurs.

Vous rendez un grand service à Nôtre-Seigneur de bien cultiver les ames, principalement celles des jeunes Professes & des Novices, auxquelles il faut donner une grande idée de la vertu, & un grand courage pour l'embrasser.

Cette idée demande, qu'elles ne se retranchent pas dans la mediocrité; mais qu'elles tendent au plus parfait, qu'elles ne laissent dans leur interieur aucun mouvement de vie que pour Dieu, qu'elles bannissent toute la confiance qu'elles ont dans les créatures, & n'y mettent nullement leur appui, qu'elles

s'abandonnent entierement à Dieu , esperant de lui toutes sortes de secours malgré leur foiblesse & leur misere , & se tenant assurées que pourvû qu'elles cherchent sincerement Dieu , il est assez puissant pour donner à l'ame non seulement dequoi passer , mais encore dequoi être pleinement contente.

Retranchez leur donc peu à peu leurs petits appuis humains. Etablissez - les dans une genereuse resolution de s'adonner solidement au service de Dieu , de corriger leurs défauts , & de reprimer leur impetuosité naturelle. Ne souffrez en elles aucune volonté trop ardente , pour quoi que ce soit , sinon pour leur avancement dans la perfection. Persuadez-leur bien qu'elles avanceront d'autant plus , qu'elles s'abandonneront davantage elles mêmes , se dépouillant pour l'amour de Dieu de tous leurs droits & de tous leurs petits interêts , ne conservant dans leurs cœurs aucun ressentiment contre personne , pour quelque mécontentement que ce soit , qu'elles en auroient reçu , ne faisant nulle reflexion sur ce qui regarde leur honneur , & n'attendant de personne aucun retour d'amitié.

Portez-les à n'avoir point d'autre soin que de chercher Dieu, de trouver Dieu, & de s'entretenir avec lui. Mais faites leur entendre que la vertu, & la paix qui accompagne la vertu, ne s'aquerent pas en un jour. Il faut passer des jours fâcheux, soutenir & livrer de rudes combats; porter bien des contradictions, des ennuis, des pesanteurs d'esprit, des abatemens, des langueurs, des ariditez dans l'oraison, éprouver souvent la vivacité de ses passions, & mille foiblessees contraires à la vertu.

C'est en souffrant tout cela humblement & genereusement, qu'on aquert le bien parfait. Il ne faut jamais se décourager, ni rien conclure de l'experience de ses miseres contre l'esperance & la confiance en Dieu, ni contre le dessein de tendre & d'arriver au plus parfait. Car à la fin, Dieu donne tout pourvû que l'on combatte vigoureusement le mal, & qu'on soit fidele à se jeter entre ses bras, attendant tout de lui.

Il ne faut rien mettre en son compte, sinon qu'enfin heureuse sera l'ame que la mort trouvera dans son travail, bien qu'à son sentiment elle ait peu gagné: si elle est toujours dans l'attente du se-

cours divin , dans l'effort pour bien faire , sans se flatter , ô que sa joye & sa récompense sera grande !

Que les Novices ne s'imaginent pas qu'elles souffriront long-tems , que leur vie sera longue , & qu'elles n'auront peut-être jamais de contentement dans la Religion. Qu'elles ne se figurent pas que ceux qui vivent dans le monde en liberté sont heureux. Ce sont là des chimeres que le démon leur met souvent dans l'esprit pour les dégoûter de leur vocation. Mais qu'elles soient courageuses , & qu'elles tiennent ferme dans le dessein de leur perfection , s'abandonnant entièrement à l'obéissance & à la mortification.

Quand vous aurez tiré leur consentement pour aller à Dieu , à quelque prix que ce soit , ne les épargnez pas , & travaillez fortement avec elles à déraciner de leur cœur leurs propres volontés & leur amour propre. Un jour elles béniront la main qui leur aura aidé à faire mourir en elles la nature.

Je prie Nôtre Seigneur de faire un tel choix des ames qu'il mettra dans vôtre maison , que toutes soient de la trempe qu'il faut pour les desseins de sa Grace.



LETTRE VIII.

A LA MESME.

*Portrait d'une ame pleinement pos-
sedée de Dieu & de l'amour
de Jesus-Christ.*

5. Juin 1659.

IL y a long - tems , ma chere fille ,
que nous n'avons eu de vos nou-
velles.

Je vous supplie de vous tenir tou-
jours en Nôtre-Seigneur , ne donnant
lieu à rien à vous que pour Dieu. Car
je suis persuadé que le bien parfait con-
siste à n'avoir que Nôtre - Seigneur
pour but & pour motif de tous nos des-
seins. Il y a des ames qui ont Dieu en vûë,
mais elles ne laissent pas d'avoir encore
d'autres prétentions , & de se répandre
sur d'autres objets, ce qui leur porte un
extrême préjudice. L'ame qui est verita-
blement fidelle n'envisage que Dieu , &
ne s'arrête à rien que pour Dieu. Elle
tient

tient ses yeux & son cœur attachez à Dieu, de telle sorte qu'il est le seul maître dans l'interieur, disposant d'elle pleinement, sans que rien résiste à ses desseins. Il pourroit bien être le maître d'autorité absoluë : il pourroit s'assujettir tout par force; mais la suave disposition de la Grace demande qu'il fasse tout en l'ame par elle-même, & qu'elle suive de son bon gré le mouvement qu'il lui inspire, & se soumette en tout volontairement à lui. Dieu fait cela en gagnant l'ame, persuadant l'esprit, & attirant le cœur. L'ame étant touchée & persuadée fait ce qu'elle peut pour plaire à son Seigneur, & le moindre obstacle qu'elle apporte, soit par un consentement libre, soit par une disposition contraire, est une résistance au parfait domaine de Dieu. Ainsi nôtre étude doit être de tellement faire plier nos desirs & nôtre volonté, puis nôtre naturel, que le chemin soit aplani devant Dieu, & que sa grace obtienne de nous ce qu'elle veut. Il faut pour cela un long exercice & une continuelle pratique. Quand une fois Nôtre-Seigneur a fait entrer l'ame dans sa voie, elle ne se doit jamais arrêter ni reposer qu'en lui.

D

Elle ne doit goûter que lui. Les objets de la terre se présentent ; & quand le cœur n'y voit point de mal, ordinairement il s'y arrête , il s'y repose : il en goûte le plaisir : mais l'ame fidelle passe outre , & continuë sa route vers Dieu , fuyant toutes les inutilitez & les petites satisfactions de la nature , & ne voulant goûter aucune douceur hors de Dieu.

Le chemin des souffrances est fort utile , parce qu'il dispose l'ame à pratiquer cette perfection : car les peines & les croix la separent des creatures , & l'obligent de recourir à Dieu pour y prendre son repos. Ainsi elle s'accoutume à se tenir unie à Dieu ; elle demeure dans le sein de Dieu , & converse avec lui , ou par une humble resignation & soumission , ou seulement par une simple attention.

Dieu l'éleve , quand il lui plaît , à son intime familiarité. Elle ne le perd plus de vûë : elle n'a d'application qu'à lui , ne se réjouit qu'en lui , ne se nourrit que de lui , ne vit que par lui , participant à son esprit , pour agir dans son service & dans l'exécution de ses volontez. C'est à quoi elle excite les autres , pro-

urant de toutes ses forces le salut de tout le monde. Elle est comme une personne altérée qui ne pense qu'à étancher sa soif. La soif qui la brûle est d'embrasser son divin Epoux, ou de travailler pour son service, avançant sa gloire, & lui gagnant des ames. Elle ne songe qu'à cela, parce que c'est là son métier, & qu'elle fait état de n'avoir autre chose à faire au monde. Il se fait comme un combat entre l'ame & Dieu. L'ame par le pur desir de contenter Dieu meurt à elle-même, & se dégage de toutes choses, aime à souffrir & tend toujours à ce qui est le meilleur, sans se laisser aller au moins bon. Dieu de son côté se plaît à la tenir dans ces doux embrassemens, & dans ses caresses. Plus il lui fait sentir de douceurs & de consolations, plus elle s'en dégage par abnégation, parcequ'elle ne veut que lui seul, & non pas ses faveurs. Rien ne la charme que son divin Epoux. Quelque bien qu'il se plaise à lui faire, elle ne se plaît qu'à penser à lui, à le desirer & à le posséder. La fidelité de ce pur amour qu'elle lui témoigne, l'oblige à lui découvrir de plus en plus ses beautés, à l'attirer à soi par de nouveaux

D. ij

charmes , à la combler de ses dons , à la ravir par ses caresses , à la brûler de ses feux , & à l'inonder des torrens de ses délices. L'ame se perd en tout cela , & quand elle en revient & se reconnoît , elle court au service de son Seigneur , & ce qu'elle desire par dessus tout , c'est de graver dans les cœurs sa sainte Passion , & d'y établir son amour. Pour elle-même , elle ne cherche que l'abaissement & l'humiliation : elle se fait un nid des mépris , des rebuts , des affronts , des délaissemens , des persecutions , & là elle se cache & se repose comme dans son centre , unie à Jesus crucifié , humilié , outragé , méprisé , persecuté , qui la pénètre & la remplit de lui-même , jusqu'à faire sentir au corps sa presence & sa vertu.

Dans toutes les attaques qu'on lui livre , Dieu la tient à couvert : il lui fait voir sa sagesse , & goûter sa bonté dans toutes ses creatures , & les fait toutes servir à sa recreation & à son avancement : il lui montre ses desseins dans l'ordre de la grace ; comment il a donné son Fils & son saint Esprit , & tous les biens : comment il se veut unir aux hommes , les remplissant de ses veritez & de son amour ainsi que les Apôtres en fu-

rent remplis le jour de la Pentecôte. Ils avoient une telle plénitude, qu'ils ne pouvoient la contenir. Ils étoient comme forcez de communiquer aux autres l'abondance des biens dont ils regorgoient: leur plaisir étoit de faire du bien aux hommes, & de suivre en cela le goût de Dieu & le dessein de son amour. Ce qu'ils avoient reçu étoit l'amour qui est un feu véhément & agissant pour élever & sanctifier les âmes, & avec cela doux & caressant pour les consoler.

Les Saints touchés de cet esprit sont fort élevez au dessus de tout; mais ils sont doux, charitables, cherchant à faire du bien à tout le monde, parce que celui qui les pousse & les anime est amour & porte avec lui la puissance, les richesses & les délices.

Il est puissant, rien ne l'étonne, toute la divinité est en lui; les lumières, les veritez & les graces sont dans son magasin. Il est délicieux, parce qu'il est la bonté même, qui se familiarise & se donne toute entière, & se fait sentir au cœur, le satisfaisant pleinement, & l'enyvrant par son abondance, le ravissant & l'emportant par sa force, le pé-

netrant par sa subtilité, le charmant & le possédant par sa douceur, & lui montrant que le vrai bien se trouve en lui.

L'ame goûte tout cela avec une certitude & une sublimité de foi, qui la porte à se lier à Dieu, à lui obéir, & à se soumettre en tout à ses volontez. Elle se voit dans une félicité commencée, puisque son Dieu lui est si manifeste; que la grandeur du bien qu'elle possède lui est si présente, & qu'elle connoit si clairement la malice & la vanité du monde. Elle voit que c'est en cela que consiste la vie; que tout autre bien n'est que pauvreté, chagrin, langueur, misère & mort. Rien ne la peut plus ni éblouir ni contenter: & comme une brebis attachée à son Pasteur, jamais elle ne quitte Jesus-Christ, sachant que sans lui elle peut se perdre à tout moment. Elle n'a d'estime que pour lui; & tout ce que le monde prise, elle le regarde comme du vent & de la fumée. Elle fait état qu'elle n'a plus autre chose à faire que de se réjouir dans le Seigneur, & de le servir selon l'étendue de son pouvoir.

Ma chere fille, tenez-vous attachée à ce bien souverain par un amour & par une fidélité inviolable; & si vous vous

trouvez foible , cherchez en lui vôtre force avec une humble soumission & une ferme & amoureuse confiance , ne vous arrêtant qu'en lui, ne vous reposant qu'en lui ; & puisqu'il est mort pour vous , n'ayez de vie que pour lui.

Ecrivez , je vous prie , à la Mere de Relay , & rendez-lui toutes sortes de devoirs de charité. Usez-en de même à l'égard de toutes les ames que vous pourrez aider ; & persuadez à chacune de se quitter soi-même par une vraie abnéga-tion , & de s'approcher de Nôtre-Seigneur par l'oraison, pour obtenir sa lumiere & sa conduite , parceque sans cela les maximes d'erreur & d'amour propre, gagnent l'esprit & trompent l'ame. Croyez que je suis en Nôtre-Seigneur.





LETTRE IX.

A LA MESME.

Que par les souffrances, Dieu dispose les ames à sa parfaite operation en elles.

29. Juillet 1659.

JE vous prie, ma tres-chere fille, de soutenir vôtre cœur parmi tous les maux & toutes les peines que Nôtre-Seigneur permet qui vous arrivent. Je crois que son dessein est de vous élever par là au dessus des objets qui embarrassent ordinairement les esprits, & les tiennent en bas, de sorte qu'ils sont fort détournés du travail de leur perfection, & qu'ils ne peuvent s'y appliquer qu'à demi.

Quand l'ame a passé par les maux avec résignation, il se forme en elle une habitude de n'envisager que Dieu, & c'est ce qui fait son élévation, laquelle étant aussi renduë habituelle met le cœur en possession

possession d'un tres-grand bien.

C'est pourquoi je vous conseille de veiller extrêmement sur vôtre cœur, & de le fixer en Dieu, sans souffrir qu'il cherche son goût ni son repos hors de Dieu, dans quelque creature, ou dans vous même. Il faut pour cela se faire violence, parce que nous avons une pente originelle qui nous entraîne toujours vers nous-mêmes, par la recherche de ce qui peut satisfaire la nature. Ainsi la Grace doit travailler sur nous, comme un ouvrier travaille sur une piece de marbre ou de bois, afin de lui ôter sa premiere forme, & de lui donner celle qu'il a conçûë dans son idée. Or cela ne se peut faire sans peine, & la peine vient de la noblesse de l'ouvrage & de la grossiereté du sujet; & si l'ame n'est bien docile & soumise à la main de l'ouvrier qui travaille sur elle, sa résistance empêchera le bien qu'elle peut avoir, & qu'on lui veut faire. Voilà donc deux choses qui sont necessaires. La premiere, de s'abandonner entierement à la main de Dieu, ne lui résistant point par nos manieres propres, ni par nos propres recherches. La seconde, de ne point participer par inclination, & bien moins

Tome II.

E

encore par action à aucun autre ouvrage, ne prenant aucun dessein que d'obéir au divin ouvrier qui travaille en nous, & de nous laisser conduire par sa grace, ne trouvant de repos qu'en cela; de sorte que ce soit la grace qui opere en nous, & qui nous gouverne; que nous ne goûtions que ce qui vient d'elle, & que nous ne puissions pas même supporter ce qui vient d'un autre principe.

Car la Grace est si bonne, qu'elle s'applique à perfectionner tout ce qui est en l'homme, il n'y a rien dans toute la vie humaine qui ne puisse, & qui ne doive être rehaussé & formé par la Grace: Dieu ne dédaignant rien de ce qu'il a fait en sa creature; mais prenant plaisir à la rectifier & à la rendre parfaite en toutes ses parties. C'est pourquoi les ames qui veulent être pleinement à Dieu, doivent se persuader que tout se peut faire en elles par le principe de la Grace, & par ce moyen sans faire aucun effort indiscret, elles sçauront donner lieu à la Grace en routes choses.

Cela est fort sublime & fort pur, & Nôtre-Seigneur nous dispose à cette éminente perfection par les souffrances. Plus elles sont rudes, plus elles domp-

tent la rébellion de la nature, & l'opposition qu'elle a d'elle-même à cette heureuse subjection, en laquelle consiste sa réparation & son bien. Soyez donc comme une toile sur le métier, exposée au saint Esprit, qui dans le dessein de faire un excellent ouvrage, vous perce de part en part par la douleur, comme avec une aiguille pour faire passer la soie & les couleurs. Toutes les fois qu'il perce le sujet sur lequel il travaille, à chaque point qu'il fait, il attache une perle ou quelque chose de précieux pour embellir & pour orner sa broderie. Il faut donc que la toile soit bien tendue, bien ferme sur le métier, ne faisant que recevoir les traits de la main qui travaille à la perfectionner, & ne s'ennuyant point, ne s'impatientant nullement de la longueur du travail qui dure d'autant plus long-tems que l'ouvrage doit être plus délicat & de plus grand prix.

Soutenez les opérations de Dieu en vous, ma chere fille. Elles sont fort exquises dans ces sortes d'ouvrages; mais souvent aussi elles sont fort cachées & d'autant plus rares qu'elles ont moins de proportion avec la sagesse humaine, &

avec nôtre conduite ordinaire. Ne vous laissez point ; car il arrive quelquefois que quand on pense être au bout, c'est pour lors que le divin ouvrier commence tout de nouveau, & réduit son œuvre à une telle simplicité, que plus sa façon est naïve & sans artifice visible, plus elle est divine.

La merveille est, que Dieu dans la réparation de la nature ne fait que la ramener au premier dessein qu'il avoit eu en la formant. Mais elle s'est gâtée par tant de façons étrangères prises du monde & de l'amour propre, que pour la remettre dans sa beauté primitive, il faut presque la refondre toute, & c'est pour cela qu'il nous en coûte tant pour se faire bon.

Premierement l'amé ébauche l'ouvrage, & puis Nôtre-Seigneur voyant qu'elle ne fait rien qui vaille, & ayant égard à sa bonne volonté, il la fait cesser, & il se met lui-même à la façonner. Mais comme il est un grand maître, qui a des idées infiniment élevées au dessus des nôtres, il surprend la creature par ses manieres d'agir, & il la met hors de ses habitudes naturelles, si bien qu'il lui semble quelquefois que la tête lui

tourne , à cause de l'étonnement où elle se trouve. Mais comme Dieu est un bon Pere, il a soin de la fortifier & de la consoler. Cependant il la fait passer par des voyes qui sont incomprehensibles & d'autant plus hautes que moins elle les entend. Enfin le tout aboutit à un bel ouvrage , que l'ame même en est surprise. Elle se voit enrichie de tresors celestes , sans quasi craindre de les perdre. Car comme elle attribué le tout à Dieu , elle se tient en assurance sous sa protection ; & ravie du bien qu'il lui fait , elle s'immole toute à le louer & à le servir , sans s'envifager elle - même. Quand tout le monde viendroit la reverer & feroit son panegyrique, elle ne peut prendre de part aux respects qu'on lui rend , ni aux louanges qu'on lui donne. Mais d'un autre côté , quand on la méprise & qu'on la deshonore , elle n'en sent aucune peine. Elle ne voit en toutes choses que Dieu , & ne s'occupe que de lui seul.

Communiquez ceci à la Mere Supérieure : car ce que je vous dis est aussi pour elle. Je souhaite à toutes vos Sœurs une grande diligence pour correspondre à la Grace. Je suis , &c.

E iij



L E T T R E X.

A LA MESME.

*Solide pratique pour s'avancer dans
l'union avec Nôtre-Seigneur.*

27. Octobre 1659.

Puisque nous ne pouvons nous voir ,
ma tres- chere fille , il faut que je
vous dise par lettres ce que j'ai le plus
avant dans le cœur pour le bien des ames
que vous avez entre les mains , & de vos
autres Sœurs , à qui vous pouvez com-
muniquer vos sentimens.

Je vous dirai donc que la raison de
nôtre peu d'avancement dans l'union
avec Nôtre-Seigneur , c'est que nôtre
idée est basse , & que le dessein que
nous avons formé pour son service est
petit , au lieu que nous devrions avoir
de grandes idées & des desseins su-
blimes : mais nous n'en sommes pas ca-
pables , parce que nôtre ame n'est pas
assez libre ni assez forte pour mener

une vie intérieure, & elle n'a pas cette force ni cette liberté, parce que nous sommes affoiblis par les attachemens que nous avons au dehors, qui nous retirent de nôtre intérieur, emportent une partie de nos forces hors de nous mêmes, & nous rendent dépendans des objets sur lesquels nous'épanchons nos affections.

On ne peut être solidement uni à Dieu, si l'ame n'est profondément recueillie & occupée au dedans d'elle. Ce recueillement & cette occupation se fondent sur la considération des objets de la foi, de la mort, des jugemens de Dieu, de la vanité de cette vie, de ce que Dieu fait pour nous, & de l'amour de Jesus-Christ envers nous. De ces considerations on tire une reflexion & une application intérieure; & pour la mieux faire, on se separe des choses extérieures, & l'on se recueille au dedans: on cherche la solitude; on aime le silence; on fuit les curiositez, & tout ce qui pourroit dissiper l'esprit.

Outre cela on fait toute la diligence possible pour entrer dans les pratiques intérieures de la vertu; comme de se résigner entre les mains de Dieu dans

tout ce qui arrive , de se soumettre à lui , de dégager son cœur de tout , d'avoir la vie & la passion de Nôtre-Seigneur toujours presentes , d'éviter toutes les legeretez , & tous les vains entretiens qui peuvent nous éloigner de l'esprit de componction & de ferveur. Tout cela se doit faire doucement & avec une faine gayeté de cœur. Par ces dispositions interieures qu'on recherche dans l'oraison , qu'on demande dans la communion , & desquelles on se fait rendre compte dans les examens de conscience , on cultive son interieur à proportion comme l'on cultive la terre , & arrachant tous les principes vicieux , & mortifiant toutes les productions de la nature corrompüe , l'humeur propre , le jugement propre , la propre volonté. On s'abandonne à l'obeissance , pour être exercé en des choses contraires à l'inclination naturelle , & pour être introduit & dirigé dans la pratique de la vraye vertu. Heureuses les ames qui trouvent des personnes qui leur font cette charité de les exercer & mortifier jusqu'au bout.

Quand cela manque , il se met sur l'ame , pour ainsi dire , un certain plâtre

de repos naturel , qui fait que l'exterieur paroît assez raisonnablement ajusté au gré du monde ; mais l'interieur est nud , & dégarni de la vraye grace , qui fuit & accompagne toujourns la vertu , comme celle-ci fuit la mort de nos propres instincts , & ne manque point de marcher après elle.

Ce plâtre couvre une vivacité dans les passions , de sorte que si l'on nous choque dans nôtre honneur , dans nos interêts & dans nos inclinations , l'on s'en ressent vivement , on éclate en plaintes & en murmures , on fait des décharges de cœur , & l'on perd le tems en des entretiens inutiles , pour conten-ter sa passion. L'ame droite qui a un bon desir de servir Dieu, se dégage bien-tôt de tout cet embarras , pour s'adonner entierement à son entreprise vrayement sainte & spirituelle , & préférable à tout. Elle s'y applique sans relâche , & ne cesse point dans la poursuite jusqu'à ce qu'il se forme en elle une habitude interieure de repos dans les pensées de Dieu , & dans les actions d'où dépend l'avancement spirituel. Alors on se trouve au large à l'égard de Dieu & des choses divines, si bien qu'on ne se sou-

cie plus de tout le reste ; & toutes les creatures , hors de Dieu , ne paroissent qu'un néant. Ainsi , ma chere fille , ne vous laissez point de porter les ames qui sont entre vos mains à cette occupation , de former en elles l'image de Jesus-Christ par ces pratiques que je viens de vous faire voir. Sur tout ne leur laissez pas un petit filet d'attachement naturel & humain pour les personnes qu'elles aiment , & portez-les à les aimer seulement dans l'ordre de la grace & de la raison.

Quand une fois on a établi dans l'ame ce repos interieur à l'égard des objets de la vertu , de sorte qu'elle n'ait plus de pente que de ce côté-là , elle acquiert de nouvelles forces , & se trouve ensuite élevée à un degré supérieur , qui est de ne goûter plus que Dieu , & pour cela elle s'étudie à mourir à ses inclinations les plus délicates , & à ses desirs les plus intimes, ne se réservant plus que le goût de la volonté de Dieu. Et comme elle s'assujettit pleinement à la Grace , elle a tant d'horreur de toute sorte de mal , que la moindre imperfection de celles qui lui sont manifestées lui paroît monstrueuse , parce qu'elle est

persuadée que dans la religion tout doit paroître saint. Mais principalement lorsqu'il s'y commet quelque faute de scandale & de mauvais exemple, on la doit regarder comme un démon, qui veut s'introduire dans la maison de Dieu; & quòdqu'il faille toujourns user de douceur & de charité, il ne faut pas cependant regarder les fautes scandaleuses, comme de peu de consequence, & les personnes qui les commettent, doivent être humiliées. J'appelle fautes de mauvais exemple celles qui se font en public, par orgueil, par opiniàtreté, par manque de charité envers le prochain. Car en effet ces fautes - là & les autres semblables seroient plus préjudiciables que l'on ne sçauroit penser, si elles devenoient si communes que l'on commençât à ne s'en plus étonner. Ce seroit un grand malheur pour la religion qui doit être un refuge assuré pour les filles du monde, afin qu'elles puissent servir Dieu sans empêchement. Que si quelqu'une trouvoit cela trop rude, elle doit craindre que Nôtre-Seigneur ne lui soit peu favorable, & que son visage, qui fait la joie des Anges, ne lui paroisse un jour à elle-même plein de rigueur.

Enfin le cœur sera parfaitement content si l'on mène une vie tout-à-fait exacte & fervente. On aura une grande assurance & une grande consolation à l'heure de la mort. Ce passage ne peut être doux qu'à la fidelle servante de Nôtre-Seigneur, laquelle aura mérité par sa pureté de devenir son épouse. C'est celle-ci qui vivra dans la paix & dans les délices : car c'est une vérité constante, qu'il n'y a nul état sur la terre plus doux, plus charmant, plus capable de rassasier le cœur, que l'état d'une ame purifiée par les souffrances, par les persecutions, & les adversitez. Toutes ses peines aboutissent à un entretien familier avec son celeste époux, & à une merveilleuse satisfaction de cœur, de voir que la volonté de Dieu est accomplie, & que l'on est en la puissance de Dieu, réduit à ce qui lui plaît, & que l'on y est réduit par sa volonté. C'est-là un Paradis de délices : mais pour le sentir, il faut avoir renoncé à tout autre contentement qu'à celui d'être tout à Dieu, dont la gloire & la volonté sont tout.



L E T T R E X I.

A L A M E S M E.

*Qu'entrant au service de Dieu , il
 faut se proposer d'abord la par-
 faite victoire de l'amour propre.
 Moyen facile de la remporter.*

13. Janvier 1660.

QUand je considere la cause pour-
 quoi tant d'ames religieuses qui
 ont tout quitté pour suivre Nôtre - Sei-
 gneur , sont cependant si lâches & si tie-
 des en son amour ; il me semble , ma
 chere fille , que cela vient de ce qu'en-
 trant dans la voie de la perfection , elles
 ne prennent pas l'idée qu'il faut avoir ,
 & ne se tirent pas de l'erreur originelle
 qui est commune à tous les hommes ,
 d'avoir toujours en vûë le faux principe
 de l'amour propre.

Cette idée donc est de se persuader
 que nous sommes nez , & que nous
 sommes élevez avec un certain retour

vers nous mêmes , & un soin de nous voir à nôtre aise ; aimez & chéris , considérez & respectez de tout le monde , ne prenant pas garde qu'en cet instinct naturel , qui est un faux rejetton de l'amour droit & réglé , que chacun se doit à soi-même selon Dieu, consistent nôtre mort & nôtre perte. Car ensuite de cela nous tenons pour ennemis ceux qui nous méprisent ; qui nous contrarient , & qui nous résistent dans nos vanitez & dans nos plaisirs.

L'instinct de l'amour doit nous porter à conserver nôtre paix , & à nous maintenir en ce qui est nécessaire pour vaquer à Dieu, & pour faire nôtre salut. Cette inclination nous a été imprimée de Dieu avec l'être , mais par erreur & par corruption nous l'appliquons à ce qui nous plaît & qui contente nôtre amour propre vicieux , voulant que tout se fasse selon l'inclination qui se trouve en nous déréglée.

La vertu & la vie religieuse viennent à nôtre secours , & la grace divine par une pure miséricorde nous ramène de nôtre égarement ; & nous conduit dans la recherche du vrai bien. Mais nôtre inclination vicieuse, nos mauvaises

habitudes, & les mauvais exemples que nous voyons, nous portent à nous maintenir dans nos biens, bas & terrestres, où nous avons accoutumé de chercher nôtre satisfaction.

L'ame qui suit la lumiere de la grace tient une conduite toute contraire. Elle fait tout ce qu'elle peut pour faire mourir cet instinct, pour s'affranchir de cette habitude, qui mene au peché. Car l'un & l'autre enseignent l'impatience, le murmure, la desobéissance, les vifs ressentimens, la vengeance, & la plupart des vices viennent ensuite. Il est vrai que la crainte de Dieu empêche de commettre les plus grands pechez; mais si l'on se contente de cela, & si l'on n'a pas le courage de déraciner les petits défauts, & particulièrement la racine de tous, qui est l'amour propre, l'on mene une vie traînante, & l'on demeure toujours dans ses imperfections; & cela volontairement, parce qu'on y trouve la satisfaction de ses sens, & son repos naturel, dans la jouissance, ou du moins dans la poursuite d'un vain plaisir ou d'un faux honneur.

C'est pourquoi il faut faire une continuelle guerre à cet amour propre, em-

ployant pour cela toutes les armes spirituelles , l'oraison , les Sacremens , les avis & la conduite des personnes sages & expérimentées. Il faut considerer sans cesse , & bien graver dans nôtre esprit , que nôtre bien est de vivre dans l'humiliation & dans la subjection , dans la mortification de nos sens , & dans la privation de nôtre repos naturel , & de marcher dans le chemin de la grace où se rencontrent la douceur , la bonté , la charité , l'union fraternelle , la dévotion , l'obéissance & la force à reprimer les mouvemens déreglez de l'appetit.

Il reste maintenant à voir comment cela se doit faire doucement & agréablement , afin qu'on le fasse de bon cœur , & qu'on y persevere avec édification.

C'est de jeter les yeux sur Jesus Christ qui nous a été donné pour modèle , & à qui tous les prédestinez doivent ressembler. Quand nous verrons que lui qui est le Fils de Dieu , le Chef & le Roy de tous les hommes , conduit par la sagesse divine , & par le zele de la gloire de son Pere & de nôtre salut , a choisi un genre de vie , où il a combattu jusqu'à la mort contre l'amour propre

pre, vivant dans l'abjection, dans la pauvreté, dans les souffrances; qu'il a époufé la bassesse humaine, les mépris, les rebuts, les contradictions, afin de nous donner courage; & qu'il nous a aquis un tresor & un fonds de grace en mourant pour nous; ces vûes & ces considerations nous exciteront à l'aimer, & à prendre pour l'amour de lui ce qu'il a pris pour l'amour de nous; à porter sa livrée, puisqu'il est nôtre époux. Alors aidez de la grace, & armez contre nous-mêmes, & contre nos instincts pervers, nous nous accoûtumerons à faire ce que Jesus-Christ a fait, à souffrir ce qu'il a souffert. Nous embrasserons les états humilians & penibles. Nous nous exercerons à combattre en nous ce qui est opposé à son esprit & à sa conduite, & nous attendrons pour fruit de nos peines la vraie joie, la solide paix, & les saintes douceurs dont jouissent les ames qui remportent une pleine victoire sur elles-mêmes. Il est vrai qu'au commencement il y a un peu de peine dans ces combats avec la propre volonté & avec ses inclinations immortifiées; mais dans la suite, à proportion du courage & de la fidelité qu'on témoigne à Nôtre

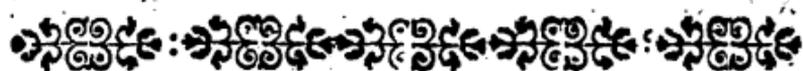
F

Seigneur dans cette sainte guerre, les difficultez passent, la facilité vient, & ce qu'on fait ou ce qu'on souffre ne coûte plus rien; Jesus-Christ découvre à ses épouses dans leur interieur la beauté de son visage; il les honore de sa familiarité; il leur manifeste ses secrets; il leur fait goûter les délices de sa grace; le saint Esprit leur donne sa consolation; & le Pere Eternel leur montre les perfections de son Verbe, & l'admirable liaison d'amour qu'il a avec lui.

Cet avantage est fondé sur la promesse de Nôtre-Seigneur, qui a dit expressement: *Celui qui écoute ma parole, & qui la garde, je l'aimerai, & mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons chez lui nôtre séjour.* Or cela ne doit pas seulement s'entendre de la communication de sa grace, mais encore de sa conversation familiere, de la suavité de sa parole, de ses lumieres surnaturelles, & de ses tresors de sagesse & de science. Ce sont là les biens que possèdent les amis genereuses qui vainquent leur amour propre. Mais les lâches qui n'ont pas même le courage de l'attaquer ni de suivre les exemples de Jesus-Christ, demeurent dans leurs miseres, dans les te-

nebres, & dans la bassesse de l'amour propre, dans leurs chagrins & dans leurs peines, & n'ont point d'autres satisfactions que celles des sens & de la nature; se laissent aller à l'impatience, éclatent en des murmures; combattent l'esprit de la grace; ont leur consciencé pleine de troubles, & ne sont jamais contentes. Voilà, ma chere fille, ce que j'avois à vous dire pour le present. Je vous prie d'imprimer cette doctrine bien avant dans l'esprit des jeunes ames que vous conduisez, afin que de bonne heure elles entrent dans la verité de Dieu, de laquelle les Saints se nourrissent, & non dans le mensonge duquel les pecheurs & les imparfaits se repaissent dans l'ignorance des vrais biens, de la paix, de la joie & de l'amour, dont les pures delices font trouver dès cette vie un avant-gôût du bonheur éternel.

Je vous prie d'envoyer cette lettre à la Mere Buignon.



L E T T E X I I .

A L A M E S M E .

Qu'une voie seure pour arriver à la plus haute perfection, c'est de ne prendre son repos ni sa satisfaction qu'en Dieu.

22. Janvier 1660.

JE me figure, ma tres-chere fille, que vos bonnes Sœurs entendant ce qu'on leur dit & ce qu'on leur écrit touchant la perfection de la vie religieuse, & concevant de grands desirs d'y atteindre, voudroient qu'on leur enseignât pour cela quelque pratique distincte. C'est ce que je prétens faire aujourd'hui, vous communiquant une pensée qui m'est venuë en l'esprit.

Il me semble que les ames qui veulent seulement aller à Dieu, & s'avancer dans la vie intérieure, devroient faire une étude particuliere de ne chercher jamais leur repos ni leur satisfaction hors de Dieu & de sa sainte volonté, s'ap-

pliquant constamment à cette étude, jusqu'à ce qu'elles en fussent venuës à ne goûter que Dieu , & à ne trouver de paix ni de contentement qu'en lui.

Il faut pour cela veiller sur sa conduite , & quand on s'apperçoit qu'on vient à prendre quelque plaisir dans les choses terrestres , s'en retirer promptement , & se remettre en Dieu , c'est-à-dire aux actions qui regardent son service ou la pratique des vertus.

Une ame qui est déterminée à se donner toute à Dieu sans reserve , & qui a une estime & un amour de préférence pour Dieu , se retire aisement de tout ce qui ne va pas à Dieu , & renonce sans peine aux satisfactions naturelles & imparfaites qu'on peut prendre dans les creatures. Je fais rencontre , par exemple , d'une personne agréable : je me plais en sa conversation , & je sens une liaison de cœur avec elle. Je dois regarder , sans me flatter , si cette liaison me mene à Dieu , & m'aide à l'aimer , ou si au contraire elle m'éloigne de Dieu , & m'occupe trop. Si je remarque qu'elle produise en moi ce dernier effet , je mortifierai aussitôt le plaisir que je sens, sans me laisser surprendre par cette

maxime de l'amour propre ; autorisée de quelques sçavans , que c'est un droit naturel de prendre plaisir en ce qui n'est point mauvais , ni défendu de Dieu , & que de vouloir ainsi arracher les sentimens naturels , pourvû qu'on n'y fasse point de mal , c'est un excès de mélancolie ou de severité.

Pour moi je dis que ceux qui tiennent ce langage & cette pratique , n'arriveront jamais à la perfection de l'amour divin , qui ne peut s'établir que dans l'ame dégagée de tout. C'est pourquoi le Livre de l'Imitation de Jesus dit : *Si vous sçaviez vous dégager tout-à-fait des creatures , Jesus prendroit plaisir à demeurer avec vous.* L'amour parfait qui est une flamme délicieuse ne peut être savouré que par les ames qui ne goûtent plus que Dieu. Ainsi celles qui ont tant de peine à se sevrer des objets de la terre , sous pretexte qu'il n'y a point de mal , demeureront toujours dans le bas étage de la vertu , arides , & sans onction dans leur spiritualité.

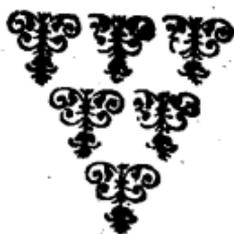
L'on en voit qui disent qu'il y a diverses voies pour aller à la perfection , & que pour eux ils ne sont pas con-

duits par la voie des goûts spirituels. Et moi je leur dirois volontiers : *Votre voie est peut-être la lâcheté, de laquelle vient votre aridité.* Ils croient qu'ils marchent dans le pur esprit par de beaux raisonnemens, & que les douceurs spirituelles, & les graces sensibles ne sont que pour les foibles.

Quand l'aridité se trouve dans la voie naturelle de la grace, c'est en des ames qui ont beaucoup goûté Dieu. Après de grandes communications, il les met dans cette épreuve : mais d'ordinaire la secheresse vient de ce qu'on n'a pas la flamme du saint amour allumée dans le cœur. Et pourquoi n'a-t'on pas cette flamme ? C'est parce qu'on n'a pas fait un genereux effort pour se dégager de certaines choses auxquelles on se plaît. L'ame fervente ne veut être touchée que du plaisir qui vient de Dieu & des emplois qu'elle a pour son saint service. Il n'y a qu'en cela qu'elle trouve son repos, & c'est aussi ce qui oblige Dieu de se reposer réciproquement en elle, & de la combler de ses douceurs. Pourquoi ne prend-il pas son repos dans ceux qui vantent tant la solidité de leur voie seche ? Pourquoi ne leur fait-il

pas sentir les bénédictions de sa douceur : c'est qu'ils se plaisent en des bagatelles : ils remplissent leur vie de mille inutilitez ; ils se repaissent de quantité de petits desseins. Qu'ils examinent leurs joies , leurs petites mélancolies , leurs desirs , leurs craintes ; qu'ils regardent bien les motifs qui les font agir : ont-ils mis tout leur desir & leur repos en Dieu ? Pourquoi n'ont-ils pas la ferveur de telles & telles personnes ? Ils diront que Dieu mène ces personnes par un chemin , & eux par un autre. Nullement : mais c'est qu'ils se menent eux-mêmes à leurs petites satisfactions , languissant toujours dans leur foiblesse. Et pourquoi demeurent-ils dans cette lassitude d'esprit avec si peu de sentiment de Dieu ? manque de faire un effort. Et quel effort ? l'effort de se vaincre & de se tirer du borbier quand on y est enfoncé , c'est-à-dire , des satisfactions naturelles , des craintes pueriles , des espérances vaines , & du repos qu'ils trouvent à suivre leur humeur & leurs inclinations. Voilà leur voie , s'ils y prennent bien garde , & tout leur mal est de ne perséverer pas dans cet effort pour sortir d'eux-mêmes. *Autant que vous vous ferez*

ferex de violence , pour sortir de vous-même , dit le livre de l'Imitation de Jesus-Christ, *autant ferex-vous de progrès* , pour entrer en Dieu. Ainsi , ma chere fille , je reviens à dire que la pratique des ames droites est de se combattre sans cesse dans ce faux repos & dans cette douceur que nous trouvons naturellement à satisfaire nôtre humeur & nôtre volonté propre. Pour perseverer en cette pratique , il faut s'aider de l'oraison & de l'obéissance , & se laisser conduire comme un enfant. Je prie Nôtre - Seigneur de vous donner pour cela ses saintes lumieres. C'est en lui que je suis.





L E T T R E X I I I .

A L A M E S M E .

*Que les grandes communications du
saint Esprit sont pour les pauvres
d'esprit. De la blessure du saint
amour.*

2. Juin 1662.

Puisque Nôtre-Seigneur me donne
la commodité de vous écrire, ma
tres chere fille, je veux m'en servir pour
satisfaire les desirs de mon cœur en un
tems si propre à parler des effets de la
grace, dans ces saints jours de la Pen-
tecôte, qui nous apportent les richesses de
Dieu encloses dans son saint Esprit, *qu'il
a repandu en nous abondamment*, comme
dit l'Apôtre. Je crois bien pourtant que
cette abondance ne se fait sentir qu'à ces
bienheureux pauvres, qui se sont denez
de tout, & qui ont renoncé aux plaisirs
& aux consolations*exterieures qu'on
peut recevoir des creatures. C'est à ceux-
là que les biens de la grace se décou-
vrent, ces richesses de lumiere, cette ple-

ritude d'intelligence, comme parle saint Paul, cette paix, cette onction & ces douceurs de l'amour divin. Je crois aussi que Nôtre-Seigneur fait largesse de ses biens celestes à ces autres pauvres, qui non seulement se sont eux-mêmes dépouillez pour l'amour de lui des biens terrestres & des avantages temporels, mais qui s'étant livrez à lui pour être traitez à son gré, s'étant offerts à supporter pour lui les plus rudes privations, ont été jettez par les ordres de sa providence dans ces états penibles, dont il a voulu que j'eusse quelques experiences. Je vous assure, ma chere fille, que ç'a été d'une telle maniere que je ne pensois pas jamais en revenir, ni jamais voir autre chose que mal & que pauvreté: néanmoins sa bonté a changé cet hyver en beau tems & cette diserte en abondance, de telle façon que souvent les miseres passées me reviennent en l'esprit avec plaisir, & ces jours de tenebres & de peines qui m'ont tant fait souffrir, sont à present pour moi un fonds de reconnoissance & de benedictions, de consolation & de joie.

Cet état ne laisse pas d'être quelquefois entremêlé de quelques effets d'une pauvreté assez humiliante & surprenante,

mais ils ne sont pas de durée, & ils me servent à mieux discerner les biens que je possède dans ma disette. Je me vois pauvre & riche en même tems, & je me souviens de ces paroles de saint Paul: *Afin que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu.* Et quelle est cette plénitude? l'Apôtre la décrit un peu auparavant: *Afin, dit-il, que vous & tous les Saints puissiez comprendre la largeur, la longueur, la hauteur, & la profondeur du Mystere de Jesus-Christ habitant par la foi dans nos cœurs.* Paroles qui marquent toutes les dimensions de la grâce que Nôtre Seigneur fait experimenter à l'ame qui lui est parfaitement soumise, & qui entre en possession de cette plénitude de ses dons. Quand il lui plaît de lui faire sentir cette abondance en toutes ses dimensions, alors vraiment sans avoir rien, elle se trouve riche, & se sent comblée de telle sorte que son cœur est content.

Je vous ai écrit depuis peu de jours du même lieu où je suis à present, & je ne me suis déterminé à le faire encore aujourd'hui que pour vous marquer la satisfaction que Nôtre-Seigneur opere en moi par la possession & par le goût d'un

bien qui n'a point de nom , qu'on ne peut exprimer. Ce qui me fait dire qu'il faut necessairement que ce soit Dieu , à cause que d'une part il contente & rassasie le cœur , & que de l'autre l'esprit ne le peut exprimer ni faire connoître. Nous voyons que les esprits que Dieu a créez pour tendre à lui comme à leur fin , ont différentes occupations à son égard. Les Anges sont dans la joie , parce qu'ils jouissent de Dieu , qu'ils l'aiment , & qu'ils le louent. Les démons sont dans la rage & dans le desespoir , parce qu'ils se voyent incapables de posséder un si grand bien , dont ils ont la connoissance. Les hommes qui le connoissent par la foi sont heureux de tendre à lui , & plus heureux quand par une notion expérimentale & sensible ils sont atteints de son amour. & très-heureux lorsque cet amour peut aller jusqu'à leur imprimer dans le cœur une blessure qui les fasse soupirer jour & nuit après lui.

Voilà , ma chere fille , la bonne fortune que je vous souhaite Je desire qu'une noble & glorieuse blessure vous enflamme le cœur , & vous oblige de jeter sans cesse vos regards sur l'objet de vôtre amour , & de tendre continuellement à

G iij

lui. C'est aussi ce que j'ai désiré pour moi, & je ne sçai si je dois me fonder en l'esperance que le reste de mes forces sera deormais employé à fournir la vie pour entretenir une si douce & si heureuse maladie. Je vous en ai déjà écrit quelque chose : mais comme vous n'avez point répondu à mes dernières lettres, je ne vous en dirai pas maintenant davantage.



LETTRE XIV.

A LA MESME.

Il exhorte les Religieuses de London à profiter des choses extraordinaires qui se sont passées à leurs yeux durant la possession.

A Chelivettes 21. Juillet 1662.

JE vous ai plusieurs fois écrit depuis que je suis ici, ma tres-chere fille; & la commodité que j'ai pour cela fait que j'en use avec liberté. Je ne l'ai pas à la Ville pour les raisons que je vous

ai dit. J'y retourne aujourd'hui pour quelques jours, mais avant que de partir j'ai envie de vous dire quelque chose pour le bien de vôtre Communauté, qui m'est toujours bien chere, & qui est aussi comme je crois, fort chere à Nôtre-Seigneur. Je voudrois que comme les démons ont autrefois exercé leur rage darts vôtre maison, Nôtre-Seigneur y opeiât maintenant les effets de sa grace. Souvent ce qui l'empêche de le faire abondamment, c'est que nous manquons de nous y disposer, & que nous n'apportons pas de nôtre part les soins & les diligences requises. Je crains que je ne vous dise ce que je vous ai déjà souvent dit : car quand je pense aux biens de la grace, il me vient certaines idées, lesquelles étant fondées en la verité qui est toujours la même, présentent aussi toujours à l'esprit les mêmes objets. Et puis ce sont des choses d'un tel poids, que je ne vois rien de meilleur pour l'avancement des âmes : de sorte que n'ayant que cela darts l'esprit, & ne voulant même autre chose que ce qui est le meilleur, je ne puis parler que de cela. Plusieurs disent que je n'ai qu'une chanson ; je l'avouë : mais c'est une chanson qui dit ce qui nous est

de plus grande importance , & ce que l'on oublie fort aisement. Et pour cela la redite en est nécessaire.

Dieu vous a donné plusieurs nouveaux sujets , qui n'ont pas les idées de vôtre état passé , ni des expériences que les anciens ont eûes des opérations malignes des démons , ni de ce que Dieu a fait pour vous délivrer de leur oppression. Ce seroit un grand mal si ces choses étoient oubliées de celles d'entre vous qui les ont vûes , & qui en ont eu l'expérience. Car bien que Dieu tienne ordinairement les hommes dans l'état de pure foi , & que par la nudité de la foi, il les perfectionne en son amour , toutefois les expériences qui nous font toucher au doigt les veritez que le voile de la foi cache à nos yeux , sont de grands biens , & les ames qui les ont eûes en profitent beaucoup , quand ensuite elles sont remises dans l'état de foi. Ces expériences laissent des impressions sur lesquelles on bâtit bien solidement. Ainsi Nôtre - Seigneur a voulu que ses Apôtres qui ont prêché son Evangile eussent vû ce qu'ils annonçoient aux autres. Et saint Jean dit : *Nous vous annonçons le Verbe de vie, qui a été dès le commencement , que nous avons*

oui, que nous avons vû de nos propres yeux, que nous avons considéré, que nous avons touché de nos mains. Ainsi les Sœurs anciennes de vôtre Maison peuvent dire aux jeunes ce que nous avons vû & expérimenté, & presque touché au doigt du malheur de ceux qui sont condamnez & rejettez de Dieu, nous vous l'annonçons & nous vous disons que c'est un déplorable état que d'être ennemi de Dieu & d'être déchû de l'ordre de sa grace. Nous avons vû les desordres; & comme les peines des esprits damnez & reprouvez de Dieu, & par là nous avons appris & manifestement reconnu combien il importe de ne se point séparer de lui, & de ne pas tomber dans les tenebres & les déreglemens où vivent les malheureux démons. Pour moi, ma chere fille, je vous assure que dans l'emploi que Nôtre-Seigneur m'a donné de prêcher aux gens de la campagne, à quoi dans quelques jours je dois me remettre plus que jamais, je ne trouve rien de meilleur à leur dire, sinon qu'après tant d'infirmités où j'ai si long-tems été plongé, Dieu m'a en quelque façon rendu la vie pour faire part de mes expériences à ceux qui sont dans l'état ordinaire de la foi: qu'il

veut que pour les retirer de leurs vices, & les ramener à lui, je leur communique les connoissances extraordinaires que j'ai eues des veritez d'où dépend le salut des ames, & que leur manifestant l'état épouvantable des démons, de la maniere qu'on le connoît, quand par une possession ils sont tombez sous le pouvoir de l'Eglise & que par les exorcismes elle les tient comme ses esclaves, ils évitent le même malheur, & se garantissent des pieges que ces ennemis invisibles leur tendent continuellement. Saint Pierre dit aux Chrétiens: *Mes freres soyez sobres, & veillez, parce que le démon nôtre ennemi tourne comme un Lion rugissant autour de vous, cherchant quelqu'un qu'il puisse devorer. Resistez-lui en vous tenant fermes dans la foi.* Je dis la même chose à mes bons Villageois dans les occasions que j'ai de leur parler; & quoique la foi nous convainque assez de cette verité, il est bon cependant que ceux qui en ont une connoissance plus expresse l'inculquent aux autres, & par là reveillent les esprits qui s'endorment insensiblement dans le train de la vie presente.

Je suis prêt à finir cette lettre, & toutefois je n'ai encore dit qu'un préam-

bule. Il faut pourtant finir en donnant à vos Sœurs en particulier le même avis que saint Pierre donne à tous les fideles. Soyez sur vos gardes, mes cheres filles, de peur que le démon ne vous envelope dans ses filets, & ne vous fasse tomber dans une stupidité & dans un abaissement d'esprit, qui arrive assez facilement après les grandes experiences des choses de l'autre vie. Car cet ennemi rusé voyant que Dieu par sa bonté remet comme en repos dans l'état de foi les ames qui avoient été effrayées par des connoissances extraordinaires des plus terribles objets; il les attire par ses artifices dans une fausse assurance, où elles viennent à s'endormir & à se relâcher. Je vous conjure toutes d'empêcher que ce malheur ne vous arrive, & pour cela de rappeler le souvenir de ce que je vous ai autrefois écrit pour vous exciter à vivre dans la presence de Dieu, dans la ferveur de l'oraison & dans l'exercice de la mortification interieure & exterieure. C'est ainsi que vous ôterez à l'ennemi les armes dont il se sert pour nous combattre & nous éloigner de Dieu. Je suis, &c.

Dans une autre lettre il lui écrit.

Dites de ma part à vos cheres Sœurs, que Nôtre-Seigneur attend d'elles quelque grand effet de correspondance, après les rudes épreuves où elles ont été engagées. La Mere Agnès & celles de sa volée sçavent bien ce que Dieu a fait chez vous pour la perfection des ames.

Dieu fait pour nous beaucoup de choses; mais ensuite il nous laisse faire. C'est à nous à ménager ses graces. L'affaire du Royaume des Cieux est une affaire de liberté, où la grace demande de nous de la correspondance. Il y a un tems où Dieu fait tout lui seul; & ce qu'il fait est comme une semence jettée dans un champ, lequel doit ensuite porter son fruit. Si ce fruit n'est que mediocre, la semence que Dieu avoit jettée ayant été abondante, il aura sujet de faire de grands reproches à la terre qui n'aura pas rendu ce fruit qu'on esperoit d'elle.

Je ne sçai si Jesus-Christ recueillera chez vous la moisson qu'il attend de tant de graces qu'il a répandues si abondamment dans les ames. Les fruits qu'il a droit d'attendre, sont principalement

l'esprit d'oraison , qui mene avec lui le silence, la paix , le dégagement des choses temporelles , l'esprit de charité , qui lie ensemble les filles d'un même Pere , & qui leur donne de la condescendance & de la douceur pour se supporter les unes les autres dans leurs défauts ; l'esprit de simplicité qui accompagne toujours la vraie charité ; & enfin une sainte haine de l'esprit du monde , de ses duplicitez , de ses intrigues , & de toutes ses manieres , afin que la sincerité de la grace & l'esprit de religion règne parmi vous toutes.

C'est-là le fruit que Jesus Christ attend de ce bon grain qu'il a semé dans votre champ par tant d'assistances extraordinaires de sa grace , qu'il a fait triompher chez vous , avec tant d'éclat, des puissances de l'enfer.

Je remarque , non sans étonnement , qu'il a conservé la vie à presque toutes les Religieuses de ce tems-là. Il n'en est mort que trois.

Enfin ce monde passe ; tout s'en va ; Dieu seul subsiste toujours. Tâchons de nous attacher à lui.



L E T T R E X V.

A LA MESME.

*Les magnificences & les douceurs de
l'amour divin envers les ames
qu'il possede.*

A saint Macaire.

28. Septembre 1653.

Puisqu'il m'a mis dans la liberté de vous parler de lui, ma tres-chere fille, je veux m'en servir par le pur motif de la satisfaction que je trouve à user de cette liberté en Dieu & pour Dieu. C'est un exercice qui me semble digne de l'amour divin, d'agir par sa seule consideration, & pour obéir aux doux & genereux instincts qu'il nous donne. Il ne porte pas seulement les cœurs qu'il possede à de grandes entreprises, à de nobles travaux, à des efforts vigoureux, à souffrir & à s'immoler dans la Croix. Il a des exercices doux & des divertissemens

de plusieurs manieres. Et comme les Rois ont non seulement leurs affaires de paix & de guerre, auxquelles ils occupent un grand nombre de ministres; mais encore leurs passetems; & les plaisirs du theatre, de la chasse, de la musique, des carousels, en quoi ils font des dépenses royales, & qui fournissent de l'emploi à quantité d'officiers: de même l'amour divin outre les occupations serieuses, soit de paix, soit de guerre, outre ses travaux & les exercices ordinaires, auxquels il attache les amis & les serviteurs de Dieu; il a ses plaisirs, ses jeux, ses promenades, ses spectacles, ses concerts, & toutes les douceurs qui peuvent faire le divertissement des enfans de Dieu & des épouses de Jesus-Christ. Ce n'est pas que les ames qui aiment purement Dieu, cherchent avec inquietude ces sortes de choses; mais l'amour divin qui est un Prince liberal & plein de bonté, les leur donne d'autant plus abondamment, qu'il voit que par la vraie abnégation qui est son hôtesse, elles se sont mieux disposées à le recevoir, en retranchant tous les plaisirs qui ne sont pas à son goût. Quand elles ont le courage de lui sacrifier ainsi ce qu'elles avoient de plus cher, le saint

Esprit qui est le Dieu d'amour leur découvre toutes les beautés , & leur fait goûter toutes les douceurs qui peuvent charmer un cœur , non à dessein qu'elles s'y attachent humainement & avec orgueil , mais afin qu'elles admirent les largesses & les magnificences de Dieu ; & que par l'expérience de ses bontés , elles s'animent d'un nouveau desir de le servir d'une manière digne de lui , c'est-à-dire , dans la plus grande pureté qu'il est possible. Or la pureté de l'amour & du service de Dieu consiste à n'aimer & à ne servir que lui ; à le désirer , à le chercher sans cesse , & à se tenir en paix , quand il nous prive des douceurs sensibles. Alors l'amour qui s'est assujetti à l'ame en la dépouillant de tout , & ne lui laissant que Dieu seul , lui fait un régal si magnifique & si délicieux , qu'il ne se peut rien imaginer qui en approche.

C'est à cette perfection que Nôtre-Seigneur nous invite dans l'Évangile de demain , que je prétens prêcher à mes bons Villageois. Il nous y propose le grand commandement de la loi : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur , de toute ton ame , de toutes tes forces , de tout ton esprit.* Voilà la loi : Quelle loi ,
qui

qui commande l'amour, & l'amour de Dieu, & cet amour dans son entière perfection ! Loi qui rend les sujets heureux, & dont l'omission, comme remarque S. Augustin, les fait tomber dans de très-grandes misères. Ce que le Createur ordonne par cette loi, étant la chose du monde la plus douce & la plus avantageuse, nous en devons faire nôtre plus grand plaisir & nôtre souverain bien. Je prie N. Seigneur de vous faire comprendre cette obligation. Pour moi je me fais & une grande affaire & un agréable divertissement d'en parler, d'en prêcher, & d'en écrire : ainsi n'ayant autre chose à vous dire, j'en ai fait le sujet de cette lettre pour vous exhorter toute languissante & mourante que vous êtes à l'accomplissement de cette loi d'amour. Rendez à Dieu le devoir qu'elle prescrit jusqu'au dernier soupir, & faites-en l'occupation de vôtre cœur & de toutes vos puissances. Unissez-vous à Dieu par soumission à la loi d'amour. Que l'amour pour lequel il vous a créé soit le lien qui vous attache à lui : & s'il vous donne encore quelques jours de vie, employez-les tous dans ce bel exercice de l'amour. Livrez-vous à l'amour; abandonnez vous

H

à l'amour sans reserve, afin que vous rendiez à Dieu par amour tout l'honneur qu'il attend de vous dans les siècles des siècles.

C'est en lui que je suis.

Souvenez-vous que c'est demain la fête de saint Michel. Il faut que le nom de ce grand Archange vous soit un motif pour vous enflammer de l'amour divin. Car Michel veut dire, *qui est comme Dieu*? Qu'y a-t'il de comparable à Dieu? Qui est-ce qui merite d'être honoré, d'être aimé, d'être servi comme Dieu? Je le prie ce Dieu d'amour de répandre en vous l'onction sacrée de son amour, & qu'elle penetre tellement votre cœur, qu'elle embaume de telle sorte toutes vos puissances, que ni les amertumes de cette vie, ni les ennuis & les langueurs de vos infirmités, ni les douleurs de vos maladies ne puissent diminuer en rien, ni la force de l'amour, ni le sentiment de sa douceur.



L E T T R E X V I.

A L A M E S M E.

*Que dans la sainte Communion ,
nous avons tout ce qui peut rassas-
sier pleinement nôtre cœur.*

A Bourdeaux 20. Decembre 1664.

LA paix de Nôtre-Seigneur soit avec vous , ma tres-chere fille.

Elle nous est toujours necessaire , mais principalement lorsque nôtre esprit est combattu par quelque contrariete. Il me semble que Dieu vous oblige à present d'avoir plus d'attention à conserver vôtre paix , puisque sa providence permet que vous trouviez tant d'oppositions à l'accomplissement de vos desirs , & qu'il vous ôte toute esperance de nôtre voyage de Poitou.

Considerant tout cela , je ne vois rien de meilleur que de faire usage de ce mot de saint François que je vous rapportois dans ma derniere lettre. Il disoit

H ij

aux Prêtres de son ordre : *puisque vous avez le Roy du Ciel present entre vos mains , comment pouvez-vous vous occuper du soin de tout le reste des choses de la terre ?* Je vous dis de même , ma fille , qu'il faut que nous appliquions nôtre foi aux communions que nous faisons. Ayant Jclus-Christ present , possédant le souverain Seigneur du monde , qui par sa parole universelle & pleine de suavité , nous dit au cœur tout ce qui peut nous consoler , comment se peut-il faire que nous sentions l'indigence de quelque chose que ce soit de la terre , puisqu'il supplée par lui-même à tout ce que nous pourrions desirer.

Je vous prie donc de vous reposer en lui de telle sorte que son abondance fournisse à tout ce qui vous manque d'humain & de naturel , & même de surnaturel : car c'est son effet propre de suppléer à tous nos besoins , non seulement par sa suavité , mais encore par son universalité , dont la manne qui fut donnée aux Israélites dans le desert , étoit la figure. Ceux d'entre ce peuple qui étoient les amis de Dieu , comme témoigne le Livre de la Sagesse , experimentoient dans la manne , outre son goût propre & par-

ticulier , le goût de toutes les viandes dont ils eussent désiré manger. C'étoit une faveur qui n'étoit pas commune à tout le peuple. Elle représente l'effet que la sainte Eucharistie produit dans les ames cheries de Dieu , leur faisant goûter en Jesus-Christ toute la satisfaction qu'elles pourroient recevoir de quelque creature que ce soit.

Ainsi dans la sainte Communion s'accomplit ce que Nôtre - Seigneur promet en saint Marc à ceux *qui quitteront pour lui & pour l'Evangile leur maison , ou leurs freres , ou leurs sœurs , ou leur pere , ou leur mere , ou leur femme , ou leurs enfans , ou leurs terres ; que presentement dans ce siecle même ils en recevront cent fois autant avec des persecutions , & dans le siecle avenir la vie éternelle.* C'est à dire qu'en recompense de la parfaite abnégation , malgré les croix & les persecutions , l'on trouve en Jesus - Christ le contentement qu'on auroit pû trouver dans les choses de ce monde que l'on quitte pour l'amour de lui , & il donne par sa liberalité, par sa magnificence cent fois autant de plaisir & de satisfaction , que chacune des choses auxquelles on renonce en eût pû donner. Jesus-

Christ qui est vôtre nourriture, ma chere fille, lorsque vous le recevez avec un cœur liberal, après avoir tout sacrifié à son amour, se donnant à vous dans le saint Sacrement, vous rend avec usuré le fruit de ce que vous lui avez sacrifié. Vous retrouvez dans ce tresor celeste tout ce que vous avez volontairement perdu de bien, de joie & de consolation par l'éloignement ou par la privation des creatures, dans lesquelles vous pouviez trouver ces avantages. Demeurez bien persuadée de cette verité : revcillez vôtre foi ; soyez genereuse, & donnez sujet à Nôtre Seigneur de vous faire sentir cet effet de sa bonté. Ainsi vous ne serez jamais pauvre, & possedant le Seigneur de l'Univers dans le Sacrement de son amour, vous n'aurez indigence de rien. C'est en lui que je suis.

Je vous écris de mon petit logement, aux pieds de Jesus au saint Sacrement. Je le prie de vous faire part des biens dont jouissoit sainte Claire quand elle approchoit de la sainte Table.



LETTRE XVII.

A LA MESME.

Comment Nôtre-Seigneur réside en nous, & nous en lui par la sainte Eucharistie, & par la devotion à la passion.

27. Decembre 1664.

JE n'ai point encore épuisé dans mon ame les idées de la passion de Nôtre-Seigneur & de la sainte Eucharistie, sur lesquelles je vous ai déjà écrit quelques lettres, ma tres chere fille. Je trouve que ces deux mysteres ont une liaison si naturelle, qu'il n'est presque pas possible de les separer; puisqu'en prenant l'un, on entre aussi fort avant dans l'autre; le saint Sacrement de l'Autel étant le memorial de la passion de Jesus-Christ. *Toutes les fois que vous mangerez ce pain, & que vous boirez ce calice, dit saint Paul, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.*

Par ces deux mysteres s'accomplit ce que Nôtre-Seigneur dit dans son Evangile : *Demeurez en moi , & moi en vous.* Car il est évident que par l'Eucharistie il demeure en nous , étant reçu dans nôtre poitrine pour donner la vie à l'ame , comme le pain donne la vie à celui qui s'en nourrit. Et par la meditation de sa passion , nous nous logeons en lui , les sacrées playes , & particulièrement celle de son côté ouvert , étant comme autant de portes pour entrer en lui. Ainsi quand nous sommes penetrez du goût de ce mystere , nous entrons dans la poitrine de ce Dieu d'amour , qui veut que nous établissions en lui nôtre demeure , & nous allons nous cacher dans les trous de cette pierre vive , pour y trouver un refuge & une forteresse contre nos ennemis , un lit de repos , & un lieu de paix qui nous mene à l'abri de tous les maux. Car c'est veritablement dans le sacré côté de Jesus que la paix & la joie font leur résidence , & qu'elles nous attendent pour se communiquer à nous. Voilà comme nous demeurons en lui , & nous le logeons aussi en nous : la sainte Eucharistie , quand nous la recevons ;

vous, nous donne moyen de posséder ces deux grands avantages, demeurer en Jesus, & de l'avoir demeurant en nous, suivant ce qu'il dit lui-même : *Qui mange ma chair & boit mon sang, demeure en moi & moi en lui.*

Or ce qui me touche le plus maintenant en vous parlant d'un sujet si tendre, c'est que par cette double résidence de Jesus en nous, & de nous en lui, nous acquerons le bien dont je parle dans la lettre que j'écris à Madame du Houx, je veux dire ce goût universel de Dieu dans une simplicité parfaite. C'est-là le lit de l'Epoux dans la vraie contemplation, où l'on jouit habituellement de la paix que donne le doux acquiescement de l'ame en Dieu. Dans cette paix se trouve l'admirable unité de laquelle David disoit au Pseaume 4. *In pace in idipsum dormiam & requiescam.* Dans ce lieu saint où j'ai établi ma demeure ; dans ce sejour de paix où je prens mon repos, dans cette unité invariable on ne dit qu'un mot, & le même mot se dit toujours, ce mot favorable & pénétrant dans lequel tout se trouve. Or tout ne se trouve que dans cette notion universelle & dans ce goût confus de Dieu. Car les mots

distincts & particuliers ne disent pas tout, les attributs mêmes divins, qui sont les plus hautes notions dont l'esprit humain soit capable, ont une signification singulière & limitée. Mais le goût general de Dieu qu'on a dans la contemplation atteint promptement la notion divine, qui dans une vaste étendue & une immense infinité de Dieu donne tout à l'ame avec une pleine satisfaction. Car comme ce goût universel de Dieu comprend éminemment les biens distincts & particuliers des perfections divines, & de toutes les choses qui appartiennent à l'Homme-Dieu, l'ame ne peut en être pénétrée, qu'elle ne se sente parfaitement rassasiée. Or de toutes les notions distinctes qu'on peut avoir sur Jesus-Christ la plus desirable & la plus touchante est celle de sa passion & de sa mort. Car quand l'esprit s'y applique, il ne tombe pas dans la limitation qui nous vient des objets distincts. Et parce que dans le saint Sacrement Jesus-Christ est en figure mort & crucifié, & cependant effectivement glorieux, quand je le reçois à la sainte Table, je le prens comme mort, ou mourant en la Croix, & comme vivant de la vie de gloire; & ces

deux états se trouvent unis ensemble, dans ce mystere, pour faire à mon égard un pain vivant & vivifiant. Que si le Corps de Jesus-Christ étoit vivifiant même pendant les trois jours qu'il étoit dans le sepulcre : de sorte que si quelques-uns l'eussent reçu dans l'Eucharistie durant ces trois jours, comme alors il étoit vivant de la vie divine, à cause de son union avec la personne du Verbe, il leur eût effectivement communiqué sa vie divine : à présent qu'il n'est mort qu'en figure, & qu'il est vivant en effet de la vie glorieuse, combien est-il plus doux de recevoir la vie qu'il nous donne, qui est une participation & de celle de sa sainte humanité, & de celle de sa divinité, la source des graces & de tous les êtres. C'est en lui que je suis.



LETTRE XVIII.

A LA MESME.

Du recueillement interieur.

A Bourdeaux 2. Janvier 1665.

AU commencement de cette année, où nous entrons au Nom de Jesus-Christ & avec dépendance de sa grace, je vous souhaite pour étrenes à vous, ma tres-chere fille, & à toute vôtre Communauté, l'abondance des biens qui peuvent enrichir l'âme, & je me sens obligé de vous dire ce que je ne me lasse jamais de repeter, que je ne vois point de moyen plus propre ni plus efficace pour acquerir ces biens que l'étude de la recollection & l'éloignement des objets qui dissipent l'esprit & l'attirent au dehors.

J'ai presentement devant les yeux le chapitre troisieme de la premiere Epitre de saint Pierre, où parlant de la modestie des femmes Chrétiennes, & de leur chaste conversation, il dit que ce qui

fait leur ornement , ce n'est pas les beaux cheveux bien frisez ni les parures d'or , ni la curiosité des habits , mais l'homme invisible caché dans le cœur , quand il possède la pureté incorruptible d'un esprit tranquille & modeste , qui est riche aux yeux de Dieu. Par ces paroles le saint Apôtre rejetant les ornemens du luxe & de la vanité qui trompent souvent les ames , represente les tresors de l'homme caché au dedans, la paix, la tranquillité , la modestie interieure , qui meinent avec elles les vraies richesses de l'esprit. Et cette paix, cette modestie qu'est-ce autre chose que l'esprit d'oraison & de recueillement ? Comment se peut-on tenir calme & interieurement réglé, qu'en s'éloignant de la dissipation exterieure , du caquet, des vaines conversations, des intrigues , & du commerce du monde ? Quel malheur seroit-ce , si cet esprit de babil, de curiosité, de vanité, entroit dans la famille de saint Joseph ? si dans cette maison que Nôtre-Seigneur a choisie pour y faire éclater si admirablement les victoires de sa grace , & qu'il a mise sous la protection de saint Joseph , on venoit à remarquer des manieres mondaines , des complimens , le stile du siecle , l'a-

mour des parloirs, trop de communication au dehors, les amitez particulieres au dedans ? Ce seroit un malheur si grand, que je crois que les Anges qui habitent cette maison, l'abandonneroient pour aller chercher dans une autre le repos qu'ils trouvent parmi des ames recueillies. Nôtre Seigneur attend de vous toute autre chose. Je ne cesserai jamais de vous le dire.

Oui, ma chere fille, tandis que je vivrai, je dirai importunement aux Filles de saint Joseph, ce que je croirai que le Fils de Dieu veut d'elles : quelle reconnaissance & quel retour d'amour il a droit d'exiger d'elles, après leur avoir fait sentir tant d'effets, & de si grands effets de sa misericorde, après avoir chassé de chez elles les cruels ennemis que la magie & l'enfer y avoient introduits; après avoir rempli de benedictions, & pris pour sa demeure un lieu que les démons & leurs partisans avoient choisi pour'en faire un lieu d'abomination & leur retraite. Quelle correspondance à tant de graces vôtre liberateur n'attend-il pas de vous ?

Je vous conjure donc toutes de vous renouveler en esprit à ce commence-

ment d'année , & de commencer une nouvelle vie de ferveur & d'amour. Que les anciennes Meres qui par de si rudes épreuves ont aquis la solidité de la vertu, & les jeunes que je n'ai jamais vûës , & à qui je desire les benedictions du Ciel , rendent à Nôtre-Seigneur ce qu'il attend des unes & des autres. Qu'elles combattent toutes genereusement , puisqu'il les a amenées par leur vocation religieuse dans une maison de combat , & qu'il veut leur donner la récompense des soldats que saint Paul arme de toutes pieces. Que chacune se persuade que les combats ne finiront qu'avec la vie ; que c'est aux yeux du Seigneur qu'elle combat ; qu'il veut que ces biens surnaturels, dont je vous parle si souvent , & que je vous promets de sa part soient le prix de la victoire , & qu'il n'y a que les ames genereuses , qui les aquerent.

Ma chere fille , je saluë toutes vos bonnes Meres & Sœurs , & je prie Nôtre-Seigneur de répandre liberalement ses graces sur elles ; qu'elles soient constamment fidelles & ferventes , & qu'elles ne s'envieillissent jamais dans la lâcheté, où nôtre naturel nous entraîne. Je suis à toutes.

I iij



LETTRE XIX.

A LA MESME.

*Il prend occasion de ses infirmités de
l'exhorter à la perfection.*

A Bourdeaux 5. Janvier 1665.

JE prie l'Enfant Jesus de vous com-
bler des graces que sa sainte enfance
opere dans les ames qui sont disposées à
les recevoir. Je desire aussi, ma tres-chere
fille, que sa divine onction vous em-
baume & vous parfume de son odeur
celeste, afin que votre ame établie en
paix & penetrée de douceur, puisse par-
ticiper aux biens de l'avenement de Je-
sus-Christ. Je ne scaurois vous dire com-
bien il me semble quelquefois que mon
esprit est abîmé dans l'abondance de ces
biens si doux & si charmans. C'est cette
grace qui nous soutient & nous fortifie de
telle sorte, que comme dit saint Paul,
*nous ne perdons point courage, mais quoi-
que dans nous l'homme exterieur se dé-*

truisse, néanmoins l'interieur se renouvelle de jour en jour. Au dehors nous sommes abatus, & souvent défailans à cause de nos infirmités & de nos miseres. Renouvellons-nous au moins au dedans, & prenons des forces pour ne-nous pas laisser accabler par le poids de la nature qui nous entraîne. Voilà ce que je vous souhaite maintenant que vous êtes foible & languissante. Mais Jesus-Christ est assez puissant pour vous établir en lui, & vous fortifier dans tous les travaux de la vie, & dans les combats de la mort.

On les redoute ces combats, & rien ne paroît plus terrible. Mais moi, ma chere fille, je les desire, & je soupire après la mort comme après un grand bien, la regardant comme le fauxbourg de la vie éternelle. Que faisons-nous ici que languir dans un triste bannissement, & gemir sous le poids des chaînes de l'homme extérieur, qui empêchent l'homme interieur de jouir de sa parfaite liberté? Car l'un est opposé à l'autre, & celui que nous voyons, & qui nous occupe tant au dehors, n'est pas même capable de comprendre les biens immenses que peut posséder l'homme invisible qui est caché dans le cœur. Il y a une distance

comme infinie entre cet extérieur languissant & gemissant dans les peines, & l'intérieur soupirant après Dieu, & s'unissant à lui, lorsque la grace lui en donne ouverture.

Quelque pauvre & misérable que je sois, j'ose bien demander à Nôtre-Seigneur qu'il dilate en vous sa grace, qu'il tourne vôtre cœur vers lui, & qu'il le mette dans un tel état de fermeté que rien ne puisse vous empêcher de tendre à lui purement & en toute sincérité. Je crois que si nous sommes dans cette disposition; si l'esprit de vérité possède nôtre cœur, l'onction de la grace ne tardera gueres à se répandre en nous & à nous remplir. Sans elle qu'y a-t'il de plus malheureux que nous? On la reçoit à proportion que l'esprit est ouvert aux choses surnaturelles, & cette ouverture se déclare quand il plaît à Dieu, & quand la vie divine a absorbé la mort, laquelle sans cela prévaut toujours en nous, à cause de ce que nous tenons d'Adam. Mais en quelque état que nous soyons, pauvres ou riches, soyons toujours humbles & fideles, c'est-à-dire, persuadez que l'homme est un néant, & que la grande obligation, & la principale loi qu'il

doit garder, est d'obéir à la grâce, & de correspondre à Dieu, qui le previent sans cesse, & le tirant de sa propre misere, l'attire au souverain bonheur dont il l'a rendu capable. Le moyen de seconder en cela le dessein & l'operation de Dieu, est le commerce perpetuel que nous avons avec Jesus-Christ, & les frequentes communions par lesquelles nous tirons de la participation de son corps la vie de nôtre ame. Car le motif qui l'a porté à nous donner cette divine nourriture, c'est afin qu'elle fût en nous un principe vital, non seulement de l'essentiel de la vie, mais encore de ce qui en fait la perfection, c'est-à-dire, de la sainté, de la force, & de la bonne disposition qui rend la vie douce & agreable. Sans cela la vie n'est point parfaite ni entiere. Quand on est infirme, on n'a que la moitié de la vie, & l'on ne peut en goûter les douceurs. Or les délices de la vie spirituelle consistent dans le goût de la sainte Eucharistie, & dans la proportion que sa grace nous donne avec la gloire qu'elle contient cachée sous le voile de la foi. Car le goût de la divine Eucharistie est un avant-goût du Paradis, dont il y a si peu de veritable

notion dans le monde , à cause de la grande disproportion qui se trouve entre les mets corruptibles de la table des hommes , & les incorruptibles de la table de Dieu ; entre les plaisirs de la terre , & ceux dont les Bienheureux jouissent au Ciel. Peu de personnes ont l'expérience de ce goût exquis du pain des Anges , & de la chair de l'Agneau sans tache. Mais ceux que Jesus-Christ établit dans son amour , & qui pour lui plaire ont renoncé à toutes les satisfactions des sens , goûtent quelquefois dans la Communion les saints délices que peut faire sentir la pureté quand on la goûte en elle-même ; & la vérité , la charité , la beauté divine , quand elles se rendent la nourriture des enfans de Dieu. L'ame à qui Nôtre Seigneur fait cette grace , remporte de la Communion une impression de Dieu , qui la ravit & qu'elle ne peut ni expliquer ni comprendre. Elle n'en peut parler que de la manière que saint Paul & les Mystiques parlent de Dieu & des biens qu'on possède en lui , quand on le possède. On dit ce qu'il n'est pas , ne pouvant dire ce qu'il est. On dit que ni l'œil n'a vû , ni l'oreille entendu , ni l'esprit humain compris rien

de pareil. Je prie Jesus-Christ de nous donner une si vive idée des biens qu'il communique dans son sacré banquet qu'elle soit capable de nous faire abandonner tout ce qui n'est pas Dieu. C'est ainsi qu'étant-vides des creatures nous serons en état d'être remplis de celui qui seul doit nous suffire. Je suis en lui.



LETTRE XX.

A LA MESME.

Les dispositions qu'il lui souhaite pour se preparer à la mort.

A Bourdeaux 21. Janvier 1665.

LA paix de Jesus-Christ soit dans votre cœur, ma tres-chere fille. C'est bien maintenant qu'il faut qu'elle y habite pour le soutenir dans l'état où l'on se trouve réduit quand on n'en peut plus. C'est l'état où je me figure que vous êtes presentement, ayant à combattre contre la rigueur de la saison, & contre le mal de poitrine qui vous ôte

les forces, & vous mène à l'extrémité.

Jé vous prie, ma chere fille, consentons à la volonté de Dieu, & ne résistons par nôtre propre volonté à rien de ce qu'il ordonne. Et parce que tous les événemens qui nous traversent sont ordonnés par la providence, prenons les en paix comme de sa main, sans nous laisser ni nous rebuter.

Il n'y a rien de si doux que d'obéir à Dieu, quand on le fait avec une humble & amoureux respect, & qu'on sçait connoître l'avantage qu'il y a à consentir aux ordres du Créateur. A tout ce qu'il voudra & qu'il commandera, » dites *Amen*. Que vôtre volonté soit » faite en la terre comme au Ciel, c'est-à- » dire, dans mon corps comme dans mon » esprit; & que tous vos desseins soient » exécutez & accomplis en moi: que vôtre » creature vous rende une parfaite obéissance; qu'elle n'ait pas le moindre mouvement de vie, que selon l'ordonnance » que vous avez prononcée dans vôtre » conseil éternel, & dont je préfere l'exécution à tout. Quelques rigoureuses que » puissent être les ordonnances de Dieu, » j'ai un refuge assuré dans la personne » adorable de mon Sauveur Jesus-Christ.

C'est sur ce cher Fils qu'il a premièrement prononcé l'arrêt de mort. Nonobstant les privilèges de sa dignité & de sa naissance éternelle, qui l'exemptoient du tribut commun à tous les hommes, il l'a assujetti à la loi de la mort, de laquelle il n'a dispensé personne. En considération du traitement qui a été fait à Jesus-Christ obéissant jusqu'à la mort de la Croix, je me livre & m'abandonne à tout ce que mon Dieu voudra faire de moi; & pour tenir compagnie à son Fils, je me soumetts à la loi qu'il a bien voulu subir: j'accepte avec lui la peine des enfans d'Adam, & je veux de tout mon cœur passer par où il a passé, & mourir avec lui. Ainsi par l'ordre de mon Createur, je mets mon ame entre les mains de mon Redempteur, afin qu'ayant été lavée dans son Sang, je devienne agreable aux yeux de celui qui m'a tirée du néant. Je me consacre & dédie à lui pour être la victime de sa divine volonté, immolée en hommage à sa grandeur. Je le supplie très-humblement de ne me considerer plus selon ce que je suis en moi-même; ni comme revêtué de mes couleurs naturelles,

» mais selon ce que je suis en son Fils
 » unique , & comme revêtuë de ses me-
 » rites & de sa justice. Qu'il oublie ce
 » que je suis , & qu'il ne regarde en moi
 » que Jesus-Christ. C'est-là , mon Sei-
 » gneur & mon Dieu , le seul titre en
 » vertu duquel je veux paroître devant
 » vous , n'étant de moi-même que pe-
 » ché & qu'abomination , & n'ayant de
 » mon fonds que la misere & le néant.
 » Mais en Jesus - Christ & par Jesus-
 » Christ , vous me verrez avec des yeux
 » & avec un cœur de Pere , comme un
 » des membres de ce Fils bien aimé, dans
 » lequel vous avez mis toute vôtre affe-
 » ction , & moi toute ma confiance.

Dites ainsi , ma chere fille , & dans ces
 sentimens , tenant vôtre esprit profonde-
 ment aneanti , élevez - vous à Jesus-
 Christ avec un grand amour , & d'une
 sainte impetiosité , autant que vous en
 serez capable , élancez-vous à la playe
 de son côté ; jetez-vous dedans , &
 logez-vous dans cette sainte caverne, l'a-
 sile des pecheurs ; tenez-vous y à l'abri
 de vos ennemis. Dieu leur a permis au-
 trefois de vous approcher , mais ils n'ont
 pû prévaloir contre vous. Il vous a déli-
 vrée de leur puissance , & après vous
 avoir

avoir retirée de leurs pièges, il vous a donné pour sauvegarde & pour apui Jesus Christ & ses merites, sa doctrine & ses souffrances. Demeurez-lui constamment attachée, & que les combats où vous pourrez être engagée ne vous separent jamais de lui. Etablissez votre demeure au milieu des trois personnes de la sainte Trinité. Que la bonté du Pere, la douceur, du Fils, la consolation du saint Esprit inondent votre cœur. Comblée de ces graces, armée de ce renfort, allez au devant de l'Epoux. Vous trouvant humble & vraiment penitente, il vous embrassera tendrement, & vous placera parmi ses cheres Epouses. C'est en lui que je suis.





LETTRE XXI.

A MADAME DU HOUX.

Pour la Mere Jeanne des Anges malade à l'extremité.

A Bourdeaux 21. Janvier 1665.

C'Est pour vous prier, Madame, de rendre à nôtre chère fille toute l'assistance charitable, dont elle peut avoir besoin dans l'état, où l'on me l'a représentée presque à l'extremité. Consolez & fortifiez son esprit, & faites qu'avec la disposition d'un cœur prosterné devant Dieu en toute humilité, avec une vraie contrition de ses pechez & de ses negligences passées, elle ait une parfaite confiance dans les merites de Jesus-Christ, & qu'elle mette tout son apui en la force de sa grace qui ne manque jamais à ceux qui attendent tout d'elle. Attirez-la, je vous prie, à se reposer doucement sur le sacré côté de Jesus, où est cette ouverture qui nous donne entrée

dans son cœur , pour nous garantir des attaques de nos ennemis. Que son bouclier soit la foi , & que l'expérience de tant de miséricordes que le Sauveur lui a faites , lui serve comme d'oreiller pour reposer sa tête. Représentez-lui ce que le Fils de Dieu a souffert pour nous sur la Croix avec tant d'amour , que ces cruels ennemis qui l'ont toujours persécutée n'ont pas le pouvoir de la faire entrer en défiance des bontés infinies de Dieu , qui l'a prévenuë de tant de faveurs , que la mort n'a de pouvoir que sur ce qui est hors de Jesus-Christ , ou qui lui est contraire.

C'est la benediction que je lui souhaite dans ce dernier passage, d'avoir tout son recours au Sauveur des âmes , & de fonder toute son esperance en sa grace. Que si elle meurt sur la cendre , je veux dire en esprit de vraie penitence , & profondement abaissée en la connoissance de ses miseres & de son néant ; elle se relève aussi en Jesus-Christ par une foi vive de sa divinité , s'attachant à lui comme au souverain Seigneur à qui cedent toutes les puissances du Ciel , de la terre , & de l'enfer , le reclamant & l'invocant par l'entremise de sa Sainte

Mere & de saint Joseph , sous la protection desquels elle se livrera & s'abandonnera à lui pour jamais, comme à celui qu'elle doit avoir aimé par dessus toutes les choses du monde. C'est en lui que je suis.

LET T R E X X I I .

A LA MESME.

Sur le même sujet.

26. Janvier 1665.

J E souhaite à ma tres-chere fille la Mere Jeanne des Anges un doux repos dans le côté ouvert de Jesus-Christ, que dans ses langueurs & ses abattemens elle se tienne dans cette retraite non seulement de paix, mais encore de joie; qu'elle y habite constamment & qu'elle y dorme le dernier sommeil, fermant les yeux aux choses de la terre. Premièrement par une douce contemplation des biens éternels, & puis par la dernière défaillance qui fera passer son ame à la claire vision de Dieu.

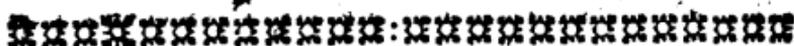
Que son esprit se dilate dans cette pen-

lée, que le Fils de Dieu Nôtre - Seigneur Jesus-Christ étant le repos de son cœur, comme l'objet de son amour, il n'y a rien qui soit désormais capable de l'inquieter ou de la fâcher. Ainsi les travaux étant finis, les vents & les tempêtes ayant cessé, qu'elle s'étende avec liberté dans ce lit délicieux, & dise avec le Roy Prophete : *C'est ici le lieu de mon repos dans le siecle des siecles. J'y ferai mon séjour, puisque je l'ai choisi. C'est ici où je veux achever ma course, & où je prétens arrêter tous les mouvemens de mon cœur. C'est à quoi j'ai aspiré durant tant d'années. C'est là que j'ai trouvé la paix qui surpasse toutes les pensées.*

Je la souhaite à cette chere fille, cette heureuse paix pour l'éternité, l'assurant que je suis en Jesus-Christ mourant, & mort pour l'amour de nous,

Son tres-humble serviteur.





LETTRE XXIII.

A LA MESME.

Sur le même sujet.

*La Mere des Anges étoit déjà morte
quand cette lettre fut écrite.*

30. Janvier 1665.

M Adame, la paix de Nôtre Seigneur Jesus-Christ.

Je le prie qu'il vous la donne abondamment, & à la pauvre malade. Pour la posséder telle que je la lui souhaite, il faut n'avoir aucun desir qui ne soit formé en nous par le saint Esprit. Car ceux qu'il produit ne portent jamais avec eux aucun trouble ni agitation contraire à la paix de Dieu.

Je voudrois qu'en cette occasion nôtre tres-chere fille donnât à Nôtre - Seigneur tout ce qu'elle lui peut donner, renonçant pour l'amour de lui & par dépendance de sa conduite à tout ce qu'il pourroit y avoir au monde de considerable pour elle, & en particulier qu'elle

lui resignât franchement & de tout son cœur le desir qu'elle avoit de me voir, & l'esperance qu'elle commençoit d'avoir de l'accomplissement de ce desir. Qu'elle s'en dégage absolument, absorbant tout dans la divine volonté, dont les ressorts nous sont impenetrables.

Il nous suffit de voir la déference que Dieu rend à la volonté humaine de ceux de qui nous dépendons. S'il ne veut pas user de son pouvoir pour accomplir les desirs de ses fideles serviteurs, il faut que leur soumission à ses ordres soit si grande, leur dégagement d'eux-mêmes si parfait, que rien ne les empêche de posseder pleinement la paix avec une entiere indifference pour toutes les choses créées.

Je prie cette chere fille de faire un abandonnement general de tous ses interêts, excepté ce qui regarde son salut, & de tous ses desseins, & de mourir avant la mort à tout ce qu'il y a de créé, remettant entre les mains de Dieu tout ce qu'il auroit semblé lui promettre par les mouvemens de sa grace, retranchant tout ce qu'elle auroit pû former de desirs inquiets, & perdant tout ce qu'il y a d'humain dans la nudité d'esprit. Après que son cœur se sera mis dans cette dis-

position je lui donnerai volontiers ma benediction, & je la prierai de s'en aller avec joie à celui qui l'a créée pour sa gloire. C'est en lui que je suis.

*Il lui dit dans une autre lettre du
4. Fevrier.*

JE desire que nôtre chere fille demeure dans l'amoureuse playe de Jesus, dans ce sacré côté, où les Saints les plus ardens en amour se sont heureusement logez, & ont trouvé leur repos, leur nourriture & leurs délices : que le Seigneur la fasse reposer sur son cœur : que dans ce doux lit il l'endorme du sommeil de sa sainte paix, & que rien ne l'éveille ni ne la trouble dans son parfait acquiescement aux volontez de Dieu.

Rappelez lui de tems en tems dans l'esprit la Passion de Jesus, qui est la source de la vie des ames & de toute leur consolation. Avec la memoire des souffrances de ce cher Epoux, procurez lui encore l'avantage d'être souvent admise à son divin banquet, & d'y recevoir son Corps & son Sang, le gage précieux de la vie future : qu'enivrée de
ces

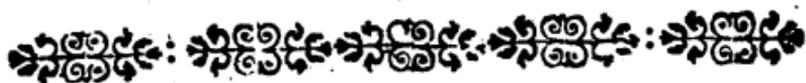
ces saintes délices, elle oublie presque les-fautes passées, & ne se souviene plus que des miséricordes qu'elle attend en paix de celui qui l'a prévenuë de ses graces; qu'elle arrête sur lui ses regards, & que transportée de son amour, elle se tienne constamment unie à lui jusqu'au dernier soupir.

Je le prie ce Dieu de miséricorde de la soutenir de son bras toutpuissant, & de la fortifier de son secours, afin qu'au milieu des maux qui accablent le corps, l'esprit soit toujours vigoureux & toujours fidele à porter la Croix, & à consumer son sacrifice dans la Croix.

Les maux presens passent vite, & le repos qui les suit est éternel.

Qu'elle s'appuie uniquement sur les merites de Jesus-Christ, & en sa miséricorde.





LETTRE XXIV.

A la Mere Therese de Jesus , Ursuline
à Loudun.

*Que pour avancer dans les voies de la
grace, il faut solidement travailler
de son côté, & se laisser conduire
avec une docilité d'enfant:*

17. Fevrier 1658.

L'Ouverture de cœur que vous
m'avez faite, ma tres-chere Sœur,
me fait voir que Dieu a un soin particu-
lier de vôtre ame, & qu'en consequence
des graces qu'il vous a déjà faites, il est
prêt de vous en faire encore de nou-
velles & de plus grandes, si vous y ap-
portez la disposition qu'il demande. Il y
a beaucoup à esperer de vous. Tout dé-
pend de vôtre détermination.

Les voies qui conduisent à Dieu sont
differentes. Les uns sont tellement pré-
venus de la grace, qu'elle ne leur laisse
quasi que la peine de suivre son attrait.

Dieu demande des autres qu'ils s'avancent par leur travail, & il ne les aide qu'à proportion des efforts qu'ils font pour acquérir la perfection. Pour vous, ma chere Sœur, vous n'y apportez peut-être pas assez d'étude ni de diligence. Si vous pouviez donner à vos Supérieures un plein pouvoir sur votre ame, les priant de vous mortifier, de vous humilier, & de vous punir selon la prudence de leur zele; Nôtre-Seigneur agréeroit votre courage, & la fidelité que vous lui marqueriez en cela seroit bien récompensée. Ce seroit le moyen de faire de grands progrès.

Plusieurs ames font fort peu de chose, parce qu'elles veulent que Dieu fasse tout, les déchargeant, pour ainsi dire, de leur correspondance. Cela n'est pas juste. Si la creature coopere de son côté constamment, & travaille sans relâche durant un tems notable, elle tire quelquefois de Nôtre-Seigneur de tres-grands biens. Car il a dit: *Frappez à la porte, & on vous l'ouvrira.* L'effort que vous devez faire consiste en ce que je vous ai dit: Soumettez-vous comme un enfant à la conduite de l'obéissance, donnez à vos Meres toute liberté de disposer de vous,

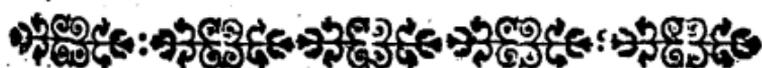
comme elles jugeront à propos ; & de vôtre part embrassez tout de bon la mortification interieure : pratiquez-la deux bonnes années de suite sans vous débander ni vous décourager. Dieu est bon ; peu de chose le contente ; l'effort que l'ame fait lui est agreable, quoiqu'il voie que ce qu'elle fait n'est rien en toi , il ne dit pas néanmoins que ce n'est rien. Sa juste & misericordieuse charité lui fait juger que c'est quelque chose qui merite récompense.

Mais les ames lâches attendent toujours , different toujours , se plaignent sans cesse , se désolent , & ne font rien. Nôtre-Seigneur leur dira : *Que ne faites-vous quelque chose de vôtre côté ? Le Ciel ne doit-il rien coûter ? Ma grace & mon amour sont - ce des choses de neant ?*

Apprenons , ma chere Sœur , à nous humilier & à nous mortifier : faisons une étude solide & constante de ces deux vertus. Souvenons-nous de la peine que nous avons prise pour apprendre à lire & à écrire. Que ne fait-on pas chacun dans sa profession pour y exceller ? Les Artisans , les Soldats , les Marchands ; & tout le monde s'étudie à bien sçavoir

son métier. Serons-nous les seuls qui négligerons le nôtre ?

Si vous travaillez, vous serez payée, & votre paiement sera la paix intérieure & l'amour divin ; la suavité dans la pratique du bien, & la solidité dans la vertu. Commencez dès-à-présent, ma chère Sœur, & ne roulez plus désormais dans votre esprit d'autre dessein que d'aimer Dieu parfaitement, & d'en chercher les moyens. Je vous dis là tout ce que je sçai de meilleur. Je suis.



LETTRE XXV.

A LA MESME,

Sur le même sujet.

24. Mars 1658.

JE vois bien par votre lettre, ma très-chère fille, que Nôtre-Scigneur vous a touché le cœur, & j'en ai beaucoup de joie. Je vous prie de prendre part à la lettre commune que j'écris à la Mere Supérieure. Figurez-vous qu'elle est pour vous seule.

L iij

N'ayez nul égard au découragement, ni aux sentimens qui s'opposent au dessein que vous avez d'être toute à Dieu. Mais abandonnez-vous aveuglement à la discretion de celle de ces bonnes Mères à qui la providence donnera soin de votre conduite. Soycez entre ses mains comme un enfant. Vous avez besoin d'en passer par là pour quelque tems ; & si vous pouvez vous reduire à cette humble docilité, Nôtre-Seigneur vous fera de grandes caresses, & remplira vôtre cœur de contentement. Combattez tous vos ennemis qui sont vos défauts naturels, & poursuivez-les jusqu'au bout, sans vous étonner de la peine & de la difficulté. Si vous les attaquez vigoureusement ils s'enfuiront devant vous. Livrez-vous entierement ou à la Mere des Anges, ou à la Mere Superieure, & donnez-leur tout pouvoir sur vôtre ame, afin que Nôtre-Seigneur vous donne une pleine & entiere benediction.

Ne vous arrêtez à rien : fermez l'oreille aux suggestions de la fausse sagesse. Vous trouverez la veritable en vous rendant enfant, renonçant à tous vos droits, épousant la Croix, & vous assujettissant aux mouvemens interieurs de la

vertu divine. Nous devons aimer leur contrainte , puisqu'ils ne nous pressent que pour nous conduire au bien.

Remarquez les plus notables mouvemens de vôtre cœur, soit bons, soit mauvais, & rendez-en compte. Quittez l'amour de vôtre corps : l'affranchissement de cette servitude vous sera une grande aide pour vous avancer dans la vertu , & pour acquérir l'esprit d'oraison. Vôtre partage , & la dot que vous devez porter à Jesus Christ vôtre époux, est le recueillement interieur , la mortification de vos inclinations naturelles, & le dégagement de toutes les creatures. Cela vous rendra libre pour vous donner totalement à celui à qui vous devez être sans reserve. C'est en lui que je suis.





L E T T R E X X V I.

A L A M E S M E.

*Il lui enseigne à suivre la conduite
de Dieu.*

6. Fevrier 1661.

J'Ai reçu vôtre dernière lettre du seizième de Janvier, ma tres-chere fille : j'y reconnois , ce me semble , la continuation de la grace : je ne sçai si vôtre cooperation est telle que je la voudrois , entiere & fidelle ; si vos raisonnemens sont bien abatus ; si vous n'écoutez plus cette sagesse naturelle en quoy vous abondez ? Celle que Nôtre-Seigneur veut de vous , est toute dans la simplicité & dans l'obéissance.

Je connois la grace dans les mouvemens que Dieu vous donne d'accepter sa conduite , & de vous y tenir inviolablement attachée.

La conduite de Dieu se déclare par sa providence & par sa grace : je

mets l'obéissance dans l'ordre de la providence ; & je dis que Dieu manifeste sa providence par les événemens des choses , & par les commandemens des Supérieurs : & la grace se découvre & se fait sentir par ses attrait. Il faut communement les faire examiner par nos Directeurs & par nos Supérieurs , & dès qu'ils les ont approuvez , nous devons prosterner nôtre cœur dans une entière soumission.

Quand vous vous abandonnez à la Croix & à l'humiliation , la nature fremit , & les noires vapeurs qui s'élevent dans l'esprit , obscurcissent la lumiere qui conduit à la Croix & à l'amour de l'abjection. Les noires vapeurs sont les raisonnemens de la prudence humaine , qui lorsqu'on les écoute pervertissent nôtre sens , & nous font perdre la lumiere celeste. Vous les dissiperez en vous tenant toujours à la foi , à la doctrine des Saints , & aux sentimens de vôtre Supérieure , & pour cela , renonçant aveuglement à vôtre propre sens.

Vous me parlez d'un vœu que vous voudriez faire. Je ne comprends pas bien en quoi il consisteroit. Car

vous dites que vous voudriez que la Supérieure ne pût vous retirer de l'office bas que vous auriez embrassé, & cela en vertu de l'obligation que vous vous seriez imposée. C'est ce qui ne me semble pas praticable, que votre vœu liât votre Supérieure. Ainsi faites-nous voir nettement vos intentions, & rendez-les raisonnables.

Quand vous aurez bien éclairci votre dessein, je ne vois point d'inconvenient, que vous le proposiez à votre Mere Supérieure, & que vous vous en rapportiez à son jugement.

Ma chere fille, rendez-vous toujours souple au mouvement de la grace, pour vous abandonner comme un enfant à l'obéissance, pour ne vous séparer jamais de la conduite du saint Esprit, pour ne fermer jamais l'oreille à ses réprimandes interieures, & pour demeurer liée avec toutes vos Sœurs par une charité cordiale, & par une humble & douce condescendance.



LETTRE XXVII.

A la Mere Elizabeth de la Croix , Ursuline à Loudun.

Avis pour la conduite des jeunes Religieuses.

10. Aoust 1658.

LA divine providence vous donne un emploi fort utile à votre propre perfection , en vous chargeant de la conduite des jeunes Religieuses.

Etudiez-vous , ma tres-chere Mere , à les établir fortement dans le dessein de n'estimer que Dieu , & de ne se laisser toucher par aucune autre consideration que par celle de son honneur & de son service. Par ce moyen vous leur élevez le cœur , & les conduirez bientôt au sommet de la vertu ; & quoique leurs défauts ne soient pas sitôt abattus , elles auront de quoi les déraciner doucement & efficacement.

Il faut de bonne heure les accoutumer à renoncer à leurs volontez , à mourir à

leurs passions, & à mettre leur cœur au dessus de toutes les creatures; leur faire d'abord concevoir de la honte de tous les instincts de la nature, qui sont contraires à cette parfaite liberté de cœur, & blâmer toute sorte d'attaches à quelque creature que ce soit, & sous quelque pre-texte que ce puisse être.

Cette abnégation les menera droit à la charité, & par là vous les rendrez dociles aux mouvemens de la grace. Elles doivent avoir un esprit d'enfant pour le regard de la piété envers Dieu, de la charité envers le prochain, & de l'obéissance aux Supérieurs, sans aucun fa-
ste, ni estime d'elles-mêmes, se laissant plier comme l'on veut, & ne trouvant rien de méprisable ni de trop bas. Pour en venir là, il faut qu'elles s'habituent à être mortifiées par le mépris & par l'abjection, de sorte que tout leur devienne doux & aisé.

Il est aussi fort important de leur recommander beaucoup la charité fraternelle, les portant à s'entraimer cordialement comme Sœurs, en vûe de Jesus-Christ, dont nous sommes tous les enfans. C'est-là le secret pour se conserver toujours en paix, & pour être toujours

les bienvenuës auprès de Nôtre - Seigneur.

Donnez-leur une grande horreur de l'esprit du monde & de ses manieres, de se intrigues & de sa politique, de ses déguisemens, de ses flateries, de ses complimens, d'une façon d'écrire & de parler affectée. Faites-leur garder en toutes choses une extrême simplicité, & inspirez-leur de l'averfion pour toute sorte de culture d'esprit purement humaine, si bien qu'elles viennent à ne prifer que la vertu solide, la paix, le recueillement, la douceur, la patience, l'interpretation benigne de tout ce qu'on nous fait, la familiarité avec Dieu, le goût de la vie, de la mort & de la passion amiere de Jesus-Christ : enfin une entiere conversion de cœur à Nôtre-Seigneur, & le saint exercice de son amour, en quoi elles trouveront leur felicité : & faites - leur bien entendre que le chemin le plus court pour y arriver est la mortification de toutes nos inclinations naturelles, de nos appetits, de nos goûts, de nos plaisirs, & de toute sorte de vaine excellence.

Ces anciennes Religieuses qui ne sont pas dans cette disposition là, ont un grand fujet de se confondre. Il faut pour

le moins tâcher d'y mettre les jeunes, afin que la religion soit le verger ou le parterre de délices de Nôtre-Seigneur : car je vous assure que les Communautés, où l'on a égard à son honneur & à ses commoditez, où l'on se choque pour quelques paroles moins respectueuses, où l'on se querelle, où l'on fait de grandes plaintes, quand la Superieure mortifie ou commande librement, sont à la verité des vignes de Jesus - Christ, mais des vignes en friche, & le fruit qu'on y recueille est amer. Je prie la divine lumiere qu'elle vous éclaire pour donner à ces jeunes ames le lait de la grace, & pour les repaître de la verité; assurez-vous que toutes les personnes qui sont sujettes à leurs interêts, & qui se plaignent qu'on ne les considere pas, sont fort loin de la fenêtré par où nous vient le jour de la verité : mais qu'elles sont dans quelque coin tenebreux, où elles ne voyent gueres clair, & tout leur ouvrage s'en ressent. Le Ciel n'éclaire que les ames qui sont ferventes à se mortifier, amoureuses du mépris, desiruses des humiliations, qui souffrent avec plaisir les rebuts & les délaissemens, d'être mises en oubli, & d'être traitées en novices.

Et pourquoi pensez-vous, ma chere fille, que Nôtre-Seigneur a fait dans vôtre maison tant de choses si extraordinaires ? Pourquoi tant de protections si merveilleuses ? Pourquoi a-t'il donné à de pauvres filles méprisées & abandonnées du monde une si éclatante victoire sur les puissances des tenebres ? Pourquoi tant de prodiges de grace, qui pour ainsi dire, vous crevent les yeux, sinon pour persuader aux filles de saint Joseph de s'adonner à la vertu ? Mais à quelle vertu ? Ce n'est pas à la vertu des lâches, qui ne cherchent que le repos, & à faire toutes leurs volonte. C'est à la vraie vertu, qui consiste en l'entiere mort de la nature, en l'abaissement de nôtre orgueil, à souffrir qu'on nous reprenne, & à remercier ceux qui nous font cette charité ; à aimer cordialement les autres, sans nous rebuter pour des manieres qui nous déplaisent, & qui ne sont pas de nôtre humeur ; à nous soumettre même à ceux que nous n'estimons pas ; à envisager en toutes choses Dieu, & non pas nôtre amour propre, qui nous porte toujourns à vouloir avoir les meilleurs habits, les meilleurs meubles, la meilleure chambre, & les meil-

leurs morceaux ; enfin tout ce qui est selon nôtre appetit.

La vraie épouse de Jesus - Christ se mortifie en tout, & s'arrache ce qui plaît à ses sens. Elle aime qu'on la neglige & qu'on lui donne le pire. Elle ne dit point : *Celle - là ne m'aime pas ; celle - là ne m'a jamais considerée.* C'est l'amour propre qui parle ainsi. C'est lui qui dit : *Jamais cette Sœur, cette Mere ne me témoigne que ce que je fais lui plaît. Quel moyen de vivre, si l'on ne nous sçait bon gré du bien que nous faisons !* L'ame fervente, & qui a son repos en l'oraison, & sa consolation en Jesus - Christ crucifié, ne se met gueres en peine quelle mine on lui fait, & ne marche point en la vûe des creatures. Elle n'a les yeux ouverts que pour les grands objets de la foi, Dieu, Jesus - Christ, le Paradis, le Jugement, la mort dont l'heure approche, & où l'on verra la verité. Pour lors l'ame qui aura mis ses délices à se mortifier & à croître en l'amour de Dieu, en la charité du prochain, sentira une consolation nompareille. Mais celle qui aura toujourns été occupée du soin de son corps, à pointiller sur ses droits & sur ses interêts, **aura**

aura une étrange confusion, quand il faudra paroître devant le plus humble des hommes, élevé à la gloire de la souveraine puissance en recompense de son aneantissement : quand il lui fera voir la bonté avec laquelle il l'avoit prévenuë & appellée à l'état religieux, les secours qu'il lui avoit donnés dans la religion, pour se sanctifier ; les prodiges qu'il avoit operés à ses yeux, pour lui persuader de combattre genereusement ses inclinations naturelles, & de remporter sur elle-même une pleine victoire : comment pourra-t'elle supporter les reproches de cet époux en colere, qui lui demandera compte de sa fidelité, & lui fera sentir l'obligation qu'elle avoit de sacrifier tout à son amour, & de se consumer dans son service. Que la rigueur d'un tel époux est terrible ! Que lui répondra-t'elle cette épouse lâche & tiède ? dira-t'elle pour s'excuser : *Je n'ai pas fait tels & tels pechez ?* Quoiqu'elle ne les ait pas commis, & qu'en effet elle ne soit pas semblable aux mondains, aux filles de Sodome & de Gomore, si elle n'a pas correspondu aux graces qu'elle a reçûës, que pourra-t'elle répondre ? Je trouverois bien ici

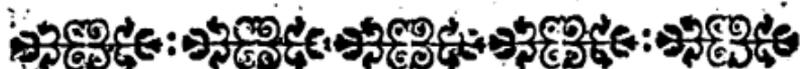
M

dequoi donner un sujet de meditation perpetuelle, & où il n'y a point de fin.

A l'heure de la mort la verité sera connue telle qu'elle est, & ainsi je dois croire que ce qui est pour lors me fera de la peine & me causera du regret, doit être maintenant considéré comme une pure folie. Tenons-nous donc toujours dans la même disposition que s'il nous falloit mourir aujourd'hui, & donnons toute nôtre estime & nôtre affection à ce qui nous paroîtra dans ce dernier moment de nôtre vie digne d'être estimé & aimé. Dégagons-nous de toutes les choses, dont le souvenir ne nous pourra donner alors que du mécontentement. Appliquons nous de toutes nos forces à la pratique des plus solides vertus, à dompter nôtre orgueil, à prendre l'esprit de cette sainte enfance que Nôtre-Seigneur a tant recommandée, à garder inviolablement le silence, afin que nôtre cœur soit toujours en état de traiter avec Nôtre-Seigneur; à mortifier nôtre corps par la penitence; à prévenir nôtre prochain par toutes sortes de bons offices; à faire mourir en nous toutes les vanitez, les curiositez, les familiaritez qui empêchent la liberté du cœur: Car le tems presse, le

Juge est à la porte , & les ennemis font tous leurs efforts pour nous amuser à des bagatelles , & pour détourner nôtre esprit de l'attention qu'il doit avoir à ces grands objets. Si nous n'y prenons garde, nous nous laisserons enchanter par la figure du monde qui ne fait que passer , & n'a rien de stable ni de solide. Nous courons après des phantomes & de la fumée , & nous passerons le tems qui est si précieux dans la servitude des creatures , occupez à plaisir à celui-ci ou à celle-là , à chercher des divertissemens qui ne satisfont que les sens , & à nous remplir l'esprit & le cœur de mille choses qui ne peuvent nous donner que du repentir. Je prie Dieu qu'il nous ouvre une bonne fois les yeux , & que nous reveillant de nôtre assoupissement , il ne nous y laisse plus tomber.





LETTRE XXVIII.

A LA MESME.

Sur le même sujet.

18. Septembre 1658.

Cultivez , ma chere Mere , tant que vous pourrez , ces bonnes petites ames , les tirant de leur bassesse naturelle , élevez - les au dessus d'elles-mêmes. Car l'esprit des filles ou se donne tout à la grace , ou se laisse tout aller aux instincts de la nature. Encouragez-les à se dégager de tout , autant que leur foiblesse le permet , & insinuez-leur doucement les veritez qui les peuvent porter à s'affujettir genereusement au joug de Jesus-Christ. Il ne faut gueres leur dissimuler les points de perfection , auxquels l'état religieux oblige ; mais il faut les leur faire goûter par la douceur qui s'y trouve mêlée , les animant toujourns à de plus hautes entreprises ; au parfait dénuement , à l'amour

des souffrances , au desir de l'abjection ,
& du mépris.

Je vous assure que la jeunesse est capable de grandes lumieres , quoique souvent elle n'exécute pas tout.

Il faut les gagner par amour , les traiter avec une grande douceur , & ne rien faire qui leur doive causer une peine cuisante & sensible , qu'après qu'on a tiré d'elles leur consentement. Car on peut tout quand on le veut , quoique la foiblesse humaine s'étonne.

Mademoiselle d'Ars a un naturel bon & docile , si elle écoute la grace. Il faut qu'elle aille à Nôtre - Seigneur , avec amour & confiance , de tout son cœur , & non à demi. Une des perfections qui lui est la plus necessaire , c'est de s'abandonner à l'obéissance , de sorte qu'on puisse l'humilier , la mortifier , & disposer d'elle comme l'on voudra. Elle doit donner cette liberté. Pour lors elle sera vraiment Françoisse Angélique , & les Anges voudront bien demeurer avec elle. Qu'elle s'accoutume à ne tourner jamais les mouvemens de son cœur vers le penchant de la nature , mais toujours vers l'attrait de la grace , qui étant haute & genereuse ,

veut qu'on s'abandonne jusqu'à être foulez aux pieds de tout le monde. Si cette chere enfant en veut venir là, elle entrera dans la jouissance des biens cachez en Jesus-Christ, & goûtera les délices de son amour, qui sont proches de nous; mais l'entre-deux de quelques bagatelles nous empêche d'en jouir & de rendre à nôtre Dieu un service parfait.

Menez les ames par cette voie là, ma chere Mere, élevez-les à cette generosité, vous leur ferez un bien qui les rendra heureuses. Saluez, s'il vous plaît, de ma part la Mere des Anges.

Je ne suis point aussi fort que j'étois quand je vous écrivis ma dernière lettre, qui étoit bien selon l'ardeur de mon cœur, & selon le zele que j'ai pour toute vôtre Communauté. Recommandez-moi fort à vos cheres Novices, & en particulier à la dernière venuë, que j'exhorte à se rendre la première en ferveur. **Croyez que j'e suis.**



LETTRE XXIX.

A LA MESME.

Avis touchant les penitences, l'oraison & la communion.

Pour satisfaire à vos demandes qui marquent le desir que vous avez de plaire à Nôtre Seigneur, je vous dirai, ma tres-chere Mere.

i. Touchant les penitences, que souvent les Superieures épargnent trop celles qui leur en demandent. Il faut croire qu'on acquert des biens nompareils, quand on suit le mouvement de la grace, qui porte à faire beaucoup de penitences : mais la routine est d'en permettre peu. Pourveu qu'on ait une bonne santé, ce qui fait souffrir le corps, sert extrêmement à exciter la ferveur, sur tout la discipline prise avec esprit interieur, produit cet effet, & ne ruine point les forces.

2. Vôtre pratique de vous refugier dans les playes de Jesus-Christ est ex-

cellente, & vient de sa grace. Par ces sacrées portes, vous pouvez vous aller loger en lui, & vous lier parfaitement à lui.

3. Votre emploi à l'égard des petites filles est très-saint. Je porte envie aux ames qui sont appliquées à cet exercice de zele. On le fuit manque d'une ardente charité, ou par la crainte de sortir trop de soi-même. Car chacun veut être à soi pour avoir la liberté de suivre ses desirs.

4. Votre maniere d'oraison est bonne. Plus vous vous tiendrez en repos avec Nôtre-Seigneur, sans vous trop empeser, puis il vous aimera, vous trouvant disposée à donner lieu à sa grace.

5. Quant aux communions je retrancherois deux jours par semaine, jusqu'à ce que Nôtre-Seigneur fist connoître plus clairement sa volonté. Votre principal effort doit être d'éviter les égaremens d'esprit, & de vous tenir durant le cours de la journée, aussi attentive à Dieu que dans l'oraison; de reprimer les sentimens de la nature dans les rencontres où l'on vous choque: de vous rendre saintement insensible, & d'agréer qu'on vous traite rudement,

&

& qu'on ne vous ménage point. La mortification du corps sert beaucoup à cela. Enfin, ma chere Mere, il faut absolument vous déterminer à ne souffrir plus en vous aucun mouvement qui ne soit de la grace; à étouffer tous ceux de la nature, & à ne chercher en toutes choses que le bon plaisir de Dieu. Le zele des ames, & la mort à tout ce qui ne vient pas de la volonté de Dieu, & de la grace, doivent être la nourriture de votre ame. Vous devez avoir une faim & une soif insatiable de Jesus-Christ, le desirant sans cesse, & soupirant jour & nuit après lui. Quand vous lui serez étroitement unie, & que vous ne pourrez vivre sans lui, il vous sera pour lors avantageux de communier tous les jours. Donnez-lui tout votre cœur, & soyez sa fidelle épouse, ne trouvant de joye qu'en lui, & prenant plaisir à souffrir pour l'amour de lui. Car c'est en cela qu'on lui marque le mieux son amour: c'est par la Croix qu'on entre dans le secret de son cœur, & ensuite on aime avec passion les rebuts, le mépris, les contradictions; l'on en fait les délices, & l'on est porté à faire patir sa chair. Quand une

fois vous aurez ces sentimens bien avant dans le cœur , vous serez vraiment l'Épouse de Jesus. C'est ce que je vous souhaite.



LETTRE XXX.

A LA MESME.

Il l'exhorte à se dégager parfaitement des creatures , & à s'abandonner entierement à Dieu.

JE vois que Nôtre Seigneur a élevé vôtre ame à quelque chose de plus fort & de meilleur que par le passé. Correspondez - y , ma chere Mere , & demeurez entierement abandonnée à tout ce qu'il lui plaira de faire en vous par sa grace. Tenez vôtre cœur attentif à lui , & fort soumis aux bons mouvemens. Foulez aux pieds les vûës humaines & vos interêts , sur tout celui de la reputation. Ne vous mettez point en peine de quelle maniere vos Novices correspondent à vôtre affection , & aux soins que vous prenez d'elles. Soyez in-

différente à tout , hormis à contenter Dieu.

Abandonnez-vous encore à sa sainte providence , mourant à tout & à vous-même , dans les événemens contraires. Tenez pour un néant tout ce qui est purement humain , & ne vous laissez toucher que par le seul motif de Dieu, comme une creature qui lui est immolée , pour être victime en la Croix & en son amour avec son Fils Jesus Christ, si c'est son bon plaisir.

Non, ma chere Mere, ne vous amusez plus à vos intérêts. Soyez comme une ame perdue en Dieu , qui ne desire que d'avoir le loisir & la liberté de vaquer à Dieu & de le servir. N'envisagez dans le monde que le service de Dieu ; rendez-vous insensible à tout le reste , & ne soyez point choquée du mécontentement que les creatures ont de vous , quand même il y auroit de votre faute ; ne soyez sensible qu'au seul mécontentement de Dieu.

Pour le regard de votre emploi , ne vous arrêtez ni à votre capacité , ni à votre incapacité. Cela ne sert de rien ; mais faites sans respect humain , ce que vous jugerez le meilleur , portant ces

N ij

jeunes filles à toute sorte de perfection, avec charité, avec douceur. Car l'amour est le puissant ressort de la vertu : l'amour est l'attrait de la grace.

Ne vous liez d'amitié qu'avec les âmes fortes, genereuses, dégagées de tout, & qui aiment l'oraison. En un mot, élevez-vous au dessus de la nature & de tout être créé, à une region de dénuement & de pureté, où vous n'avez que la vûë de Dieu & l'attachement à sa sainte volonté. Encore une fois, ma chere Mere, sortez des bassesses & des lachetez de la nature & de l'amour propre. Par ce moyen, vous serez à Jesus-Christ, en qui je suis, &c.

Je ne sçai ce que Dieu fera de moi pour mon extérieur. Je ne sors en aucune façon de ma chambre.





LETTRE XXXI.

A LA MESME.

*Avis pour sa conduite à l'égard
des Novices.*

31. d'Aouſt 1659.

JE prétens avoir répondu à toutes vos lettres, ma tres-chere Mere. Pour la conduite de vos Novices, fondez-vous principalement sur l'assistance de la lumiere divine; demandez-la sans cesse; & par le silence interieur, prêtez l'oreille à ce que Nôtre-Seigneur vous dira pour chacune en particulier. Car il fait suavement sentir ce qui est le meilleur, pourveu qu'on ne se précipite ni préoccupe pas. C'est une faute où il est aisé de tomber. Rien n'est plus ordinaire que de se laisser prévenir d'une impression. Il ne faut pas aller si vite. Il faut attendre ce que Dieu dira au cœur. Et pour cela vous devez être en vous-même fort paisible, desirant le bien de

N iij

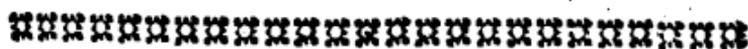
ces cheres filles avec ardeur , mais sans empressement.

Depuis le tems que vous vous adonnez au service de Dieu , vous devriez avoir aquis l'habitude de vous rendre souple à son esprit. On en vient là quand on s'est entierement donné à lui , & qu'on s'est reduit à ne chercher que sa gloire , éloignant de soy tout le reste.

Si vous vous garnissez de quelque connoissance que Nôtre-Seigneur ne vous ait pas donnée , ce sera toujours un obstacle & comme un nuage dans vôtre cœur , qui y causera des tenebres & des perplexitez.

Il faut sans cesse vous ramener au vuide de tout ce qui vous est propre & qui vient de vous ; & pour lors Nôtre-Seigneur vous voyant libre & attentive , il fera dans vous ce qu'il fait en ceux dont il se sert pour l'execution de ses desseins. Il versera ses lumieres dans vôtre esprit , & il vous fera entendre ce qu'il veut de vous pour le bien des autres.

Trois choses vous disposeront à cela , la pureté de cœur , la paix interieure , & un desir sincere de voir Dieu honoré dans les ames. Je fais.



L E T T R E X X X I I .

A L A M E S M E .

Il l'exhorte au recueillement intérieur, & à la pratique des vertus solides. Eloge du Livre intitulé le Chrétien intérieur.

A saint Maçaire 8. Janvier 1664.

VOtre Lettre du 22. de Decembre me console, ma tres-chere Mere, parceque j'y vois la continuation de vos bons desirs.

Ce que vous dites du Livre intitulé *le Chrétien intérieur*, me semble très-bien fondé. Il est à mon avis très-excellent. J'ai dit, & je dis encore, que si je l'eusse veu avant que de composer le Catechisme Spirituel, j'eusse crû que mon travail n'étoit pas necessaire: car je trouve que ce Livre dit ce que je voulois dire quand je me déterminai à écrire, & je vous assure que si je l'avois pour le lire, j'en ferois la nourriture or-

N ii j

dinaite de mon ame , tant il me semble bon & solide.

Peu de lecture suffit pour nourrir l'ame. Nôtre soin principal doit être la pratique du bien pour contenter Dieu , agissant toujours en esprit de paix , d'humilité , de charité , nous tirant des inutilitez & des vanitez de la vie , qui nous noyent insensiblement , nous entraînent , & font qu'un tems si précieux s'employe à rien.

Ma chere fille , faites ce que vous pourrez pour rendre vôtre esprit attentif à Dieu. Laissez couler les choses auxquelles vous n'êtes point obligée de prendre part : laissez-les passer avec indifférence : que tout aille & vienne selon la fantaisie d'un chacun , pourveu que je n'en doive point rendre compte à Dieu , ce me doit être tout-un. Que mon cœur soit vigilant & recueilli pour vacquer à mon interieur , & pour avoir Dieu present , cela me doit suffire. Quand j'aurai obtenu cette paix & cette ambition à mon interieur , je ferai alors ce que je pourrai pour acquérir la presence de Dieu & sa familiarité. Et puis dans cette vûe de Dieu , & par la force qui me viendra

d'elle , je ferai plus parfaitement qu'il me sera possible mon petit devoir , dans les choses auxquelles il m'engagera par la sainte obéissance & par mon état. Ainsi mes jours s'écouleront en paix , sans que je me charge de ces soins & de ces travaux inutiles , dont la plûpart des cœurs s'embarraissent , se logeant ailleurs que là où Dieu les appelle.

Passons doucement nôtre vie dans l'attente de la venuë de Nôtre-Seigneur, qui ne manquera pas de se manifester à nous , quand une dernière maladie nous aura mené à la porte de l'autre vie. C'est-là qu'il nous attend pour terminer l'affaire de nôtre éternité , & pour nous faire sentir ou les effets de sa bonté , si nous lui avons été fideles; ou les rigueurs de sa justice, si nous avons été negligens à le servir.

Qu'y a-t'il de plus juste que d'employer tout nôtre tems & toutes nos forces à l'aimer & à l'honorer , en reconnaissance de toutes les graces dont il nous a comblez ?

Non, ma chere fille, rien n'est plus important en ce monde , que de s'appliquer à Dieu & aux choses qui servent à

gagner ses bonnes graces, telles que sont l'humilité, la patience, l'obéissance, l'amour de la croix, & la pratique de la charité. Hors de-là tout n'est que vanité. Dites-le, s'il vous plaît, de ma part à la sœur Marthe, dont je conserve le souvenir, & à qui je souhaite une demeure pacifique dans son interieur, aussi bien qu'à la sœur Marie de la Visitation. Toutes ces ames me sont cheres, & je voudrois devant Dieu contribuer à leur perfection. Car toutes celles qui sont du tems de nôtre combat, & qui ont vû & touché, pour ainsi dire, la malice & le malheur de l'Enfer, me semblent être des ames singulierement favorisées du Ciel.

Dites à ma sœur Angelique d'Ars, que je saluë & que je le lui recommande de passer legerement sur les biens & sur les maux de cette vie. Saluez aussi de ma part la Mere Angelique, qui sera peut-être à present guerie : je la prie de prendre courage dans son infirmité. Je lui écrivis il n'y a pas huit jours une lettre qui venoit toute du meilleur de mon cœur : je ne sçai si elle l'aura reçue, je l'avois adressée au Pere Baride.

Je suis à toutes & à vous en particulier.



LETTRE XXIII.

A LA MESME.

C'est une des dernières qu'il a écrites. Comme il étoit sur la fin de sa vie tout occupé de la passion de Nôtre-Seigneur, il ne parloit presque d'autre chose à toutes les personnes auxquelles il écrivoit. Cette Lettre en est une preuve.

A Bourdeaux 1. Mars 1665.

JE viens de voir vôtre lettre du 16. de Fevrier. Ma très-chere Fille, pour réponse à tout ce que vous me dites, je vous prie de vous donner toute à Dieu, & specialement de vous attacher à la sainte Passion de Jesus-Christ, à la mediter, à la goûter, & à l'honorer. Vous portez le nom de la Croix: remplissez les devoirs de ce grand nom: rendez-vous aussi-bien que le Fils de Dieu une victime de la Croix. Que ses souffrances soient l'entretien ordinaire de vôtre

esprit : que vos promenoirs soient le Jardin des Olives , la maison de Caïphe , le Prétoire de Pilate , & le Palais d'Herode : que le Calvaire soit vôtre repos & vôtre séjour. Vous trouverez dans cet emploi une douceur incroyable , & j'espère qu'il sera la source de tout vôtre bien. Il produira dans vôtre ame un vrai mépris du monde , un parfait dégagement des Créatures , un amour tendre pour Jesus-Christ. C'est de tous les meubles de l'esprit le plus précieux & le plus désirable. Mettez y , ma tres-chere fille, toute vôtre affection, & Nôtre-Seigneur vous considerera comme son épouse. C'est en lui & en sa grace que je suis , &c.





LETTRE XXXIV.

À la Mère Angelique de saint François,
Ursuline à Loudun.

*La Mère Françoise Angelique de
Pouillé, ou Angelique de saint
François, a été une des ames de
ce siècle la plus parfaite.*

*Cette lettre, & les sept suivantes
sont pour l'affermir dans la voie
simple du parfait recueillement, &
du pur amour.*

Passez au travers des objets qui se
rencontrent dans la vie, ma tres-
chère Sœur, & ne vous arrêtez à rien
que vous ne soyez parvenue à être en-
tièrement soumise à la direction de
Dieu. Préparez-lui le fond de vôtre
ame par un repos intime. Déchargez-
vous de vous-même entre ses mains, &
ne vous reprenez plus jamais. Laissez le

disposer de vous selon son bon plaisir , & ne troublez point son operation en vous par la trop grande activité de la vôtre propre.

Faites-vous un plaisir de demeurer exposée à son amour , & ne formez aucun dessein que par son ordre.

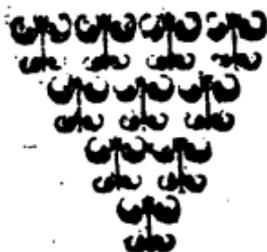
Croyez fermement que tout ce qu'il permettra qu'il vous arrive, réussira toujours à vôtre avantage , pourveu que vous le preniez comme venant de lui , & que vous ne cherchiez en toutes choses que sa sainte volonté.

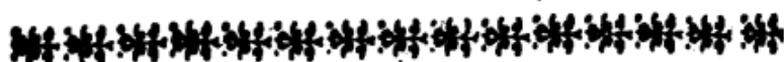
Tenez vôtre esprit dans une grandeur & une élévation qui ne le laisse jamais se rabaisser à quoi que ce soit parmi les creatures. Vivez sans souci , sans attache & sans crainte.

Soyez bien persuadée que Jesus-Christ entretient un saint commerce d'amour avec nos ames , & qu'il nous dirige en tout , pourveu que nous nous appuyions sur lui par la foy , & que nous ne desirions que lui ; que nous nous confions en sa bonté ; que nous ne l'empêchions point d'agir , & que nous n'interrompions point son action par l'empressement & par l'indiscretion de nôtre activité inquiète.

Vous êtes son épouse : si vous voulez être uniquement à lui , il vous élèvera à des grandeurs qui vous seront un sujet d'éternelle admiration. Arrêtez-vous à l'intérieur , ma chère Sœur , & à la conduite que Nôtre-Seigneur vous a tracée en lui. Assurez - vous qu'il m'a donné pour vous une tendre affection.

Jean Joseph.





L E T T R E X X X V .

A LA MESME.

J'Ai bien de la joye , ma tres - chere Sœur , de voir dans vôtre lettre les progrès de vôtre ame. Si Dieu vous veut toute pour son amour , donnez - vous à lui sans reserve. Vous donner à lui , c'est le laisser faire , ne troublant ni ses des-seins sur vous par vos soins inquiets , ni ses divines operations par vôtre action propre & trop précipitée. Demeurez tranquille sous son bon plaisir & sous sa main toute-puissante : sacrifiez - lui tous les mouvemens que le cœur peut produire pour ses interêts , excepté ceux de vôtre beatitude. Tenez vous parfaitement exposée à ses yeux , & dans l'attente de ses ordres : reposez-vous à l'ombre de sa Croix. C'est-là , ma tres-chere Sœur , la meilleure maniere de vous donner à lui.

Ne cherchez point à voir par amour propre , ce qui se passe en vous , pour vous assurer dans vôtre état. Mais dans vos doutes , demeurez perduë en Dieu ,
 attendant

attendant sa lumière, qui ne vous manquera jamais, & qui n'a pas besoin de votre empressement humain. Que votre desir & votre soin ne soit que de faire la sainte volonté, obéissant à ses instincts tres-clairs & tres-doux, quand il lui plaira de vous les faire sentir.

Il se presente à nous des troupes de voyageurs pour être conduits au pays du pur amour. Mais nous ne choisissons que des personnes déterminées à tout souffrir. Peu de gens se trouvent propres à faire de grands progrès dans le chemin qui mene au terme où ils prétendent arriver, parce qu'il n'y en a que tres-peu qui veuillent assujettir leur raison. Cet assujettissement est incommode à la nature : mais la grace adoucit tout, & nous esperons d'elle une grande assistance. Ayez le courage de renoncer à vos lumieres, & vous serez tres-bien reçue. Je suis.



LETTRE XXXVI.

A LA MESME.

Vous ne trouverez rien de plus utile à votre avancement dans l'état où vous êtes, ma très chere Sœur, que ce grand repos & cette décharge universelle de vous-même & de toutes choses entre les bras du saint amour, sans prendre d'autre soin que de lui plaire, & sans raisonner sur vos dispositions. Les inquiétudes, les perplexitez, les tentations fourmilleront dans votre cœur. Vous passerez par un chemin que vous ne sçavez pas. Souvent vous penserez que vous allez vous perdre : mais bon courage. Cela vous est nécessaire pour sortir de votre terre, & pour entrer en celle que Nôtre-Seigneur vous a préparée. Marchez constamment à sa suite ; & quoi qu'il arrive, ne tournez point la tête, & ne regardez jamais derrière vous.

Quand Dieu veut posséder pleinement une ame, il renverse tout chez elle, jusqu'à la séparer d'elle-même. Ce qui

lui étoit le plus familier, même dans les choses divines; lui devient comme étranger. On lui ôte ses connoissances basses & grossieres, mais c'est pour lui en donner de pures & de parfaites. On lui ôte sa ferveur & ses bons sentimens. Elle croit que tout est perdu; mais on ne la dépouille que pour l'enrichir & pour la mieux orner. Cependant, comme elle n'est pas assez disposée à ce qu'on lui destine, il faut qu'elle demeure pauvre & contente de sa pauvreté, sous la direction de l'amour qui lui est fidele, & qui ne manque point de l'assister en toutes choses.

Ainsi, ma chere Sœur, perseverez courageusement dans cette demission que vous avez faite de tous vos interêts entre les mains de Dieu. Vous lui avez tout abandonné jusqu'à votre ame. Il aura soin de tout: il vous instruira de tout; pourveu que vous ayez un peu de patience; que vous ne vous embarrasiez de rien, & que vous teniez votre esprit toujours libre & votre cœur toujours paisible, & invariablement attaché aux loix du saint amour. Bon courage. Je suis



LETTRE XXXVII.

A LA MESME.

A Bourdeaux 13. Novembre 1636.

C'Est avec bien de la joye , ma tres-
 chere Sœur , que j'apprens la con-
 tinuation des bonnes dispositions où je
 laissai vôtre ame à mon départ. Je sou-
 haite qu'elles s'augmentent de plus en
 plus , & sur tout ce grand desir de vô-
 tre beatitude , cet entier abandonne-
 ment de vous-même à Dieu , ce parfait
 assujettissement à son pouvoir , avec une
 continuelle paix & tranquillité , qui
 vous affranchissent de toutes sortes de
 soins, & vous tirent de vos propres ope-
 rations. Demeurez comme morte aux
 pieds de Dieu dans un profond recueil-
 lement, presque aussi perduë & anéantie
 que si vous n'aviez jamais été capable
 d'aucun mouvement propre. Il faut que
 tous vos mouvemens soient abandonnez
 à la direction de Dieu & rendent hom-
 mage à sa puissance.

Portez avec patience la Croix de vôtre impureté naturelle, quand Dieu vous le fera connoître, & de vous-même tendez toujours à vous aveugler pour ne rien voir que la disposition présente que Dieu met en vous. Detournez vos yeux de tout autre objet que de l'amour divin. Ne cherchez point à ressentir d'autre disposition que celle d'un petit enfant respectueux & docile.

Dieu vous prépare de grandes choses, si vous perséverez, ma Sœur, & si vous tenez le chemin du repos & de la sincère dépendance. Il faut que votre Mere Supérieure vous conduise & vous gouverne comme si vous étiez une de ces petites bêtes apprivoisées, desquelles on fait tout ce qu'on veut. Il faut qu'elle ait droit de maîtriser vôtre raison, & de la rendre esclave de l'instinct qui vous doit assujettir à l'esprit de Dieu. Moins vous userez du droit de vôtre liberté & de vôtre raison, pour le transférer tout à Dieu, plus vous vous rendrez conforme à Jesus-Christ.

Ne perdez point la grace qu'il vous a donnée, je vous en prie, ma chere Sœur. Conservez-la comme la prunelle

de vos yeux. Gardez-vous bien de vous engager sous la conduite de quelque personne qui vous fist quitter la voye du recueillement, pour retourner à vôtre maniere naturelle d'agir. Tenez-vous à la lumiere que Nôtre-Seigneur vous donna dans vôtre retraite. Je le prie de tout mon cœur de vous en faire la grace. C'est en lui que je suis.





LETTRE XXXVIII.

A LA MESME.

A Bourdeaux 3. Decembre 1636.

JE suis extrêmement consolé de voir par vos lettres, ma très chere Sœur, la misericorde que Dieu exerce envers vous. C'en est une bien grande de ce qu'il employe sa puissance pour vous assujettir pleinement à lui. Vous faites bien de consentir à son operation, & de vous livrer à son pouvoir.

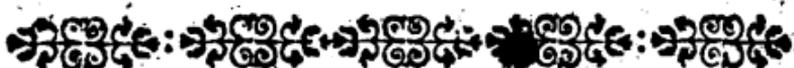
Il faut le faire sans reserve, vous déchargeant de toutes sortes de soins, autant qu'il vous sera possible. Vous devez, ma chere Sœur, pour le regard de tout ce qui vous touche, excepté vôtre salut, revenir en quelque maniere dans vôtre néant. Dès le moment que vous vous sentirez vous-même, & que vous aimerez vôtre être corrompu, vous serez comme une damnée. Perdez-vous donc en Dieu : laissez operer cette grandeur qui vous absorbe : ne vous entremettez de rien avec un empressement tout ha-

main ; mais abandonnez-vous à cet être dominant, qui vous conduira par amour, purifiant votre ame , l'illuminant & la transformant toute en soy. Gardez-vous bien de reprendre le soin de vos intérêts avec trop d'inquietude , & de diminuer la disposition de simplicité , où la grace vous réduit. Mourez à toutes réflexions inquietes sur vous-même. Votre Epoux & votre Roy veut mettre fin à vos miseres, & vous transferer dans les délices de son Royaume , pourveu que vous le laissiez faire. Tenez-vous fortement attachée à cette colonne , où je vous ai conseillé de vous lier ; & dans cette situation , comme si vous étiez tout-à-fait insensible , recevez tous les divers évènements, soit de faveur, soit de rigueur, sans y rien contribuer de votre part , qu'un tres-simple consentement. Vous n'avez plus droit ni de vous rejouir, ni de vous arrêter, ni de desirer aucune chose que la grace, votre perfection & votre salut. Demeurez seulement abandonnée à la discretion de l'amour , qui operant en vous selon son bon plaisir & sa tres-sage conduite , prendra son contentement en son œuvre. Il desire de vous pour hommage , votre acquiescement :

ii

il se tiendra plus satisfait que de tous les sacrifices que vous lui pourriez offrir contre la divine volonté. Acquiescez avec paix, avec douceur, & avec amour au regne de ce divin amour, & glorifiez-le par votre silence & par votre souffrance; par un saint abandonnement, & par une délicieuse mort entre ses bras. Que ce soit là votre unique soin sur la terre. Si Dieu me fait la grace de vous pouvoir aider à remplir les desseins, je le souhaite avec ardeur, & je ne cesserai de le faire, tandis que j'en aurai l'occasion. Je vous sçai bon gré de vous servir de la Mere Superieure pour votre conduite. Dieu benisse votre simplicité & votre obéissance. Adieu ma chère Sœur; croyez que je suis.





LETTRE XXXIX.

A LA MESME.

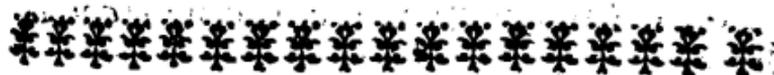
A Bourdeaux 26. Decembre 1636.

JE n'airien à vous dire sur l'état que vous me déclarez dans vôtre lettre, ma très-chere Sœur, sinon que vous devez demeurer constamment exposée à l'opération de Dieu, sans dire interieurement vôtre avis sur quoi que ce soit de ce qui vous arrive, & sans le vouloir penetrer. Arrêtez-vous simplement dans la nudité de la foi, & dans une entiere abnegation d'esprit, pour laisser dominer pleinement en vous l'être divin.

Conservez vôtre ame en paix & comme insensible à tout, en état de mort, crucifiée, ensevelie, perdue & abimée en Dieu. Ne mettez vôtre affection dans aucune creature, élevez-la au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, & la tenant ainsi abstraite, suivez l'instinct d'amour par lequel Nôtre-Seigneur vous appliquera aux actions de son service

Le silence & la liberté de cœur doit

être votre partage dans le tumulte, & la captivité de ce monde. Laissez dire, laissez faire aux gens tout ce qu'ils voudront. Qu'ils aillent, qu'ils viennent, que tout se renverse : pour vous demeurerez ferme & inébranlable, vous reposant dans le sein de Dieu & dans l'expérience de son amour. Adieu ma chere Sœur.



LETTE XL.

A LA MESME.

A Bourdeaux 8. Avril 1637.

J'Ai reçu quelques-unes de vos lettres, où je vois votre état de pauvreté & de souffrance. Voilà, ma très-chere Sœur, ce que c'est que de s'abandonner à Dieu. Quand une ame a eu le courage de se résigner entièrement entre ses mains, il ne manque pas de la purifier par ces rigueurs, & de la conduire par cette voie de depouillement aux grands biens qu'il veut lui donner en recompense de l'abandonnement qu'elle

P ij



LETTRE XXXVII.

A LA MESME.

A Bourdeaux 13. Novembre 1636.

C'Est avec bien de la joye , ma tres-
 chere Sœur , que j'apprens la con-
 tinuation des bonnes dispositions où je
 laissai vôtre ame à mon départ. Je sou-
 haite qu'elles s'augmentent de plus en
 plus , & sur tout ce grand desir de vô-
 tre beatitude , cet entier abandonne-
 ment de vous-même à Dieu , ce parfait
 assujettissement à son pouvoir , avec une
 continuelle paix & tranquillité , qui
 vous affranchissent de toutes sortes de
 soins, & vous tirent de vos propres ope-
 rations. Demeurez comme morte aux
 pieds de Dieu dans un profond recueil-
 lement, presque aussi perduë & anéantie
 que si vous n'aviez jamais été capable
 d'aucun mouvement propre. Il faut que
 tous vos mouvemens soient abandonnez
 à la direction de Dieu & rendent hom-
 mage à sa puissance.

Portez avec patience la Croix de vôtre impureté naturelle , quand Dieu vous le fera connoître , & de vous-même tendez toujours à vous aveugler pour ne rien voir que la disposition présente que Dieu met en vous. Detournez vos yeux de tout autre objet que de l'amour divin. Ne cherchez point à ressentir d'autre disposition que celle d'un petit enfant respectueux & docile.

Dieu vous prépare de grandes choses , si vous perséverez , ma Sœur , & si vous tenez le chemin du repos & de la sincère dépendance. Il faut que votre Mere Supérieure vous conduise & vous gouverne comme si vous étiez une de ces petites bêtes apprivoisées , desquelles on fait tout ce qu'on veut. Il faut qu'elle ait droit de maîtriser votre raison , & de la rendre esclave de l'instinct qui vous doit assujettir à l'esprit de Dieu. Moins vous userez du droit de votre liberté & de votre raison , pour le transférer tout à Dieu , plus vous vous rendrez conforme à Jesus-Christ.

Ne perdez point la grace qu'il vous a donnée , je vous en prie , ma chere Sœur. Conservez-la comme la prunelle

de vos yeux. Gardez-vous bien de vous engager sous la conduite de quelque personne qui vous fist quitter la voye du recueillement, pour retourner à vôtre maniere naturelle d'agir. Tenez-vous à la lumiere que Nôtre-Seigneur vous donna dans vôtre retraite. Je le prie de tout mon cœur de vous en faire la grace. C'est en lui que je suis.





LETTRE XXXVIII.

A LA MESME.

A Bourdeaux 3. Decembre 1636.

JE suis extrêmement consolé de voir par vos lettres, ma très chere Sœur, la misericorde que Dieu exerce envers vous. C'en est une bien grande de ce qu'il employe sa puissance pour vous assujettir pleinement à lui. Vous faites bien de consentir à son operation, & de vous livrer à son pouvoir.

Il faut le faire sans reserve, vous déchargeant de toutes sortes de soins, autant qu'il vous sera possible. Vous devez, ma chere Sœur, pour le regard de tout ce qui vous touche, excepté vôtre salut, revenir en quelque maniere dans vôtre néant. Dès le moment que vous vous sentirez vous-même, & que vous aimerez vôtre être corrompu, vous serez comme une damnée. Perdez-vous donc en Dieu : laissez operer cette grandeur qui vous absorbe : ne vous entremettez de rien avec un empressement tout hu-

main ; mais abandonnez-vous à cet être dominant, qui vous conduira par amour, purifiant votre ame , l'illuminant & la transformant toute en foy. Gardez-vous bien de reprendre le soin de vos intérêts avec trop d'inquietude , & de diminuer la disposition de simplicité , où la grace vous réduit. Mourez à toutes réflexions inquietes sur vous-même. Votre Epoux & votre Roy veut mettre fin à vos miseres, & vous transferer dans les délices de son Royaume , pourveu que vous le laissiez faire. Tenez-vous fortement attachée à cette colonne , où je vous ai conseillé de vous lier ; & dans cette situation , comme si vous étiez tout-à-fait insensible , recevez tous les divers événemens, soit de faveur, soit de rigueur, sans y rien contribuer de votre part , qu'un tres-simple consentement. Vous n'avez plus droit ni de vous rejouir, ni de vous arrêter, ni de desirer aucune chose que la grace, votre perfection & votre salut. Demeurez seulement abandonnée à la discretion de l'amour , qui operant en vous selon son bon plaisir & sa tres-sage conduite , prendra son contentement en son œuvre. Il desire de vous pour hommage , votre acquiescement :

ii

il se tiendra plus satisfait que de tous les sacrifices que vous lui pourriez offrir contre la divine volonté. Acquiescez avec paix, avec douceur, & avec amour au regne de ce divin amour, & glorifiez-le par votre silence & par votre souffrance; par un saint abandonnement, & par une délicieuse mort entre ses bras. Que ce soit là votre unique soin sur la terre. Si Dieu me fait la grace de vous pouvoir aider à remplir les desseins, je le souhaite avec ardeur, & je ne cesserai de le faire, tandis que j'en aurai l'occasion. Je vous sçai bon gré de vous servir de la Mere Superieure pour votre conduite. Dieu benisse votre simplicité & votre obéissance. Adieu ma chère Sœur; croyez que je suis.





LETTRE XXXIX.

A LA MESME.

A Bourdeaux 26. Decembre 1636.

JE n'ai rien à vous dire sur l'état que vous me déclarez dans vôtre lettre, ma très-chere Sœur, sinon que vous devez demeurer constamment exposée à l'opération de Dieu, sans dire interieurement vôtre avis sur quoi que ce soit de ce qui vous arrive, & sans le vouloir penetrer. Arrêtez-vous simplement dans la nudité de la foi, & dans une entiere abnegation d'esprit, pour laisser dominer pleinement en vous l'être divin.

Conservez vôtre ame en paix & comme insensible à tout, en état de mort, crucifiée, ensevelie, perdue & abimée en Dieu. Ne mettez vôtre affection dans aucune creature, élevez-la au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, & la tenant ainsi abstraite, suivez l'instinct d'amour par lequel Nôtre-Seigneur vous appliquera aux actions de son service.

Le silence & la liberté de cœur doit

être votre partage dans le tumulte, & la captivité de ce monde. Laissez dire, laissez faire aux gens tout ce qu'ils voudront. Qu'ils aillent, qu'ils viennent, que tout se renverse : pour vous demeurerez ferme & inébranlable, vous reposant dans le sein de Dieu & dans l'expérience de son amour. Adieu ma chere Sœur.



LETTE XL.

A LA MESME.

A Bourdeaux 8. Avril 1637.

J'AI reçu quelques-unes de vos lettres, où je vois votre état de pauvreté & de souffrance. Voilà, ma très-chere Sœur, ce que c'est que de s'abandonner à Dieu. Quand une ame a eu le courage de se résigner entièrement entre ses mains, il ne manque pas de la purifier par ces rigueurs, & de la conduire par cette voie de depouillement aux grands biens qu'il veut lui donner en recompense de l'abandonnement qu'elle

P ij

lui à fait de ses intérêts & d'elle-même.

Vous en repentez-vous de vous être ainsi donnée à Dieu ? Voudriez-vous vous en dedire & rebrousser maintenant que vous êtes reduite en sa puissance ? Souffrez , ma Sœur , souffrez , & espérez en celui qui est tres-fidele , & qui par cette douleur de peu de durée se prépare dans vôtre cœur une place , pour y reposer éternellement.

Demeurez dans vôtre simple recueillement au milieu de vos peines , & retranchez-vous dans la seule vûë du souverain medecin qui vous ordonne ce remede. Prenez-le comme de sa main , & soiez fidelle à ne chercher point de soulagement dans les creatures, & à ne vous point fortifier en vous-même par vos propres operations inquietes , qui vous seront toujours préjudiciables. Renfermez-vous dans l'ordonnance divine , & vous y plongez , ne faisant non plus de cas de vous que d'une bête morte & anéantie. Le souverain pouvoir de celui qui vous exerce , vous tirera de la mort & du néant , puisqu'il est mort pour vous donner la vie. Soyez toute à lui comme à vôtre vrai époux , toute consacrée à son amour , toute reduite à sa dis-

position comme son épouse entièrement cachée & perdue en lui. Il vous consume & vous absorbe saintement en lui par les secretes operations qui vous font souffrir & gemir. Il faut que vous y donniez un plein consentement, comme sa creature & la tres-heureuse esclave de son amour. Adieu, ma Sœur, ayez bon courage.



L E T T R E. X L I.

A L A M E S M E.

A Bourdeaux 30. May 1637.

BOn courage dans la pauvreté, ma tres-chere Sœur. Elle vous amenera des richesses. Grande décharge de nous-mêmes en Dieu. Grand abandonnement à son amour. Confiance en cet amour qui tirera le pauvre de sa misere. Peseverez dans l'oubli de vous-même, & ne faites nulle difficulté de perdre tout, excepté la grace & la beatitude éternelle. Plus vous perdrez, plus Dieu gagnera sur vous.

P iij

Demeurez absolument exposée, délaissée, dépouillée de tout ce que vous avez jamais possédé. Préparez-vous à voir des mondes nouveaux, & à experimenter des diversitez au gré de Dieu. C'est par là que vous serez reduite au pouvoir de l'amour. Soyez à jamais la proye & la conquête, & louez sa misericorde. Adieu ma Sœur.



LETTRE XLII.

A LA MESME.

Avis pour elle & pour la Communauté dont elle étoit Supérieure.

5. Fevrier 1658.

VOstre lettre, ma très-chere Mere, m'a été très agreable en tout ce qu'elle contient, tant de l'état de vôtre ame, que de celui de routes vos Sœurs. Je crois que ce qui vous est le plus convenable, c'est de vous rendre fidelement attentive à Dieu & soumise à sa grace, accomplissant tout ce que vous connoîtrez qu'il desire de vous, & lui donnant

la liberté de faire en vous tout ce qu'il lui-plaira. Vous n'y pouvez contribuer qu'en tenant vôtre interieur paisible, pur, éloigné de tout mal ; procurant que vos Sœurs s'appliquant fervemment à l'exercice des vertus & aux pratiques de la religion, fuyant toute sorte d'attachement au bien temporel, commettant toutes vos affaires à Dieu, & vous confiant en sa providence, ayant soin que l'esprit de recueillement & de devotion regne parmi vous, maintenant l'étude de la mortification, & de l'abnégation, sans laquelle la vie religieuse n'a pas grand mérite ; enfin conservant l'union & la charité fraternelle, comme la prunelle de vos yeux, & ne souffrant rien qui lui soit contraire. Si l'amour ne lie les cœurs, Nôtre Seigneur ne se plaît point à y demeurer.

Je desire fort que la grace qu'il a faite à vôtre Communauté de lui rendre la paix, & de la délivrer des attaques de l'enfer, ait pleinement son effet par l'assujettissement de tous vos cœurs à l'empire de Jesus-Christ. Vous ne pouvez sans une extrême ingratitude vous contenter d'une mediocre vertu. La ferveur vous est absolument necessaire, sur tout aux jeunes Religieuses que vous avez reçûes

P iij

depuis que nous vous avons laissées.

Entre les anciennes, je salue la Mere de la Croix. Je me souviens bien de toutes, mais je ne puis les nommer en détail. Dites, s'il vous plaît, à la sœur du Pere du Fresne, que j'espere qu'elle sera fervente. Autrement Nôtre - Seigneur pourra se plaindre. Je ne sçai si j'écrirai à la bonne Mere des Anges, & à une autre qui m'a écrit. Il faut que je prenne mon tems, & que Dieu me le donne.

Je le prie de vous animer de son esprit, & d'élever vos vûës au-dessus de cette vie, par une foi vive, & par l'attente de Jesus-Christ, qui viendra au plutôt visiter chacun en son dernier jour. Toute autre attente, si elle n'est accompagnée de celle-ci, n'est qu'une folie: L'attente du Seigneur doit ravir entièrement nos esprits, & absorber tous nos petits amusemens & nos interêts qui ne sont que misere. La pensée de l'autre monde doit emporter le souvenir de celui-ci, en nous élevant à Jesus-Christ. C'est en lui que je suis.



LETTRE XLIII.

A la même , & à toute la Communauté.

*Il les anime à la perfection en vûë
des grandes faveurs que leur
maison a reçues de Dieu.*

24. Mars 1658.

J'Ai vû dans vôtre dernière lettre du 10. de ce mois la disposition intérieure de vôtre ame , ma tres.chere Mere , & je n'y trouve rien qui me déplaise. Ce pays perdu dont vous me parlez vous sera fort utile , si vous perseverez constamment à ne vouloir que Dieu , & à ne vous intéresser qu'en son saint service.

Pour le regard de vos cheres Meres & Sœurs , vous m'obligez à détourner vers elles les eaux qui alloient ailleurs. Ce n'est pas que je les aye oubliées , mais j'attens pour toutes choses l'aide de Nôtre Seigneur , laquelle suit la détermination de la providence.

Quand je pense à toute vôtre Communauté, j'y trouve de deux sortes de Religieuses ; les unes anciennes qui sont de ma connoissance, les autres plus jeunes, que je ne connois pas. Pour les anciennes, les grandes choses qu'elles ont vûës leur imposent une telle obligation de se lier étroitement à Dieu, que si elles sont dans un état de tièdeur, leur negligencce est extrêmement blamable. Si depuis vingt ans elles n'ont pas travaillé à croître en grace & en ferveur, elles peuvent s'attendre que Nôtre-Seigneur se plaindra d'elles, & leur mettant devant les yeux tant de prodiges qu'il a faits en leur faveur, tant de rares effets de sa protection & de sa providence qu'il leur a fait sentir, tant de victoires que sa puissance a remportées sur leurs ennemis, il leur dira, ou qu'elles n'ont pas médité ni reconnu ces bienfaits, ou qu'elles ont manqué d'y correspondre. Cela est incroyable.

Pour vous dire donc en particulier ce que je pense que Nôtre-Seigneur veut de vous, c'est de vivre d'une vie de grace, & non purement de nature, d'une vie intérieure & de recueillement & non extérieure & de tracas; d'une vie de ferveur & de vigilance pour vôtre avancement,

& non de tiedeur & de nonchalance.

Vivre d'une vie de grace, c'est examiner les motifs qui nous touchent, & voir s'ils sont pris selon nôtre inclination naturelle, ou en vûë du plus grand service de Dieu. C'est s'opposer au penchant de la nature, & se soutenir par la consideration de Dieu. J'aime cette Mere, parce qu'elle est à mon gré, & je ferai pour elle tout ce qu'on voudra : pour les autres je serai sans attrait ; je ne sentirai rien pour elles, & je ne pourrai me résoudre à faire que tres-peu de choses en leur consideration ; cela, c'est vivre par le principe de la nature. La grace envisage la charité de Dieu qui est universelle, ne veut point d'autre motif ni d'autre attrait que la volonté de Dieu, ne suit ni les instincts ni les repugnances qui viennent des affections ou des aversions naturelles ; ne s'agit point pour les déplaisirs qu'elle reçoit, excuse toujours le prochain, oublie ses interêts, quitte volontiers ses inclinations particulieres, pour prendre celles du commun. La grace ne porte qu'à aimer Dieu, & ne peut souffrir qu'on s'aime soi-même.

Estre interieur, c'est marcher en la presence de Dieu avec attention sur les mou-

vemens de son cœur ; c'est tenir toute l'œconomie de son ame & de ses puissances bien réglées ; c'est être dans l'exercice de l'amour de Dieu, recourir à Dieu en toutes choses, ne se pas déterminer par boutade ni par humeur ; c'est garder le silence, aimer la retraite & le recueillement.

Avoir de la ferveur pour son avancement, c'est travailler à déraciner ses vices ; pratiquer l'abnégation dans le boire & le manger, dans le dormir, & généralement en toutes choses ; ne dire jamais qu'on aime mieux ceci que cela. J'ai vû autrefois que l'une aimoit une sorte de viande assaisonnée de telle façon, l'autre en aimoit une autre : l'une aime le gras, l'autre le maigre ; chacune marque son goût & son appetit. Tout cela est bas & indigne d'une ame qui s'est donnée à Jesus-Christ. Il est plus important qu'on ne pense de se vaincre en ces sortes de choses. Le matin quand on entend sonner le reveil, se lever comme si le feu étoit dans son lit, à moins qu'on ne soit indisposée ; garder une grande regularité, observer exactement les ordres de l'obéissance, c'est avoir de l'ardeur & de la vigilance pour son progrès spirituel. Et

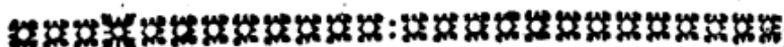
c'est ainsi qu'on témoigne à Dieu sa reconnaissance pour les bienfaits qu'on a reçûs de lui : autrement on roule une vie toute naturelle , se contentant d'éviter les grands maux , & ne faisant que de petits efforts pour le service de Dieu. J'aime-
rois mieux ne point voir nos anciennes filles de Loudun , que de les voir lâches & aussi peu avancées , que quand Nôtre-Seigneur commença d'établir chez elles son royaume. Il n'y a qu'à dresser de bonne heure la visée à un haut point de perfection , & former un dessein relevé.

Quant aux jeunes Religieuses qui sont entrées chez vous depuis vingt ans , elles ont grand tort si elles ne sont ferventes. Car les Meres qui les ont reçûes ayant passé par de si grandes expériences de la miséricorde de Dieu , doivent les avoir élevées dans la religion d'une manière bien plus parfaite qu'elles-mêmes n'y avoient été élevées pendant leur jeunesse. C'est pourquoi leurs filles ayant pris d'abord une bonne teinture, doivent être à présent fort avancées & fort bonnes. Quand je dis bonnes , je dis recueillies , & unies à Nôtre-Seigneur par l'oraison , & par une continuelle meditation de ses mysteres. Quand je dis bon-

nes, je dis dociles comme des enfans, & obéissantes à leurs Superieures, & à toutes les Officières qui ont quelque autorité, comme elles obéiroient à Dieu même, si elles le voyoient en face. Quand je dis bonnes, je dis entièrement mortifiées dans leurs passions, leurs inclinations, & tous leurs sentimens; accoutumées à regler tout par la charité, à pratiquer la douceur, à macérer la chair par les austeritez. Je ne puis vous exprimer combien les enfans de Dieu aiment le châtiment du corps, & combien il leur est utile. C'est la clef des tresors de Dieu. Quiconque le prend avec humilité, pour se punir devant Dieu de ses fautes ordinaires, trouve en Dieu un père plein de bonté, qui caresse tendrement ses enfans quand il voit qu'ils se châtent eux-mêmes, pour satisfaire à sa justice. Un corps qui est souvent battu par la pénitence, fait peur au diable. L'esprit en devient plus fort & plus vigoureux, la conscience plus pure & plus tendre, le cœur plus devot & plus ardent. Les ames délicates qui se contentent de quelques petits coups reçus de la main de la pénitence, & puis se reposent mollement dans leur gîte qui est la lâcheté,

ne sont gueres propres au commerce des Anges. Pour recevoir les visites & les caresses de Ciel, il faut ou beaucoup souffrir au dedans, ou maltraiter son corps au dehors. Heureux qui est dans l'un & l'autre de ces deux exercices. Aussi Dieu a-t'il coûtume quand il veut faire quelque grace signalée à une ame, ou de lui envoyer des peines interieures, ou de lui inspirer de maltraiter son corps, & ensuite il lui fait ses largesses.

Vive l'ame fervente, laquelle embrasée de l'amour de Dieu, & du desir de lui plaire, ne craint rien ni du Ciel ni de l'Enfer avec trop de frayeur, parce que le Ciel lui est favorable, & que les puissances de l'Enfer s'enfuyent devant elle, & tremblent à son approche. Où sont maintenant les merveilles de Dieu? Où est le Dieu d'Israel? ce Dieu de bonté qui a manifesté si glorieusement sa puissance à secourir de pauvres filles, foibles, abandonnées, & devenues dans leur misere le rebut du monde. Après tant de faveurs, faut-il le servir basement, mes cheres Sœurs? Je vous le laisse à penser. Il ne me reste plus de place que pour vous dire que je suis.



LETTRE XLIV.

A LA MESME.

Comment on peut arriver à la jouissance des plus doux fruits de la grace.

17. Avril 1658.

JE me souviens d'avoir reçu de vous, ma tres-chere Mere, & de vos filles quelques lettres pendant mes grandes infirmités. Je ne sçai pas en particulier qui étoient ces bonnes Religieuses. Mais il m'est resté une grande impression de leur charité & de la vôtre. Depuis quelque tems Dieu m'a rendu la faculté d'écrire, qu'il y a vingt-ans que j'avois perdue. Il est juste que je l'employe à reconnoître la sainte affection que vous m'avez marquée, & à vous dire les sentimens de mon cœur pour votre bien.

Comme votre profession vous lie à Nôtre-Seigneur, je souhaiterois que vous lui fussiez parfaitement attachée, par une continuelle attention à sa présence, & par une intime familiarité, qui vous
fist

fist jouir des biens qu'il donne à ceux qui l'aiment. Pour en venir là, il faut faire bien du chemin. Il faut se séparer de tout l'exterieur inutile, se retirer au dedans de soi, y chercher Dieu avec simplicité, mortifier totis les mouvemens qui nous portent à d'autres objets, laisser les voyes de la nature, s'élever au dessus des instincts de l'esprit humain, qui se borne à ce qu'il voit & à ce qu'il sent. La grace nous mene à Jesus-Christ pour mourir à nous-mêmes en vûe de son exemple. Il s'est privé de toutes les satisfactions humaines, pour se sacrifier à la sainte obéissance qu'il devoit à son Pere. Il nous a enseigné l'abnégation, la pauvreté, l'humilité, l'amour de la Croix. Tout cela est haut, & on ne le peut ni pratiquer, ni comprendre, qu'on ne rompe les attachemens du siècle, & qu'on ne renonce à ses propres intérêts.

Celui qui veut concevoir la doctrine de Jesus-Christ dans son vrai sens, doit s'adonner à l'Oraison, se rendre l'exercice de la presence de Dieu familier, réprimer tous les mouvemens déreglez de son cœur, tenir ses sens dans une continuelle dépendance de l'esprit.

Q

& ne prendre aucun appui au dehors, selon ses inclinations naturelles. Cela ne se fait pas en un jour : on ne se dégage pas si aisement de toutes les petites amitiés qu'on a liées ; les complaisances que les autres ont pour nous sont un puissant charme : on a de la peine à se passer de ces conversations secrètes & de ces confidences, où l'on prend tant de plaisir. On ne goûte Jesus-Christ & ses mystères qu'après qu'on a perdu le goût des choses de la terre : on n'entend sa voix que dans la solitude & le silence : on ne le trouve, & on ne le possède pleinement dans son intérieur, que quand les creatures n'y ont plus de place.

On se résoudra plus facilement à prendre la discipline, à porter le cilice, à jeûner, qu'à garder exactement le silence, qu'à quitter une amitié particulière, qu'à se captiver à une vie de recueillement & de régularité.

Cependant si vos Sœurs qui m'ont écrit veulent avoir part au précieux trésor de la grace, je le prie de croire que pour atteindre à Dieu, il faut qu'elles le cherchent avec soin, qu'elles frappent à sa porte, qu'elles oublient toutes les creatures, qu'elles ne pensent qu'à plaire à

Jesus-Christ , & qu'elles prennent tout leur plaisir en lui. Plus leur retraite sera profonde , en s'éloignant des choses extérieures qui ne servent à rien , plus elles s'approcheront de Jesus-Christ. Plus leur silence sera exact , plus elles entendront la voix de Dieu , qui leur parlera par ses inspirations ; & si elles savent bien mortifier leurs sens & leur propre volonté , elles seront introduites dans le Royaume intérieur de Jesus-Christ , où habitent *la justice , la paix & la joye que donne le saint Esprit* : la justice & la sainteté parfaite , la paix & la tranquillité sans trouble , la joye solide qui contente pleinement le cœur.

Ce sont là les avantages que les visites de l'Epoux celeste apportent aux ames pures, dénuées de tout, & qui aiment à souffrir pour lui. Les joyes qu'il leur donne , & les divins transports qu'il leur fait sentir , n'ont rien au monde qui les égale. C'est un festin perpetuel , & la sainte Eucharistie leur amene une abondance de lumiere & une plénitude de Dieu , qui est la vraie felicité de cette vie.

D'où vient que plusieurs ne sentent pas cela ? c'est que leur cœur n'est pas

Qij

vuide & libre pour recevoir ces sortes de visites. Nôtre-Seigneur s'est donné par une bonté inestimable non seulement pour vivre avec les hommes, mais encore pour être la nourriture ordinaire de l'ame, pour être son époux, & pour avoir avec elle un saint commerce d'amour, qui fait l'admiration des Anges: & cependant il y a si peu de personnes qui participent à ces charmantes faveurs. C'est qu'on ne renonce pas aux choses qui leur sont contraires, on cherche son contentement dans les créatures, & l'on ne peut faire violence à ses inclinations pour ne désirer que Dieu: on ne tient pas son ame nette & débarrassée des soins superflus: ainsi le cœur ne peut jouir de Jesus-Christ present & résidant en nous.

Heureuse donc sera l'ame qui rompant tous les obstacles qui s'opposent à son bien, se donnera toute à la meditation de la vie de son divin époux, à l'oraison, à se convertir sans cesse à Dieu en toutes choses, à se recueillir en elle-même, pour avoir ses forces unies au dedans, & totalement appliquées au seul objet de son amour. Heureuse la récollection, la penitence, l'exacte obser-

vance de la vie régulière, qui reçoit dès ce monde pour prix & pour récompense Jésus-Christ même possédé dans la douceur de son amour. Demandez - en des nouvelles à sainte Thérèse, à sainte Catherine, aux autres saintes Amantes, & à celles qui vivent encore sur la terre dans la participation des plus doux fruits de la grâce; & vous verrez ce qu'elles vous diront.

J'ai voulu, ma chère Mère, vous écrire ceci, pour vous donner & à vos chères filles une marque de mon affection. Si Notre Seigneur vous fait la grâce de l'aimer uniquement, vous entrerez dans mon sentiment, & vous jugerez que je vous dis la vérité. C'est en lui & en son Esprit que je suis.



L E T T R E X L V .

A L A M E S M E .

*Que la vraie Epouse de Jesus-Christ
doit se défaire de toutes les attaches
qui empêchent l'union divine.*

CE que je veux maintenant ajouter à la lettre que j'avois crû perdue , & que vous avez reçûë; c'est de vous prier , ma très-chere fille , vous & toutes vos cheres Sœurs, de faire un genereux effort pour ôter de vos ames tout ce qui empêche vôtre union avec Dieu, & principalement ces petites prétentions humaines. ces desseins que nous permettons d'ordinaire à nôtre esprit de se former sur de certains objets auxquels nous nous attachons, comme par exemple, d'avoir un tel emploi, une telle conversation, un tel changement & en general tout ce qui se peut presenter humainement à nôtre cœur. Il faut genereusement mourir à tout cela, n'aimer rien , ne desirer rien que nôtre bien spirituel & nôtre progrès

dans la grace , être insensibles à tout le reste , comme des personnes mortes à tout , & qui n'ont de vie que pour travailler à leur avancement interieur, sans jamais se lasser de ce dernier travail jusqu'au dernier soupir.

Et qu'on ne dise pas, comme font plusieurs , que c'est-là le sommet de la perfection , & qu'il y a bien d'autres choses à faire auparavant. Car je vous assure que toute personne qui prend l'habit religieux, doit établir dans son cœur cette resolution. Il est vrai que de sentir effectivement en soi qu'on n'est touché de rien que de Dieu, c'est une grande perfection. Mais en avoir le desir , avoir une volonté déterminée d'arriver là , ce n'est pas le sommet de la perfection: c'en est seulement le premier pas. Ainsi l'ame qui ne se sent pas assez forte pour se défaire du desir d'un tel office ou d'un tel emploi , & qui se trouve inquietée sur ce sujet, peut croire qu'elle n'est gueres avancée dans la perfection, bien qu'elle puisse être dans la grace de Dieu, nonobstant cette foiblesse. Mais la vraie épouse de Jesus-Christ est celle qui ne veut que lui, & qui s'applique continuellement à retrancher tous les obstacles ex-

terieurs & interieurs de son divin amour & de sa familiarité. Quand elle apperçoit quelque objet qui l'en détourne, elle doit le tenir pour son ennemi capital, & ne cesser de le combattre.

Je vous aurai peut-être déjà dit cela; mais on ne peut assez le dire, tant Jesus-Christ desire que les ames qui se sont données à lui s'employent de toutes leurs forces à honorer Dieu son Pere.

Je ne vous dirai donc autre chose pour cette fois, que de vous exhorter à ce parfait dégagement de tous les desirs & de tous les desseins purement humains, de sorte que vous ne reteniez que le seul dessein d'être bonnes, de cette bonté qui peut contenter vôtre divin Epoux. Et soyez bien persuadées qu'il veut que les ames se déchargent entierement des soins de leurs propres interêts, & se mettent dans une pleine liberté pour être en état de se perdre heureusement en lui. C'est en la sainte grace que je suis.

LETTRE XLVI.



LETTRE XLVI.

A LA MESME.

Il l'exhorte, & toute sa Communauté à s'appliquer avec ferveur à leur perfection, & au salut des ames.

6. Avril 1659.

JE souhaiterois fort, ma tres-chère Mere, de voir la ferveur dans vôtre cœur & dans celui de toutes vos filles. Car le tems que nous avons pour faire le bien est court, & nous voilà tantôt vieux. Vingt ans ont passé depuis que nous ne nous sommes vûs, & les vingt années qui suivront en emporteront plusieurs de ceux qui ont vû la conduite de Dieu sur vôtre maison pendant le tems de la possession. Il est de la sagesse de bien employer ce tems qui nous échape insensiblement sans que nous songions à nous corriger & à nous perfectionner.

Pour acquérir la perfection, il faut que

Tome II.

R

& ne prendre aucun appui au dehors, selon ses inclinations naturelles. Cela ne se fait pas en un jour : on ne se dégage pas si aisément de toutes les petites amitiés qu'on a liées ; les complaisances que les autres ont pour nous sont un puissant charme : on a de la peine à se passer de ces conversations secrètes & de ces confidences, où l'on prend tant de plaisir. On ne goûte Jesus-Christ & ses mystères qu'après qu'on a perdu le goût des choses de la terre : on n'entend sa voix que dans la solitude & le silence : on ne le trouve, & on ne le possède pleinement dans son intérieur, que quand les créatures n'y ont plus de place.

On se résoudra plus facilement à prendre la discipline, à porter le cilice, à jeûner, qu'à garder exactement le silence, qu'à quitter une amitié particulière, qu'à se captiver à une vie de recueillement & de régularité.

Cependant si vos Sœurs qui m'ont écrit veulent avoir part au précieux trésor de la grace, je le prie de croire que pour atteindre à Dieu, il faut qu'elles le cherchent avec soin, qu'elles frappent à la porte, qu'elles oublient toutes les créatures, qu'elles ne pensent qu'à plaire à

Jesus-Christ , & qu'elles prennent tout leur plaisir en lui. Plus leur retraite sera profonde , en s'éloignant des choses exterieures qui ne servent à rien , plus elles s'approcheront de Jesus-Christ. Plus leur silence sera exact , plus elles entendront la voix de Dieu , qui leur parlera par ses inspirations ; & si elles sçavent bien mortifier leurs sens & leur propre volonté , elles seront introduites dans le Royaume interieur de Jesus-Christ , où habitent *la justice , la paix & la joye que donne le saint Esprit* : la justice & la sainteté parfaite , la paix & la tranquillité sans trouble , la joye solide qui contente pleinement le cœur.

Ce sont là les avantages que les visites de l'Epoux celeste apportent aux ames pures, dénuées de tout, & qui aiment à souffrir pour lui. Les joyes qu'il leur donne, & les divins transports qu'il leur fait sentir , n'ont rien au monde qui les égale. C'est un festin perpetuel , & la sainte Eucharistie leur amene une abondance de lumiere & une plénitude de Dieu , qui est la vraie felicité de cette vie.

D'où vient que plusieurs ne sentent pas cela ? c'est que leur cœur n'est pas

Qij

uide & libre pour recevoir ces sortes de visites. Nôtre-Seigneur s'est donné par une bonté inestimable non seulement pour vivre avec les hommes, mais encore pour être la nourriture ordinaire de l'ame, pour être son époux, & pour avoir avec elle un saint commerce d'amour, qui fait l'admiration des Anges: & cependant il y a si peu de personnes qui participent à ces charmantes faveurs. C'est qu'on ne renonce pas aux choses qui leur sont contraires, on cherche son contentement dans les créatures, & l'on ne peut faire violence à ses inclinations pour ne désirer que Dieu: on ne tient pas son ame nette & débarrassée des soins superflus: ainsi le cœur ne peut jouir de Jesus-Christ present & résidant en nous.

Heureuse donc sera l'ame qui rompant tous les obstacles qui s'opposent à son bien, se donnera toute à la meditation de la vie de son divin époux, à l'oraison, à se convertir sans cesse à Dieu en toutes choses, à se recueillir en elle-même, pour avoir ses forces unies au dedans, & totalement appliquées au seul objet de son amour. Heureuse la récollection, la penitence, l'exacte obser-

vance de la vie reguliere , qui reçoit dès ce monde pour prix & pour récompense Jesus-Christ même possédé dans la douceur de son amour. Demandez - en des nouvelles à sainte Therese , à sainte Catherine , aux autres saintes Amantes , & à celles qui vivent encore sur la terre dans la participation des plus doux fruits de la grace ; & vous verrez ce qu'elles vous diront.

J'ai voulu , ma chere Mere , vous écrire ceci , pour vous donner & à vos cheres filles une marque de mon affection. Si Nôtre Seigneur vous fait la grace de l'aimer uniquement , vous entrerez dans mon sentiment , & vous jugerez que je vous dis la verité. C'est en lui & en son Esprit que je suis.



L'ETTRE XLV.

A LA MESME.

*Que la vraie Epouse de Jesus-Christ
doit se défaire de toutes les attaches
qui empêchent l'union divine.*

CE que je veux maintenant ajouter à la lettre que j'avois crû perdue, & que vous avez reçûë; c'est de vous prier, ma très-chere fille, vous & toutes vos cheres Sœurs, de faire un genereux effort pour ôter de vos ames tout ce qui empêche vôtre union avec Dieu, & principalement ces petites prétentions humaines. ces desseins que nous permettons d'ordinaire à nôtre esprit de se former sur de certains objets auxquels nous nous attachons, comme par exemple, d'avoir un tel emploi, une telle conversation, un tel changement & en general tout ce qui se peut presenter humainement à nôtre cœur. Il faut genereusement mourir à tout cela, n'aimer rien, ne desirer rien que nôtre bien spirituel & nôtre progrès

dans la grace , être insensibles à tout le reste , comme des personnes mortes à tout , & qui n'ont de vie que pour travailler à leur avancement interieur, sans jamais se laisser de ce dernier travail jusqu'au dernier soupir.

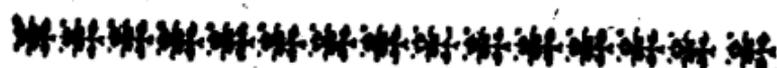
Et qu'on ne dise pas, comme font plusieurs , que c'est-là le sommet de la perfection , & qu'il y a bien d'autres choses à faire auparavant. Car je vous assure que toute personne qui prend l'habit religieux, doit établir dans son cœur cette resolution. Il est vrai que de sentir effectivement en soi qu'on n'est touché de rien que de Dieu, c'est une grande perfection. Mais en avoir le desir , avoir une volonté déterminée d'arriver là , ce n'est pas le sommet de la perfection: c'en est seulement le premier pas. Ainsi l'ame qui ne se sent pas assez forte pour se défaire du desir d'un tel office ou d'un tel emploi , & qui se trouve inquietée sur ce sujet, peut croire qu'elle n'est gueres avancée dans la perfection, bien qu'elle puisse être dans la grace de Dieu, nonobstant cette foiblesse. Mais la vraie épouse de Jesus-Christ est celle qui ne veut que lui, & qui s'applique continuellement à retrancher tous les obstacles ex-

terieurs & interieurs de son divin amour & de sa familiarité. Quand elle apperçoit quelque objet qui l'en détourne, elle doit le tenir pour son ennemi capital, & ne cesser de le combattre.

Je vous aurai peut-être déjà dit cela ; mais on ne peut assez le dire, tant Jesus-Christ desire que les ames qui se sont données à lui s'employent de toutes leurs forces à honorer Dieu son Pere.

Je ne vous dirai donc autre chose pour cette fois, que de vous exhorter à ce parfait dégagement de tous les desirs & de tous les desseins purement humains, de sorte que vous ne reteniez que le seul dessein d'être bonnes, de cette bonté qui peut contenter vôtre divin Epoux. Et soyez bien persuadées qu'il veut que les ames se déchargent entierement des soins de leurs propres interêts, & se mettent dans une pleine liberté pour être en état de se perdre heureusement en lui. C'est en la sainte grace que je suis.

LETTRE XLVI.



LETTRE XLVI.

A LA MESME.

Il l'exhorte, & toute sa Communauté à s'appliquer avec ferveur à leur perfection, & au salut des ames.

6. Avril 1659.

JE souhaiterois fort, ma tres-chere Mere, de voir la ferveur dans vôtre cœur & dans celui de toutes vos filles. Car le tems que nous avons pour faire le bien est court, & nous voilà tantôt vieux. Vingt ans ont passé depuis que nous ne nous sommes vûs, & les vingt années qui suivront en emporteront plusieurs de ceux qui ont vû la conduite de Dieu sur vôtre maison pendant le tems de la possession. Il est de la sagesse de bien employer ce tems qui nous échape insensiblement sans que nous songions à nous corriger & à nous perfectionner.

Pour acquérir la perfection, il faut que

Tome II.

R

Dieu opere en nous par son esprit, & que nous travaillions de nôtre côté pour nous disposer aux operations de la grace Nous pouvons bien voir si nous avons fait quelque chose pour Dieu, & si par nôtre diligence & nôtre fidelité nous lui avons donné lieu d'operer en nous quelques effets de sa grace. Si nous n'avons point encore mortifié nos inclinations, si nous sommes encore sujets aux mêmes défauts, nous n'avons rien fait. Helas nous avons autant de difficulté que jamais à recevoir les humiliations, les reprimandes, les contradictions : autant de faculté à nous épancher au dehors & à murmurer, autant de lâcheté que nous en avons il y a trente ans. En quoi donc est le profit ? & toutefois Dieu attend de nous de si grandes choses ; il nous a comblez de tant de graces ; il nous a fait sentir de si doux effets de sa protection, Tout ce que nous avons fait, ç'a été de rouler d'un jour à l'autre sans prendre à tâche aucun vice pour le déraciner : le cœur toujours distrait, lâche aux exercices de la penitence, fier à ne pouvoir souffrir des paroles humiliantes. Dites-moi, ma chere Mere, avez-vous la liberté de mortifier toutes celles que vous jugez qui en ont

besoin ? & toutes vos filles sont-elles disposées à se laisser humilier sans réplique , & avec le même esprit que si Nôtre-Seigneur leur envoyoit sa grace , & les visitoit par ses faveurs ? Si cela n'est pas , où est la vertu ? Quel fruit de tant d'années ? A quoi ont servi tant d'heures d'oraison ? Pensons-nous que Nôtre-Seigneur se contente de ce qu'on n'aura pas fait de grands crimes ? Il attend une fidelle correspondance d'amour : il demande qu'on s'étudie à le contenter par la pratique des solides actions de vertu.

Peut-être avons nous quitté nôtre chemin, nous arrêtant dans quelque hôtellerie , je veux dire dans l'affection , ou dans l'aversion pour quelque creature. Il faudroit rompre tous nos liens , passer genereusement par dessus tout ce qui nous détourne , ou qui nous amuse ; nous mettre en liberté pour vaquer pleinement à Jesus-Christ seul ; goûter ses maximes & ses mysteres , & vivre dans la dépendance de sa grace & de son esprit.

Que font vos jeunes Religieuses ? Sont-elles tout-à-fait mortifiées ? Ont-elles appris de vous autres anciennes à aimer l'assujettissement , la retraite , le silence , pour s'approcher de Jesus - Christ , ne

s'occupant que de lui, & ne cherchant qu'à lui plaire ? Ce doit être là nôtre unique but, & pour cela il faut oublier tout le reste. Tout ce qui est du dehors ne nous doit point entrer dans la pensée. Quelle charité ne devez-vous point avoir à instruire la petite jeunesse qui va chez vous ? Ah quel moyen pour croistre dans la grace & dans l'amour de Nôtre-Seigneur ! instruire les ames, avoir soin de ces petites ames, imprimer l'amour & la crainte de Dieu dans ces petits cœurs, leur inspirer l'horreur du vice & du péché !

Je me figure que la chambre de la charité est faite de telle maniere que rien n'y entre que Dieu : qu'elle y demeure seule avec Dieu seul, & qu'il y a deux portes par où elle sort pour rendre service au prochain. Par l'une elle va dans une classe instruire la jeunesse ; par l'autre elle va dans un Hôpital servir les pauvres malades. C'est là qu'elle trouve ses délices, dans l'exercice des œuvres de miséricorde spirituelles & corporelles, pour disposer les ames à se donner à Dieu.

O que celles qui ont tant d'aversion d'être employées à l'instruction des en-

fans connoissent peu le prix de ces petites ames , & le bien qui se peut faire en elles ! Si le cœur déjà uni à Dieu va s'épancher dans ce charitable emploi , qu'il y trouvera de tresors ! Les bonnes impressions qu'on donne à cette tendre jeunesse, sont des ouvrages de pierreries pour la gloire de Dieu & pour la perfection de celles qui s'y employent. Mais pour favoriser & la charité & le bien de la charité, il faut avoir le cœur élevé en Dieu, & uni à Dieu par le recueillement , & non abaissé en soi-même , & occupé de soi-même.

Cheres Meres anciennes, en qui, & à la vûe de qui tant de choses merveilles se sont passées , voulez-vous que cela soit inutile , ou qu'il n'ait qu'un effet si léger ? Bienheureux le cœur qui en aura remporté le recueillement , le dégagement des affections terrestres , & ce goût de la pieté qui ne s'altère jamais , afin de paroître devant Jesus-Christ les mains pleines au jour de sa visite. C'est en lui que je suis.



LETTRE XLVII.

A la même & à toute la Communauté.

Avis pour établir le Royaume de Dieu dans l'ame.

18. May 1659.

MA tres - chere Mere , je ne puis rien souhaiter de meilleur à vos cheres Sœurs que la lecture de mes trois dernières lettres à la Mere Buignon. Je veux que vous ayez part à tout ce que j'écris selon mon cœur aux filles de Notre-Dame de Poitiers.

Je ne sçauois faire autre chose que vous représenter , qu'il est bon à la vérité d'entendre parler de Dieu, mais que le seul moyen de faire un véritable progrès dans la vie spirituelle , c'est d'en venir à la pratique , & de nous faire violence pour embrasser le bien que nous sçavons nous être nécessaire , & nous opposer au mal que nous connoissons ,

& à la pesanteur de la nature , qui nous entraîne. Quand l'ame s'est relâchée de sa ferveur , elle a peine à tout , & ne sentant pas le goût de Dieu , elle se laisse facilement aller aux inclinations des sens & de la nature. Ainsi pour n'avoir pas la tête remplie des bagatelles du monde , il faut tenir son esprit toujours occupé de Dieu , & dans la pratique du bien. Il faut lire , prier , s'accoutumer à la mortification , s'employer aux exercices de la charité & de l'obéissance : quand on tombe par foiblesse , se relever promptement , sans perdre courage ; se châtier , & s'humilier devant Dieu , & se retirer de sa misere par un effort contraire : dans la conversation s'entretenir des choses spirituelles ; avoir les mysteres de Nôtre-Seigneur toujours presents ; ne suivre jamais son penchant contre l'observance reguliere & les devoirs de son état : lorsqu'on sent en soi de violentes impressions d'aversion , d'aigreur , ou de quelqu'autre mauvaise inclination , les combattre fortement , & les étouffer : lorsque le souvenir & l'idée de quelque déplaisir vient solliciter le cœur pour en troubler la paix , & y exciter des sentimens opposez à la charité , don-

R iij

ner ce ressentiment à Nôtre-Seigneur , & lui sacrifier tous nos interêts propres avec protestation de ne rien prétendre dans le monde , ni estime , ni louange , ni honneur , ni commodité , ni repos ; de ne rien attendre des creatures que du mépris & des rebuts , de ne chercher qu'à plaire à Dieu , & d'être pleinement satisfait , pourvû que Dieu soit content.

Nôtre vie se doit passer dans ces exercices interieurs qui établiront en nous le royaume de Dieu , & y feront entrer l'abondance des biens de la grace. Tout ce qui ne s'accorde pas avec cela , doit être la matiere de nos combats jusqu'à la mort. Il faut sur tout faire la guerre à cette lâcheté naturelle, qui nous engourdit , & à cette passion d'être aimez & caressez , laquelle a jetté en nous de si profondes racines. Nous devons plutôt désirer les contradictions , comme les remedes spécifiques de l'amour propre.

Cette leçon est bien relevée , mais les personnes religieuses sont obligées de la sçavoir & de la pratiquer , & c'est le moyen de se maintenir en ferveur , & de conserver le goût de Dieu. Si dans nos oraisons & dans nos autres

exercices spirituels , nous examinons sérieusement les défauts qui nous éloignent de Dieu , nous trouverons que pour le regard du corps , nous cherchons sans cesse nos satisfactions dans le boire & le manger , dans le coucher , le vêtir , généralement en tout ce qui concerne notre personne , & nous verrons qu'en tout cela nous voulons avoir ce qu'il y a de meilleur. La loi des vrais spirituels est de chercher ce qui est le plus opposé aux sens. De même pour l'esprit nous voulons être considerez , applaudis , traitez doucement , preferez aux autres. Voilà où l'inclination naturelle nous mene. La grace au contraire veut des épreuves , des humiliations , des persecutions. Qui ne peut tenir cette route , comment arrivera-t'il au sommet de la vertu ? Il demeurera toujours rampant dans le train commun. Et comment donc aura-t'on des consolations dans l'oraison & dans la sainte communion ? Dieu ne les donne qu'à ceux qui aiment la Croix ; & la Croix dit peine & abjection. Chacun cherche bon pays , bon gîte , beau chemin. Le chemin du Ciel est rude aux sens ; mais quand on marche dans la foi , & qu'on se fait vio-

lence, il est délicieux à l'esprit. Celle qui a trente ans de religion peut prendre aujourd'hui son dessein, si elle n'a pas encore commencé de suivre cette route, & celle qui est jeune est heureuse d'y pouvoir entrer de bonne heure.

Je ne vois rien de meilleur pour les jeunes que de se commettre à l'obéissance absolument & sans réserve; de se former à la mortification de leurs goûts & de leurs volontez, & d'en prendre l'habitude. A peine y auroient-elles perseveré quelque tems, qu'elles y trouveront le large & puis leur repos pour de longues années. Les anciennes qui n'ont pas encore fait cela, devraient se hâter, parce que la nuit approche, & le plus grand mal est de s'arrêter, & de s'endormir avant que cet ouvrage soit achevé. Car enfin on a beau fuir, il en faut venir à un point dont on n'aime gueres à entendre parler. Le fardeau croît tous les jours, & devient plus pesant: on aura plus de peine à le porter, & l'on ne sçauroit le diminuer que par le moyen que je vous dis. Je prie Nôtre-Seigneur de vous donner à toutes sa grace & sa lumiere pour cela. Je vous la souhaite avec la même affection que je suis.



LETTRE XLVIII.

A la même , & à toute la Communauté.

*Avec quelle ferveur elles doivent
travailler à aquerir la perfection
de la vie religieuse.*

1. Juin 1659.

LA paix de Jesus - Christ soit dans
vôtre ame , ma très - chere Mere ,
& dans celles de toutes vos filles. Leurs
bons desirs , dont vous me rendez té-
moignage dans votre lettre du trentième
de Mars , & dans celle du vingt-
deux de May , me causent bien de la
joie. Je vois que vous ne vous lassez
point des miennes , quoique depuis un
an vous en ayez plus reçu de ma part ,
que je n'esperois de vous en pouvoir écri-
re en dix ans.

Je voudrois que vos Sœurs crussent
que Nôtre-Seigneur ne fait point dire en
vain tant de choses , & avec autant d'ar-
deur qu'il m'en donne pour cela. Je ne

sçai pourtant si le fruit en est tel que la miséricorde l'attend. Car je vous dirai franchement que s'il y a encore parmi vous des temperamens de la raison humaine, pour s'excuser d'une entière détermination au bien solide; si les cœurs ne sont résolus de rendre à Dieu à quelque prix que ce soit un service parfait, si les entretiens que l'on a ensemble ne laissent pas l'esprit disposé à l'oraison, & à toutes les pratiques de vertu, Nôtre-Seigneur aura des plaintes à faire de celles à qui il a mis le flambeau devant les yeux. Mais je ne sçai si nous ne nous détournons point secrettement de la vérité connue, contredisant ce que la conscience nous dicte, ou ne la voulant pas écouter, & fuyant les lumieres, manque de courage à les suivre.

Nous devrions tous brûler de ferveur après tant d'instructions que Dieu nous a données, tant de choses qu'il a faites pour nous, tant de graces dont il nous a comblez. Si étant tellement éclairés, nôtre vie ne répond pas à nos connoissances, je ne vois pas ce que nous pourrons répondre aux réproches que Nôtre-Seigneur nous fera.

Le saint feu du Ciel est venu aujourd'hui.

d'hui au monde pour enflamer les cœurs, & il me semble que s'il s'allume dans quelques ames, on jette de l'eau dessus par la tiedeur des raisonnemens humains, ou qu'on l'étouffe par une fausse sagesse. Cependant Nôtre Seigneur dit *qu'il ne desire rien tant que de voir ce divin feu brûler.* Comment est ce qu'il brûle, sinon par une pleine détermination au bien? Quel est ce bien? C'est le bien parfait, l'entiere destruction de nos vices, & la mortification de l'amour propre; de quoi l'on ne se peut excuser que par de fausses raisons, qui font que nous trouvons violent & déraisonnable ce qui est vraiment de nôtre devoir. Car les fondateurs des religions n'ont eu en vûë que d'assembler des ames qui se donnaient à Dieu de tout leur cœur, & qui s'aidassent de la douceur de la grace, de la force des Sacremens, & de la lumiere de la verité pour s'établir dans la précieuse vie de la sainteté. Vie de devotion, qui n'a point de plus doux plaisir que de converser avec Dieu, & de méditer les choses que Dieu a faites pour nous: vie de charité qui porte les ames à s'entraider comme freres & sœurs: vie de mortification, qui ne permet pas que l'on

souffre en soi rien de mauvais ; vie d'humilité , qui aime à se soumettre à tout le monde , & à prévenir les autres en bons offices : vie de penitence , qui matte la chair , & reprime les instincts de la nature par de saintes austeritez. C'est pour cela que les religions ont été instituées. Que si l'on fait le contraire , si l'on cherche le repos de la nature , & la satisfaction des sens , l'honneur , l'éclat , l'estime & les louanges , on résiste aux desseins de Dieu.

Disons donc franchement, que si nous avions une foi vive , l'idée du siècle futur nous seroit toujours présente, & nous attendrions la venue de Jesus - Christ, comme les serviteurs attendent la nuit leur maître à son retour de ses visites. Ils n'oseroient se coucher dans leur lit, de peur qu'il ne les trouve endormis, quand il viendra fraper à la porte. Ainsi nous devons nous tenir dans une continue vigilance , toujours disposez à embrasser les occasions qui se présentent de pratiquer la vertu.

Par où faut - il commencer ? C'est par une entière manifestation de notre cœur aux personnes qui nous conduisent. Puisque Nôtre-Seigneur nous

les a donnez pour nous tenir sa place , nous devons être aises qu'ils nous exercent sans nous épargner , & tout ce qui vient de leur part nous le devons prendre comme s'il venoit de Dieu même. Plus nous mourrons à nos volontez , plus nous serons possédez de Dieu. Celles qui s'arrêtent tant à desirer leurs droits , & qui craignent d'être surprises par des choses contraires à leurs inclinations , montrent bien qu'elles ne s'abandonnent à Dieu qu'à demi.

Les Meres devoient être consommées dans la grace & dans le divin amour , & les Sœurs ne devoient avoir rien tant à cœur que le desir de leur perfection , & le soin de se livrer & commettre pleinement à Dieu , & de s'assujettir aux Meres , par lesquelles Dieu les gouverne. Avec cela marchant dans le recueillement , entretenant leurs bons desirs par la communication des plus ferventes , se reposant dans les playes de Jesus-Christ , & s'y tenant à l'abri des tempêtes que l'enfer excite , elles se trouveroient bientôt affermies dans la paix , & goûteroient avec plaisir les fruits de leurs travaux.

Je prie le saint Esprit de vous dire le reste : mais si l'on veut qu'il parle, il faut garder un grand silence, & se rendre interieurement fort attentif à sa voix. Je vous suis à toutes.



LETTRE



LETTRE XLIX.

A LA MESME.

Comment peut-on gagner les bonnes graces de Dieu ; ce que c'est qu'être entierement à Dieu ; & comment la vie surnaturelle s'établit dans l'ame.

29. Aoust 1659.

Pour réponse à vôtre dernière lettre, où vous nous recommandez le spirituel & le temporel de vôtre maison, je vous dirai, ma tres-chere Mere, qu'au regard du temporel, je me suis acquitté de ce que vous me demandez, le mieux qu'il m'a été possible.

Chacun de ceux qui plaident croit qu'il a bon droit, & que ses parties sont des chicaneurs. Nôtre-Seigneur est le Juge de tous, & sans interêt, sinon

S

pour sa justice. Allons, ma chere Mere, nôtre grand procès est entre les mains de ce souverain Juge, & il s'agit de perdre ou de gagner ses bonnes graces.

Qui est-ce qui les gagne ? C'est celui qui s'étant établi sur une foi vive, met hors de son cœur toutes sortes de soins & d'empressements pour les choses qui regardent purement la vie presente, non par une nonchalance qui fasse negliger ce qui est raisonnable, mais par un genereux abandonnement de soi-même à la providence. C'est celui qui jouit de la paix interieure, & de la liberte parfaite, qu'il faut avoir pour s'employer de toutes les forces au service de Dieu. Car Dieu veut qu'on se confie tellement en lui, que quoi qu'il arrive, l'on ne recoive aucune alteration, qui rabaisse l'ame qui l'embrasse & qui ralentisse sa ferveur.

Nous devons être persuadez que la providence veille à nôtre conduite, qu'elle voit tout, qu'elle penetre tout, qu'elle dispose de tout, & qu'elle ne nous laisse jamais, comme qui s'endormiroit voyant son ami en peine.

Quand une ame s'est pleinement donnée à Dieu, & qu'elle a le service de Dieu à cœur, Dieu prend un soin par-

ticulier de tout ce qui la concerne. Il l'aide souvent par des choses qu'elle ne sçait pas lui être avantageuses, & il lui fait trouver son bien là où elle ne connoît rien de bon. On fait une heureuse experience de cette verité quand on s'est donné à Dieu pleinement & non à demi. Ceux qui n'ont pas eu le courage de le faire, quoiqu'ils ne soient pas méchans, ont de telles obscuritez qu'ils ne peuvent ni voir ni sentir cette amoureuse providence de Dieu. Voilà pourquoi nous nous efforçons tant de persuader aux ames qu'elles soient entierement à Dieu.

Si vous me demandez ce que c'est qu'être tout à Dieu ; je vous dirai que c'est être tellement disposé au fond de son cœur, qu'on ne se soucie de rien, que de voir la sainte volonté de Dieu accomplie ; qu'on n'ait point d'autre vûë ni d'autre pretention que celle de la gloire de Dieu & nôtre salut. C'est marcher toujours en la presence de Dieu, l'esprit élevé aux objets de la foi, dans le goût de l'oraison, dans la participation des Sacremens, les considerant comme les vrais biens que Nôtre-Seigneur nous a laissez pour être heureux. C'est entrete-

S ij

nir avec Dieu un commerce intérieur, qui ne soit jamais interrompu par aucune passion déréglée que nous conservions dans nôtre cœur, par aucune infidélité que nous connoissions, & que nous nous dissimulions à nous-mêmes; par aucune inutilité basse & grossière, que nous admettions volontairement à la manière des esprits faineans, qui rampent dans les bagatelles & les amusemens de la terre.

Toutes ces choses empêchent le commerce que l'ame peut avoir avec Dieu, & qui maintient la vie surnaturelle de laquelle nous devons vivre. Cette vie ne s'établit jamais dans les esprits qui ont leur appui dans la prudence humaine, qui sont fort sensibles aux événemens des choses passageres, & qui reçoivent les diverses impressions de toutes sortes d'objets avec un changement perpetuel. Mais elle se forme dans les ames qui n'envisagent que Dieu, & qui lui sont si attachées, qu'elles sentent véritablement qu'il n'y a que Dieu qui les touche, & que tout le reste ne leur est rien. Si elles se sentent touchées de quelque chose plus qu'elles ne voudroient, elles combattent sans cesse pour ramener la force de

leur cœur à Dieu , & pour s'y appliquer de la maniere qu'elles voudront l'avoir fait à l'heure de la mort.

Voilà , ma bonne Mere , ce que je vous souhaite , à vous , & à toutes vos cheres Sœurs.





L E T T R E L.

A LA MESME.

Qu'il faut faire tout aboutir à l'exercice du saint amour, & que la simplicité vaut mieux que trop de prudence.

... Octobre 1659.

JE loue Dieu, ma très-chère fille, de ce qu'il vous fait sentir l'approche d'une paix solide. J'attens tous les jours qu'il fasse luire sur vous les beaux jours de la grace. J'espère qu'il vous en fera goûter les douceurs à proportion de vos peines. Il faut que vôtre cœur se loge dans le pais surnaturel de cette divine grace, sans vous émouvoir, ni vous empresser pour les choses passageres. Donnez-vous de toute l'étendue de vôtre puissance au saint amour, pour tous les usages qu'il voudra faire de vous, & faites tout aboutir à ce seul exercice,

prenant toutes choses avec paix, avec confiance & avec liberté. Appliquez-vous ensuite à aider aux ames à servir Dieu pleinement, & fortifiez-les dans la foi vive de la vie future, hors des entraves du siecle present. Employez vos soins à procurer la gloire de Nôtre - Seigneur, & à croître sans cesse dans la connoissance & dans son amour, d'une maniere noble, & qui n'ait rien des foiblesses humaines.

~Persuadez à vos Sœurs de ne faire point tant les sages dans leurs idées, raisonnant en Philosophes.

Quiconque les porte à cela, quelque habile qu'il soit, les trompe. Elles croient maintenant marcher par un beau chemin, & à l'heure de la mort elles reconnoîtront qu'elles auront perdu le tems, pour n'avoir pas été assez enfans, & qu'elles n'auront pas fait le premier pas dans la voye spirituelle, pour avoir toujours gardé leur propre lumiere, leur largesse & leurs petites resolutions, s'appuyant sur l'autorité des Docteurs qu'elles consultent. Il est bon de consulter en certains cas; mais pour l'ordinaire, il ne faut pas tant de raisonnement à des

filles. La simplicité leur vaut mieux que tant de prudence. Vous êtes Mere, vous devez aider aux jeunes à vivre saintement.

LETTRE LI.

A LA MESME, à Basas.

On l'avoit envoyée en qualité de Commissaire, pour regler le Monastere des Ursulines.

Avis touchant cet emploi. Malheur des Religieux refractaires à l'obéissance.

17. Janvier 1660.

J'ai bien de la joie, ma tres-chere Mere, d'apprendre les bonnes dispositions que N.S. a mises dans quelques-unes de vos Sœurs de Basas. Il y en avoit aussi autrefois quelques-unes, à ce que j'ai pû connoître, qui en avoient de bien contraires. Il se trouve, des gens qui ont une tête de fer, & une poitrine d'airain

d'airain pour la grace. Mais on ne se moque pas de Dieu impunement. Ces bonnes personnes devroient considerer que la vie passe. Elles ont vieilli depuis le tems que je les vis, & bientôt elles paroîtront devant Jésus-Christ, dont la rencontre est inévitable au moment de la mort, sans qu'on puisse ni reculer ni différer. Il faudra pour lors plier malgré qu'on en ait, ou si l'on refuse de le faire, & qu'on resiste encore à la grace, il faudra demeurer dans une obstination & un endurcissement suivi de sa peine, & d'une peine proportionnée à la grandeur de Dieu à qui l'on resiste.

Il y a des ames qui mettent leur générosité à ne fléchir jamais, à braver tout, & à ne faire rien que selon leur sens. Elles feront la proie délicieuse des démons, qui en feront une bonne curée.

Je louë fort vôtre conduite de gagner les ames par la douceur. Cette maniere d'agir a une secrete force qui vient à bout des choses les plus difficiles. Je voudrois faire ainsi si j'étois en vôtre place : mais aussi je vous assure que je ne leur dissimulerois point la verité, &

je leur ferois bien connoître qu'une partie de l'ignorance qu'on a de Dieu, consiste à ne point apprehender sa justice. C'est particulièrement à l'égard des esprits orgueilleux, fiers & rebelles qu'il en fait éclater la rigueur. Il sçaura bien châtier celles qui s'opiniâtrent dans leur fierté.

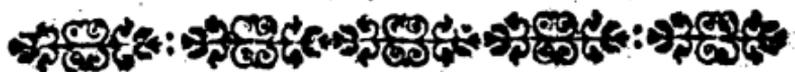
Il y a long-tems qu'on m'a prié de vous écrire, pour vous exhorter à réunir les esprits de telle sorte, s'il est possible, qu'on fasse revenir cette mere qui s'est séparée du troupeau pour aller ailleurs. Il se trouve des langues qui vont jusqu'à percer le cœur par leur pointe envenimée. L'écriture, pour nous en donner horreur, les compare à celles des serpens & des aspics.

J'approuve fort vôtre dessein de faire venir le P. Baride : il est capable de faire beaucoup de bien dans vôtre maison. Il a pour cela une secrette énergie, à laquelle Dieu a souvent donné une grande benediction. Il m'est venu en pensée qu'il pourroit vous donner un tems assez notable, si vous le prenez depuis le lundi de la Sexagesime jusqu'à la premiere semaine de Carême. Hors ce tems-là la Congregation l'attache à Bourdeaux. Si

Monseigneur de Basas témoigne aux Supérieurs qu'il le desire avoir, ils ne le lui refuseront pas.

On a beau faire, si la grace n'opere dans les ames, toutes les industries humaines servent fort peu. Voyez le bien que Madame du Houx a fait dans la Bretagne. Je vous sçai mauvais gré de m'avoir retenu ses lettres, & les autres que je vous avois communiquées. Je pretendois que vous me les renvoyassiez après les avoir lûës; & j'attens que vous me les rendriez. Pour vous, ma chere Mere, tenez-vous toujourns liée à Dieu, docile à sa grace, agissant peu par vous-même, & ne souffrant jamais en vous, sous quelque pretexte que ce soit, aucune chaleur de passion. Dites à la Mere Agnès, en la faisant de ma part, que je lui recommande la même chose. Croyez que je fais.





L E T T R E L I I.

A L A M E S M E.

Avis sur l'intime dépendance qu'elle doit avoir de Dieu ; sur sa liaison avec un Ecclesiastique qui lui expliquoit l'écriture sainte , & sur la distinction des sensibilitex divines & humaines.

17. Fevrier 1660.

J'Ai reçu votre lettre du premier de Fevrier , ma tres-chere Mere , j'y ai remarqué , ce me semble , un peu trop d'activité , qui vient de votre interieur. Prenez garde dans les affaires qui viennent du dehors , de ne point trop donner lieu à votre propre action , de quelque maniere que ce soit. C'est un défaut bien délicat , où se laissent aller même les bonnes ames , qui empêchent par là screttement que Dieu opere en elles , selon toute l'étendue de sa grace.

Il faut que les ames qui sont conduites par la voie, où il me semble que vous êtes, soient en tout tellement mortes à elles-mêmes, & si dépendantes de Dieu, que dans les choses auxquelles il les emploie, elles n'agissent que comme les purs instrumens, ne le prévenant point, & ne faisant rien par elles-mêmes.

Quant à la satisfaction que vous marquez recevoir des entretiens de Monsieur l'Archidiacre, je vous prie, ma chere Mere, de consulter là-dessus le P. Barte. Ces sortes de liaisons, quelque belle apparence qu'elles ayent, sont de grande conséquence. Vous dites que sa conduite est divine. Voilà une grande parole qui ne se verifie qu'en bien peu de personnes. Ainsi je vous prie de bien examiner devant Dieu cette affaire, & de demander lumiere au saint Esprit, pour discerner si c'est de lui que vient ce que vous sentez d'attrait pour les discours que ce Monsieur vous fait sur la sainte Ecriture, & cette affection qui tend à l'humain. C'est un grand mal aux ames de sortir tant soit peu de cette mort, où Dieu le veut consumer, & de prendre d'autres impressions que

celles qui sont fondées en cet état de mort.

Il peut y avoir en nous deux sortes de sensibilité ; les unes sont de Dieu, & ne préjudicient point à cette mort mystique, dans laquelle Dieu se repose. Les autres viennent de la nature, & ont un grand mélange avec elle. Les premières sont fort utiles à l'ame : elles l'élevent à Dieu, & leurs douceurs sont une rude croix à la nature. Nous avons la-dessus quelque différend, la Mere des Anges & moi ; & je me persuade qu'elle ne comprend pas bien l'état de la question. Les secondes sont fort suspectes, & on les reconnoît en ce qu'elles aboutissent à des distractions & à des égaremens d'esprit, à une dilatation de cœur dans les choses extérieures. Elles sont superficielles, tirent l'ame de son profond recueillement en Dieu, & l'éloignent des objets de la foi. Les premières au contraire fortifient le recueillement, donnent une grande vigueur à l'esprit, & font que l'on aime l'état de mort, qu'on s'y détermine généreusement, & qu'on s'y tient avec plaisir.

Faites, s'il vous plaît, grande attention à tout cela, & dans les nouvelles

ouvertures que vous aurez sur ce que vous sentez en vous d'humain, soyez sur vos gardes, & voyez si cela vous lie plus intimement à Dieu, vous rend les veritez de la foi plus claires & plus nettes, & vous laisse le cœur plus tranquille & plus recueilli. Ce sont là les marques de l'esprit de Dieu. Voilà ce que je voudrois pouvoir faire entendre à la Mere des Anges. Mais en verité, je lui ai déjà tant de fois écrit sur ce sujet qu'elle en doit être lassée.

Profitez de la presence du P. Batide. J'espere que Nôtre-Seigneur vous éclaircira par lui. Agissez avec lui sincerement, vous en tirerez du secours. Assurez-vous que la nature, quelque bonté qu'elle puisse avoir, est si tenebreuse, qu'elle a bien besoin d'aide, & la lumiere de Dieu nous est entierement necessaire.



LETTRE LIII.

A la même à Loudun.

*Avis pour la conduite des jeunes
Professes dont elle avoit soin.*

I. Juin 1660.

J'Ai reçu votre lettre du 24. de May, ma très-chere fille, & je me rejouis des bonnes dispositions où je vois que Nôtre-Seigneur vous tient. Je crois que votre pratique doit être de ne souffrir en vous aucun mouvement de vic qui ne tende à Dieu, & de ne donner à votre cœur, ni joie, ni paix, ni repos qu'en Dieu.

On m'a mandé qu'on vous avoit donné la charge des jeunes Professes. Appliquez tous vos soins à établir en elles la vie de Jesus Christ. Proposez-leur cette idée de perfection, & faites-leur en concevoir une haute estime, & un desir ardent. Inspirez-leur une sainte fierté, qui leur fasse mépriser tout ce qui est indigne d'un cœur animé de l'esprit de Jesus-Christ.

Après cela disposez-les peu à peu à l'exécution de ce grand dessein, & donnez-leur lumière dans les occasions pour connoître le mal que se fait l'ame qui s'abaisse à chercher son propre intérêt, excepté la grace & la beatitude éternelle; à contenir ses passions, & à condescendre aux instincts de la nature. J'avouë qu'il faut donner aux jeunes esprits une douce & honnête liberté: il ne faut pas gêner leurs inclinations, quand les choses auxquelles elles se portent ne sont pas mauvaises. Mais dès qu'on y voit de la passion ou de l'attachement pour quelque objet qui les peut éloigner de Dieu, il faut leur marquer une grande aversion pour cela, & faire charitablement ce que vous pourrez pour tourner leur esprit & leur cœur au véritable & solide bien, qui consiste à s'avancer dans la vertu & à se vaincre soi-même, jusqu'à ce que le cœur vienne à trouver son repos dans la grace.

Cette maniere de conduire les ames doit être fort douce. Il faut plutôt les piquer de generosité & les attirer par amour, que de les contraindre & d'user de severité. Car enfin l'esprit humain est tellement fait qu'il ne peut acquerir rien de bon par la violence & par la peine.

si ce n'est qu'avec la peine & la contrainte que souffre le sens, il y ait au dedans des motifs consolans qui élevent & fortifient l'esprit.

Il ne faut jamais ouvertement donner composition à aucun mal. On peut bien le tolerer & dissimuler quand l'ame est encore foible : mais de témoigner qu'on agrée aucun temperament qui favorise l'imperfection, & qui flatte la nature, c'est ce qu'il ne faut jamais faire.

Quand on a retranché dans une ame ce qu'il y avoit de plus grossier, & qu'on voit peindre sur son horizon les lumieres & les attraits de la grace ; il faut avoir grand soin de les seconder & d'affermir l'esprit dans la resolution de ne se conduire jamais par les maximes de l'amour propre.

Je ne voudrois point presser avec instance ces bonnes enfans à faire des choses trop rudes au corps, ou terribles à l'esprit, si la loi de Dieu ne les ordonnoit, ou que la droite raison ne semblât en quelque rencontre les exiger. Mais aussi je ne voudrois jamais condescendre à ce qui ne tend qu'à satisfaire les sens, & les inclinations naturelles ; & quand je les verrois se laisser aller à ces foibles

tes, je ne manquerois point de leur en témoigner mon sentiment.

Je prie Notre-Seigneur de vous animer de son esprit en toutes choses, mais particulièrement pour conduire les ames, dans le tems qu'on peut faire de grands acquêts, tel qu'est le tems de la jeunesse. Que si pour lors on ne fait pas encore les grands exploits, du moins on acquiert les dispositions requises pour les faire à l'avenir, quand la providence en donnera l'occasion.

Soyez bien persuadée que ce qui nous empêche d'arriver à une haute perfection, ce n'est pas précisément d'avoir été autrefois dans de grands desordres, mais c'est d'avoir presentement trop de lâcheté. Car quand on a un bon desir & bien du courage, quelques pechez qu'on ait commis, on se fait jour au travers de tous les empêchemens de la perfection, pendant que des ames innocentes manquent de courage, avancent fort peu, & mènent une vie trainante.



LETTRE LIV.

A LA MESME.

*Avis pour établir en l'ame le regne
de l'amour divin.*

2. May 1660.

JE prie Nôtre-Seigneur, ma tres-
chere fille, qu'il tienne vôtre cœur
paisible, toujours vuide de tout, afin
qu'il le remplisse lui-même; attentif à
sa grace, n'ayant de vie ni de force
que ce qu'elle lui en donnera; qu'il l'é-
tablisse dans une parfaite liberté, où il
puisse avoir cette correspondance inte-
rieure au saint Esprit, sans laquelle il
n'y a rien de bon en nous, & que par
les croix & par sa continuelle operation
il y prépare la place au feu de son amour,
afin que ce feu facté s'y allumè en son
tems, jusqu'à y causer un saint embra-
sement.

Ne souffrez rien en vous qui s'oppose
à cette divine operation; & bannis-

sez de vôtre esprit toute sorte d'em-
barras & de soin , par un constant
abandonnement de vous même & de
vos interêts entre les mains de Dieu ,
par une entiere resignation aux ordres
de Dieu , & par une inviolable fi-
delité à ne vouloir donner à vôtre
ame , ni de repos , ni de satisfaction
qu'en Dieu seul. Ne vous empressez
pour quoi que ce soit , & ne formez
aucun dessein indigne de la genero-
sité d'un cœur libre , & qui ne dé-
pend que de Dieu. Preferez le sou-
venir de Dieu , & le goût de sa
preference à tous les biens de la vie ,
& perdez tous vos desirs en la sain-
te volonté , la regardant toujourns com-
me le but & le terme de toutes vos
prétentions , & de toutes vos actions.
Enfin , ma tres - chere fille , veillez
de telle sorte que vos jours se passent
dans l'attente de Jesus - Christ , qui
nous dit incessamment qu'il ne tardera
gueres.

Je vous prie de bien cultiver les
jeunes plantes de vôtre maison , afin
que Notre - Seigneur y trouve des su-
jets dignes de la grace , & qu'il soit
reconnu & honoré là où les démons

ont fait tant d'efforts pour résister à sa puissance.

Je crois que vous aurez vû, ou que vous verrez bientôt à Loudun le Pere Maur de l'Enfant Jesus, qui est un Pere Carme de cette Ville. Il vous dira de nos nouvelles : il est fort mon ami.

LETTRE LV.

A LA MESME.

Que pour s'enrichir des biens celestes, on ne doit songer qu'à plaire à Nôtre Seigneur : ce qu'il faut faire pour lui plaire.

... Août 1661.

JE vois bien, ma tres-chere Mere, qu'il y a toujours de la peine à entretenir librement nôtre commerce de lettres. Vôtre derniere du 22. de May ne me fut rendue qu'un mois après. Le départ de Madame d'Arts me donne occasion de vous écrire celle-ci.

Mais que vous dirai-je ? Helas ! que ne voudrois jepas dire, pour mettre li

je pouvois, tous vos cœurs en ferveur ? Je voudrois dire que le tems est si précieux, & que la facilité de nous enrichir par le bon usage du tems est si grande, que nous devrions nous embraser sans celle de nouveaux desirs pour les biens éternels qui nous sont proposez, & que nous avons presque entre les mains. Car en effet, les tresors de Dieu nous sont ouverts, & il ne tient qu'à nous de nous faire riches. Qui sçait s'appliquer à Dieu & chercher uniquement à lui plaire, s'enrichit bientôt.

Et comment une Religieuse de vôtre ordre lui peut-elle plaire ? C'est qu'étant persuadée que la vie est courte, & que Nôtre-Seigneur a promis un Royaume éternel à ceux qui le serviroient fidèlement, elle se donne pleinement au Seigneur qu'elle a pris pour son époux, & fait tous les exercices de la sainte religion avec une pure intention d'accomplir ses volontez, & de le contenter. Elle obéit à ses Superieurs, & rend service à ses Sœurs pour l'amour de lui, & comme à lui-même. Elle instruit les petites ames avec humilité, avec douceur, & avec paix pour les rendre capables de le servir. Elle met en lui toute sa confiance.

& elle espère & attend tout de lui. C'est là le moyen de lui plaire. Agir simplement, sans malice, sans intérêts, sans respect humain, sans rechercher l'éclat & l'estime des hommes : c'est ce qui lui gagne le cœur, & qui acquiert à l'âme fervente des biens immenses de la grace. Mais celle qui est lâche & paresseuse, qui cherche son repos & sa propre satisfaction, qui se plaint & murmure aisément, qui trouve le joug de l'obéissance pesant, qui suit ses inclinations, celle-là fait par sa négligence des pertes inestimables de biens spirituels qu'elle pourroit amasser.

Si elle prenoit l'habitude de faire toutes ses actions dans la vûe de Dieu, bannissant de son esprit toutes les vûes humaines & intéressées qui se glissent si facilement dans nôtre conduite, le feu de l'amour divin s'alumeroit dans son cœur, & d'une petite étincelle il se feroit un grand incendie. Pour lors, ni les pénitences ne lui coûteroient rien, ni les travaux ne la fatigueroient, ni les infirmités ne la chagrineront. Elle seroit toujours en paix, elle nageroit dans la joie, elle vivroit de l'esprit du saint amour qui lui rendroit Jesus-Christ toujours present

sent, & la compagnie de ce divin époux la feroit jouir d'un avantgoût du Paradis.

Qu'une Religieuse qui ne sent pas en soi la presence de cet époux mene une vie mélancolique ! Celles qui ne sont pas favorisées de cette joie vraiment divine, que donne la presence sensible de Jesus-Christ, ne se doivent pourtant point décourager. Qu'elles se soutiennent en esprit de foi : la foi seule peut leur suffire, si elle est vive.

Pourquoi Jesus-Christ est-il sur les Autels, sinon pour leur tenir compagnie, & pour être la nourriture de leur ame ? Il faudroit même que pour donner à Dieu une solide preuve de leur fidelité, ne sentant point de goût en lui, elles s'offrissent à n'en sortir jamais.

Enfin de quelque maniere que Notre-Seigneur nous traite, attendons toujours en patience la consolation du Ciel, & tenons-nous assurez que travaillant fidellement & constamment nous nous verrons un jour inondez de biens.

L E T T R E L V I.

A L A M E S M E.

*Il l'exhorte au parfait amour de
Nôtre-Seigneur.*

3. Septembre 1661.

Que vous puis-je dire, ma chere
Mere, sinon que je vous conjure
vous & toutes vos Meres & vos Sœurs,
de vous donner toujours de plus en plus
à Nôtre-Seigneur ; de vous élancer en
lui avec tant de force que rien ne vous
arrête ; de prendre en lui un établisse-
ment que rien ne puisse ébranler ou trou-
bler ; de vous reposer en lui d'un som-
meil tranquille & profond dont vous ne
puissiez vous reveiller, que quand l'a-
mour vous appellera pour travailler à
son service ; de vous laisser pénétrer du
goût de sa présence, de telle sorte que
nul plaisir de la terre ne vous le puisse
ôter : enfin de demeurer en lui comme
dans vôtre centre & de n'en sortir jamais.

L'amour est la vie des cœurs. Le cœur

des épouses de Jesus ne doit avoir de vie ni de mouvement que pour leur divin époux : pour attirer sans cesse en elle sa grace & son saint Esprit, & pour lui envoyer à tout moment des soupirs ardens, qui comme les messagers de l'amour lui disent qu'elles ne veulent que lui ; qu'elles n'ont point d'autre soin que de l'aimer, ni de plus douce occupation que de contempler ses beautés, de se laisser charmer par ses attraits, de se rejouir de ses grandeurs & de ses avantages, de trouver en lui toutes leurs complaisances, de former des projets pour sa gloire : que leur plus heureuse fortune est de souffrir pour lui les rebuts & les mépris du monde, & que le comble de leurs vœux seroit de se consumer dans son service, & de mourir avec lui dans la Croix.

Je le prie d'operer en vous ces effets de sa grace. C'est en lui que je suis.

LETTRE LVII.

A LA MESME.

*Avis pour l'établir dans la parfaite
liberté de cœur, & pour animer la
ferveur des jeunes Religieuses dont
elle avoit soin.*

4. Octobre 1661.

IL est vrai que j'ai reçu deux de vos lettres, dont la dernière est du vingt-neuf d'Avût. Je vous remercie de la peine que vous avez prise de me mander des nouvelles de la Mere des Anges.

Maintenant que Nôtre-Seigneur vous a tirée de la nuit penible, où il a tenu vôtre ame quelques années, & qu'il vous met dans le jour des consolations, tâchez de vous rendre independante des creatures, & de vous établir dans une entière liberté d'esprit. Je vois que si l'on manque à répondre à quelques-unes de vos lettres, vous vous alarmez aussitôt, comme si tout étoit perdu. Je vous

assure que je vous écris quand je crois qu'il est nécessaire.

Je viens de chez Monsieur de Pomiez, gendre de Madame de Massiot, laquelle y étoit aussi avec nous. C'est, comme vous sçavez, une âme fervente dans l'amour de Dieu, & qui mériteroit que la Mere des Anges eût pour elle plus de correspondance qu'elle n'en a. Elle se souvient de vous avec bien de l'affection. Je suis à présent chez Monsieur Dussault qui fait une retraite spirituelle.

Je souhaite, ma chere fille, que la lampe soit toujours alumée dans vôtre cœur par une douce vigilance, qui vous tienne continuellement attentive au tres-suave amour de Dieu, sans cet empressement & ce resserrement, où il semble que vous vous laissez quelquefois aller.

Nous ne vous verrons point cette Automne, puisque Nôtre-Seigneur n'a point permis que ceux de qui je dépens consentissent à mon voyage de Poitou. Je le prie d'augmenter en vous son amour, & de vous donner la force de secouer les petits fardeaux qui nous viennent des inutilitez ordinaires de la vie, afin qu'elles ne vous embarrassent point. Il me semble que vôtre âme est apesantie par une trop

grande défiance, & par des charges affectées, dont il n'y a que l'amour divin qui puisse vous délivrer.

Ayez soin, je vous prie de reveiller la ferveur de vos jeunes Professes, & de leur élever le cœur en Dieu, afin qu'elles marchent à grands pas dans son saint service. Surtout cultivez bien ma Sœur Angelique d'Arts, & faites en sorte qu'elle se soutienne vigoureusement dans ses petites peines. Jamais elle n'aura de paix jusqu'à ce que Nôtre-Seigneur possède entièrement son cœur par l'effort qu'elle fera pour en bannir tous les objets de la terre. Alors elle jouira d'une grande paix, mais il faut qu'elle suive généreusement Jesus-Christ. Dites, s'il vous plaît, la même chose aux nieces de Madame du Houx, & encouragez les à se donner tout de bon au service de Dieu, lequel consiste en l'amour de l'oraison & en l'habitude qu'on acquiert de mortifier ses inclinations naturelles.

LETTRE LVIII.

A LA MESME.

*Avis pour établir en elle le regne du
par amour.*

... Decembre 1662.

JE crois que Nôtre-Seigneur attend de la Mere Angelique qu'elle se perfectionne dans son amour, qu'elle s'avance dans le dégagement des créatures jusqu'à devenir insensible à tout ce qui ne concerne point la gloire & le service de Dieu: que dans son interieur elle prépare au saint Enfant de Bethléem un berceau où il puisse doucement se reposer. Pour cet effet elle bannira de son cœur tous les objets qui pourroient déplaire à ce divin Enfant, & n'y souffrira que ceux qui peuvent lui agréer, tels que sont les services interieurs qu'on lui rend à lui-même, & les extérieurs que l'on rend aux âmes par le mouvement de son amour.

Je souhaite à cette chere fille un regard fixe & simple vers le rayon divin, je

veux dire vers l'amour que Dieu a pour elle & pour toutes les autres creatures, qu'il attire à lui par ses graces. Si elles se tournent vers lui sincerement, & s'attachent à lui par un regard droit & pur, il les aime, il les élève, & se les unit d'autant plus étroitement, qu'elles sont plus attentives à ce simple regard. La Mere Angelique doit s'y affermir & en faire son principal exercice. Il sera pour elle une source de paix interieure, & le fondement nébranlable de la stabilité de son cœur.

Pour les interêts de la Mere Superieure, & pour ce qui regarde sa vie & sa santé, il faut qu'elle remette le tout entre les mains de Dieu, le lui abandonnant entierement, & le soumettant à sa sainte volonté: qu'elle procure cependant que Nôtre-Seigneur soit aimé & servi par toutes les personnes qui dépendent d'elle, & sur qui elle peut étendre son zele. Sur tout qu'elle s'applique à cultiver les cheres épouses de Jesus, ces jeunes Professes & ces Novices que ce divin époux a commises à ses soins, pour les rendre par leur sanctification l'objet de ses délices. Car il ne desire rien tant que de les voir pures & accomplies en toutes les vertus propres de leur état.

LETTRE

Je vous confesse , ma chere fille , que ce qui fait que quand je veux parler aux ames , les mêmes sujets s'offrent à mon esprit , c'est que ce sont des choses dont mon ame se nourrit ordinairement. C'est à mon avis le necessaire. Or le necessaire consiste en peu de choses , & hors ce necessaire il y a danger de s'occuper inutilement à la recherche de ce qui est bon , mais qui n'est rien au prix de cet unique necessaire , dans lequel Nôtre-Seigneur veut que les ames se perfectionnent , plutôt que de s'adonner à d'autres choses qui ne sont pas considerables par leur necessité.

Qu'est-ce donc que j'appelle necessaire , & que je souhaite le plus à cette petite troupe d'ames que Dieu a choisies pour les mettre dans la maison de saint Joseph, après en avoir chassé ses ennemis? C'est l'esprit d'oraison & d'application paisible & fervente aux choses divines , au goût desquelles on ne parvient jamais sans ce que je nomme esprit d'oraison. Et en quoi consiste-t'il ? Ce n'est pas seulement à faire son oraison tous les matins lorsque la cloche sonne pour appeler les épouses de Jesus - Christ à ce saint exercice ; c'est à être dans une dis-

position interieure où sont les hommes d'oraison , qui se sentent attirez au-dedans d'eux pour y goûter la presence de Dieu, qui pensent aux choses éternelles, & qui se souviennent continuellement de Nôtre-Seigneur , avec un tendre sentiment d'amour. Estre dans cette disposition c'est avoir l'esprit d'oraison ; & voilà où l'on arrive par la voie de la parfaite abnégation ; si bien qu'une ame qui se sera dégagée des vains amusemens , des curiositez inutiles , & de toutes les affections qui la peuvent attirer au dehors , aura une grande facilité à se recueillir , au simple souvenir de Dieu ou de Jesus-Christ. Elle s'éveillera & se dilatera dans la memoire des mysteres du Fils de Dieu , ou des obligations qu'elle lui a. Qu'elle se sente toute recueillie, se representant la passion de Jesus , & la mort qu'il a bien voulu souffrir pour elle , ou le don qu'il lui a fait dans la sainte Eucharistie , qui sont véritablement les grands effets de son amour : que s'éloignant des creatures , elle se lie à lui par amour , & qu'elle mene une vie toute de paix & d'amour avec lui : c'est-là le dessein de Dieu. C'est pour cela que Nôtre-Seigneur vous a toutes assemblées dans la maison de S.

Joseph. Il veut y avoir un Paradis terrestre , où il puisse prendre ses délices dans les ames qu'il y a mises.

Ainsi tout le soin de ces ames doit être de retrancher en elles tout ce qui empêche la possession d'un si grand bien , tout ce qui a raport aux idées & aux coutumes du monde : les instincts de l'amour propre , & les mouvemens dereglez de la nature.

Je vois que ne faisant quasi que commencer à écrire, il faut que je finisse. Ce que je viens de vous dire , je vous l'ai dit cent fois ; & quand je veux vous parler , je ne puis m'empêcher de vous le dire toujours. Je prie Nôtre-Seigneur de le graver dans vos cœurs par son saint Esprit.

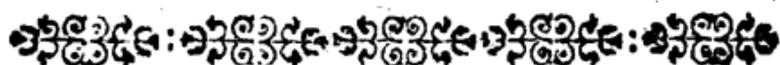
Addition.

Ce que je viens d'écrire pour vos Sœurs dans cette lettre , qui n'est presque rien au prix de ce que je voudrois leur dire , est aussi pour ces bonnes Dames Bretonnes , que Nôtre-Seigneur & son amour tiennent dans vôtre Maison. Je crois que tout le bien qu'elles font dans le chemin de la grace vient par l'oraison , & que si elles veulent faire de nouveaux progrès , ou se maintenir en ce

qu'elles possèdent déjà , c'est par l'oraison qu'elles obtiendront cet avantage.

Je prie aussi Nôtre-Seigneur d'établir en elles l'esprit de foi qui les portera au mépris du monde & des biens temporels, puis les mettra dans l'attente des biens éternels. Ensuite viendra cet amour divin qui est la vraie vie de l'ame, qui donne au cœur la solide joie, & qui fait remporter la victoire sur tout ce qui s'oppose à Dieu , c'est à-dire sur les puissances de l'Enfer, & sur ce qui vient d'elles. Vous êtes dans le champ de bataille où Nôtre-Seigneur les a vaincuës , pour vous mettre dans la liberté de le servir, & de combattre genereusement pour sa gloire. Il faut que ces Dames qui sont avec vous prennent part à vos combats , bravant l'enfer & le monde par les saintes pratiques de la vertu.





L E T T R E L X.

A LA MESME.

Exhortation au dégagement des choses de la terre, à l'amour de Jesus-Christ, & à la sainte simplicité.

A S. Macaire 16. Mars 1664.

JE me souviens très-bien des Meres & des Sœurs dont vous me parlez, ma très-chere fille. Je les saluë toutes, & les prie de prendre courage, & de ne remplir leur esprit que des objets éternels, les faisant vivre seuls dans leur ame. Tous les autres passent bien vite, & il ne nous reste rien de bon que la familiarité avec Jesus - Christ. Il faut l'acquérir par un continuel souvenir de ses mysteres; & pour les enraciner dans nôtre esprit, il en faut bannir tout le reste, & ne retenir que l'idée du don ineffable que Dieu a fait aux hommes en leur donnant son Fils unique, duquel il dit sur la mon-

tagne : *C'est mon Fils bien-aimé , l'objet de mon affection ; écoutez-le.* Que ces paroles nous penetrent & nous retirent de nos amusemens aux choses passageres , afin que nous n'ayons d'attachement qu'à ce divin Sauveur , dont l'amour nous accompagne dans l'éternité. Tout le reste au moment de la mort tombera de nôtre esprit , comme les feuilles seches tombent des arbres en Automne. Prévenons ce tems-là par une autre mort intérieure , qui nous détache de tous les objets de la terre.

Ce que j'ai autrefois tâché de vous dire tandis que j'étois avec vous , je voudrois vous le redire encore comme la seule chose qu'il importe de sçavoir. Tout s'en va dans le néant , & cependant nos ennemis invisibles font ce qu'ils peuvent pour nous embarrasser parmi ces objets perissables , où nous perdons le tems que nous devons ménager pour l'éternité. Tout ce qu'on ne donne point à l'amour & à la poursuite du bien souverain , est un tems perdu.

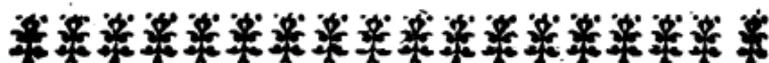
Si j'avois la consolation de parler de vive voix à toute vôtre Communauté , je les exhorterois de n'être point tant Philosophes , comme les filles d'ordinaire le

veulent être, & d'aller à Dieu franchement, en toute simplicité, sans faire tant les sçavantes & les entenduës, & sans chercher autre chose que ce que l'humilité & la simplicité prescrit, prenant bonnement ce que Dieu fait pour leur bien, & ne l'envisageant pas dans le faux jour de cette sagesse si opposée à l'esprit de Dieu. C'est-là ce que Nôtre-Seigneur demandoit de ses Disciples, quand il leur disoit que s'ils ne devenoient petits comme des enfans, ils ne pourroient entrer dans le Royaume des Cieux. Quel est ce Royaume ? Ce n'est pas seulement le Paradis, c'est encore cet état de paix, de justice, & de joie spirituelle, où le S. Esprit introduit les ames pures, humbles, simples, dégagées de toutes les affections terrestres.

Je souhaite qu'il vous y fasse toutes entrer, avec ces Dames Bretonnes qui sont chez vous. Je me souviens bien de Madame de la Haye & de Madame Budes. Je crois qu'elles auront part aux richesses de la grace que Nôtre-Seigneur répand sur vôtre maison, puisqu'elles ont tant de ferveur & de zele. Je desire que ce ne soit pas seulement pour les œuvres de charité envers le prochain qu'elles

ayent de la fevreur , comme vous me le
témoinnez : mais que ce soit encore pour
la vraie oraison, pour la familiarité avec
Dieu , & pour les exercices de la vie in-
terieure. Ces richesses surnaturelles que
je leur souhaite demandent un travail au
petit point de la mortification la plus
exacte , qui établisse l'ame dans un cal-
me où elle ne ressent plus l'agitation
des passions , & les déreglemens que la
vanité mondaine & l'amour des plaisirs
excitent dans l'esprit. Assurez - les, je
vous prie , de mon affection , & dites-
leur que je les recommande à Nôtre-
Seigneur aux heures que je suis avec lui.
Je leur suis , comme à vous , à vôtre
Communauté , à la bonne Mere Supé-
rieure.





L E T T R E L X I.

A la Sœur Catherine des Anges , No-
vice au Monastere des Ursulines
de Loudun.

*Avis pour se soutenir dans les foibles-
ses qu'elle experimentoit encore.*

28. May 1662.

J'Ai reçu votre lettre du deuxiême de
ce mois , ma tres - chere fille , & je
vois votre peine pour un sujet qui est
assez capable d'en donner aux personnes
qui comme vous commencent à servir
Dieu, & sen ent la résistance de leur na-
turel aux mouvemens de la grace, & aux
attraits de l'amour divin.

Il faut que vous vous persuadiez que
quand Nôtre-Seigneur attire à son ser-
vice une ame , sur tout si elle est jeune ,
elle sent une grande difference entre ces
bons desirs & les foibleesses qu'elle expe-
rimente. Elle se trouve éloignée du bien
qu'elle conçoit , qu'elle goûte , & qu'elle

desire. Si bien que souvent cela la met
comme au desespoir de jamais réussir en
ce qu'elle prétend , & de là naissent de
grandes afflictions. La grace fait en elle
ses operations : la nature corrompue fait
aussi les siennes , Dieu le permettant par
sa justice ; & comme il y a une distance
infinie entre l'une & l'autre , la grace
étant tres-pure , & la nature au contraire
étant pleine d'impureté , il se fait entre
elles un rude choc. L'esprit divin &
l'esprit humain se combattent d'une
étrange maniere , & l'ame dans ce com-
bat souffre un terrible purgatoire.

Voilà pourquoi ceux qui conduisent
les ames, doivent dans cette rencontre les
soutenir , & fortifier le bon parti qui est
celui de Dieu. Si l'ame n'a la force de
subsister dans ses foiblesses , elle ne peut
supporter cette guerre intestine, & faute
de sçavoir s'humilier & se confier en Dieu
elle perd courage , & souvent retourne
en arriere , ou demeure par les chemins.

Ainsi ma chere fille, je vous conseille
de discerner en vous ces deux partis , de
perseverer dans vos premiers desseins , &
malgré vos accablemens & vos fautes
mêmes , de recommencer toujours vô-
tre ouvrage jusqu'à ce que vous l'ayez

fini. Prenez pour cela vôtre appui en la grace, & dans les merites de Jesus-Christ, & aidez vous encore des bons avis des personnes qui vous parlent de sa part, sans jamais vous rebuter ni vous lasser. Car assurez-vous qu'avant que vous soyez parvenue à quarante ans, il vous faudra peut-être recommencer vingt fois.

Dites cela à vôtre Sœur, à qui je crois avoir répondu, ayant toujours grand soin de répondre aux lettres qu'on m'écrit. Dites-le pareillement à vos autres compagnes, les jeunes Religieuses de vôtre volée, & recommandez-moi bien à ma Sœur d'Arts, qui est, à ce que je crois, de ce nombre. Mais dites-leur aussi que sous ce pretexte de recommencer toujours, elles ne doivent pas se comporter lâchement dans l'entreprise d'assujettir leur naturel à Dieu, à la grace, & à la vertu.

Faites-donc vos efforts pour y réussir, ma chere fille; & parce que vous ne sçavez pas quand vous mourrez, travaillez tout de bon, comme si vous n'aviez gueres de tems, & tenez pour certain que si vous ne commencez de bonne heure, vous vous trouverez en peine. Mais en-

fin je vous ai dit cela , afin que vous ne vous découragiez pas, & que vous soyez constante dans le dessein de rendre à Dieu un service parfait. C'est en lui que je suis.



LETTRE LXII.

A LA MESME.

Il l'exhorte à se donner pleinement au service de Dieu & à l'oraison.

LE bien de ma chere Sœur Catherine des Anges , est de se donner franchement à Dieu de bonne heure , & de ne plus tarder d'embrasser son service parfait. Il faut que dès ce moment elle se détermine d'être du nombre de ces ames genereuses qui s'attachent uniquement à Nôtre Seigneur , dans le dessein de faire tout ce qui est requis pour atteindre à la perfection de son amour. Si elle y veut parvenir il faut qu'elle se resolve à prendre volontiers la peine qui se trouvera dans l'exercice de l'oraison , & bien qu'elle n'y ait pas sitôt de la faci-

lité, il faut que sans se rebuter ni s'étonner elle persevere le mieux qu'elle pourra, passant au travers de tous les obstacles que le démon lui suscitera, des distractions, des dégoûts, des ariditez, pourvû qu'avec une foi vive, & une ferme esperance en Dieu, elle s'étudie à rompre les attachemens qu'elle peut avoir aux créatures, & qu'elle ne cesse de purifier son cœur de toutes ses affections déreglées, le tenant dans une grande paix, Nôtre-Seigneur lui fera la grace d'avoir accès auprès de lui dans l'oraison.

Dans cet exercice elle doit se contenter de peu, pourvû qu'elle ait la liberté de faire quelque acte interieur vers Dieu, & qu'elle trouve quelque repos en sa presence; cela lui doit suffire. Ce repos croîtra à mesure qu'elle avancera dans son dégagement.

Qu'elle ne s'étonne point de ses fautes, quelques grossieres & frequentes qu'elles soient. Nôtre-Seigneur l'en délivrera à la fin, si elle est constante. Il n'y en a aucune qui doive lui faire perdre la confiance d'aller à Nôtre-Seigneur en l'oraison, ni de renouer toujourns son fil pour continuer son ouvrage. Jamais elle ne doit se lasser, ni deliberer de

quitter l'entreprise de sa perfection.

Elle est encore jeune, & ne fait que de commencer : peut-être que la carrière sera longue. Quelle forme bien dès à présent son dessein, ne se proposant rien de médiocre dans l'état de la grace. Qu'elle soit déterminée d'ôter de son intérieur tous les empêchemens, sans rien réserver en elle de contraire au pur amour de Dieu, qui est le bien auquel il faut qu'elle aspire. Qu'elle commence au plutôt à se purifier, en corrigeant les défauts qu'elle reconnoîtra, & qu'elle tienne pour un grand trésor la connoissance du moindre de ses défauts. Qu'elle les attaque tous, mais l'un après l'autre, & qu'elle tâche de s'en défaire, pour atteindre à la parfaite pureté qui la rendra digne épouse de Jesus-Christ. Que ce divin époux lui soit tout, & lui suffise seul, & que lui plaire & le contenter soit son unique but & son repos. C'est ce que je lui souhaite.



L E T T R E L X I I I .

A L A M E S M E .

*Après sa profession il l'instruit de la
vie qu'elle doit mener dans
l'état religieux.*

NOstre - Seigneur est une fontaine qui ne s'épuise jamais. Ma tres-chere Sœur , la lettre que je vous avois écrite s'est perduë. Avec le secours de la grace nous en pouvons faire d'autres. Je vous y mandois que vous étant sacrifiée à Dieu par les vœux de la religion , vous n'étiez plus ni au monde ni à vous-même, mais à celui que vous avez pris pour vôtre époux , & qu'il vous falloit désormais vivre d'une vie nouvelle & toute opposée à la vôtre propre, mais qui vous deviendra pourtant à la fin comme naturelle , & que vous trouverez la plus douce & la plus desirable du monde, si vous sçavez la bien prendre.

Cette vie ressemble en quelque chose à nôtre vie ordinaire qui a ses différens
tems ,

tems, & ses divers états. Elle pourra être au commencement pénible, parce que durant les premières années il faut contraindre & captiver la nature, la réduisant sous les loix de la grace. Comme vous avez peut-être jusqu'ici suivi votre penchant, & marché au gré de plusieurs de vos inclinations, il vous faudra tenir une conduite toute opposée. Vous descendrez aisément la vallée; vous ne monterez qu'avec peine la montagne. L'exercice de votre vie sera de résister à ce que vos sens & votre esprit desinent. Quoiqu'il ne soit pas fort mauvais, s'il n'est pas assez bon, il faut le retrancher & grimper au haut de la montagne, par l'assujettissement de l'esprit, & par la mortification des sens. Si ce que la défunte Mere Gabrielle de l'Incarnation a dit de votre Mere Superieure est vrai, comme je n'en fais pas de doute, c'est un puissant motif pour exciter les ames religieuses à se combattre & à se vaincre generousement en toutes choses. Voilà votre premier travail.

Après avoir franchi cette montagne, vous trouverez une vie plus douce dans une plaine agréable de pratiques religieuses, soutenues par l'esprit d'oraison.

Y

dont l'exercice vous remplira de consolation.

Ensuite, si Nôtre-Seigneur vous veut élever à la participation des plus grands biens de la grace, il vous fera peut-être encore rencontrer dans vôtre chemin une autre montagne, & de nouvelles peines. Mais vous y aurez les secours des saints Anges, qui vous soutiendront dans vos défaillances; & pourvû que vous soyez fidele à Dieu, vous aboutirez à une campagne délicieuse, où si vous avez l'avantage de passer quelques années, vous aurez sujet de donner mille benedictions à Nôtre-Seigneur, & à la sainte profession à laquelle il vous a appelée.

Mais pour arriver à la possession de ce bonheur, il faut avoir de grandes idées, former de grands desseins, être animée d'un grand courage, n'être point suffisante dans vos raisonnemens, vivre comme un enfant, non seulement à cette heure que vous êtes jeune, mais encore quand vous serez plus âgée. Commencez incessamment, ma chere Sœur, & prenez cette route. Un jour vous benirez la grace qui vous l'aura inspirée, & vous sçauvez bon gré à

ceux qui vous l'auront conseillé.

Saluez de ma part la Mere Superieure & la Mere Angelique. Elles doivent avoir eu depuis peu de mes nouvelles. Croyez que je suis.



LETTRE LXIV.

A la Sœur Françoise Angelique d'Ars,
Novice au Monastere des Ursulines
de Loudun.

Il l'exhorte à la pratique de trois principaux points de la doctrine de Jesus. Christ.

12. Avril 1669.

J'Ai vû par vôtre lettre la bonne volonté que N. S. vous donne pour son service, ma tres-chere petite Sœur. Vous lui êtes extrêmement obligée de la grace qu'il vous a faite de vous ouvrir le cœur à la connoissance & à l'amour de la verité. Vous verrez un jour, s'il vous continuë les misericordes, qu'il y a une difference inconcevable entre ce que vous

Y ij

allez être dans la Religion, en suivant l'attrait de son esprit.

Vous êtes en bonne école, mais je vous prie de ne point vous donner à Dieu à demi. Le poids de nôtre nature lâche & foible nous porte toujours à faire toutes choses mediocrement. Roidissez-vous contre ce penchant, si vous avez une vraie détermination de ne rien préférer au pur service de Dieu.

Ce pur service consiste à ne laisser rien dans vôtre cœur que Dieu, & à prendre vos leçons de Jésus-Christ son fils, qui enseigne à renoncer à soi-même, à porter sa croix, & à l'imiter dans ses vertus. Ce sont là les trois principaux points de sa doctrine.

Renoncer à soi, c'est ne penser plus à ses intérêts humains, ne vouloir être considérée rien que comme une créature tres-vile & de neant; & cela pour l'amour de celui qui seul merite d'être considéré, & qui prend ses délices dans les ames humbles & amoureuses du mépris. Ainsi rejetez tout sentiment de propre estime, aussi promptement que vous rejetteriez le feu s'il se prenoit à vos habits; & soyez bien aise que Dieu vous engage dans des occasions où vous sen-

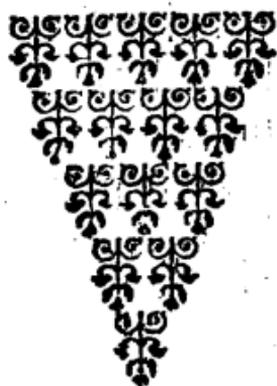
riez l'oubli des créatures , afin qu'étant seule , délaissée à Jesus-Christ seul, vous puissiez prendre en lui vôtre confiance & tout vôtre appui.

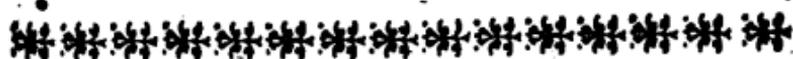
N'avez de joie que de penser à lui , & de méditer sa vie , ses opprobres & ses douleurs. Que vos promenoirs dans vôtre interieur soient les mysteres de sa sainte passion. Ce sera le moyen de parvenir au bonheur d'être son épouse ; il sera pour vous un époux de sang , blessé , navré , crucifié ; ses souffrances seront vos délices , & à la fin vous ne trouverez de consolation qu'en lui.

Ainsi vous passerez à la pratique du second point de la doctrine qui est d'aimer & de porter sa croix. C'est ce que vous avez choisi pour partage en prenant le sacré voile de la religion. Souffrir & fuir ses aises & les plaisirs des sens , est le doux heritage des ames genereuses , & des vraies & cheres devotes de Jesus-Christ , telles que furent sainte Catherine de Sienne , sainte Therese , & tant d'autres excellentes Vierges auxquelles vous devez vous joindre : *Ou souffrir ou mourir* , disoit une de ces ferventes filles. Pour en venir là , prenez à tâche de résister aux vaines satisfactions des sens &

de l'esprit, & ne cherchez que le solide bien.

Après cela viendront en vous toutes les vertus de Jesus-Christ. Cette douceur inalterable, cette humilité de cœur, cette obéissance, cette piété envers son pere, cette ardente charité pour le prochain. Tout cela vous rendra sainte. Croyez-moi, ma chere Sœur, prenez ces idées, & assurez-vous que je suis.





LETTRE LXV.

A la MercMarthe de Saujon de la Croix,
Religieuse Hospitaliere à la Rochelle.

*Il l'exhorte à l'amour de Jesus-Christ,
au dégagement des creatures, &
au recueillement interieur.*

A Bourdeaux 16. Fevrier 1657.

VIsitant mes papiers, je viens de trouver une lettre que vous eûtes la charité de m'écrire il y a quelques années, ma tres chere Sœur : elle me rappelle vôtre souvenir, & me donne des preuves de vôtre affection, dont je vous suis fort obligé,

Il est vrai que je considerois Monsieur & Madame de Saujon comme des ames qui m'étoient extrêmement cheres. J'ai depuis conservé les mêmes sentimens de tendresse pour toutes les personnes qui leur appartiennent ; & si la providence me presentoit l'occasion de marquer à Mesdames vos Sœurs le zele que j'ai

pour leur service , je le ferois de tout mon cœur. Il a été un tems que j'avois la consolation de voir quelquefois Monsieur le Baron de la Riviere : mais depuis quelques années je n'entens plus de ses nouvelles , bien qu'il soit dans le pays & assez souvent dans la Ville.

Pour vous , ma chere Sœur , je vous assure qu'encore que je ne vous aye vûë que fort petite, ayant appris la grace que Nôtre-Seigneur vous a faite, j'en eus une sensible joie , & je conçus un grand desir de contribuer à vôtre progrès dans l'amour divin. Lorsque je reçûs vôtre lettre il y a près de neuf ans , j'eus bien du regret de ne pouvoir y répondre. J'ai été vingt ans dans l'impuissance d'écrire. Il y a quelques jours que Dieu m'en a rendu la liberté , & je veux m'en servir pour satisfaire au desir que j'avois pour lors de vous communiquer mes sentimens. Je me contentai de vous en faire sçavoir quelque chose par le Pere Battede. Aujourd'hui je veux vous dire ce que j'ai dans la pensée à vôtre égard.

Je vous conjure avec toute l'affection que j'ai pour les âmes que je chers le plus , de donner entierelement vôtre cœur à Jesus-Christ , & de le remplir de son
 amour.

amour. Puisque vous avez l'avantage d'être son épouse, ne souffrez point qu'aucun autre objet entre dans votre cœur. Mais pour vous lier plus étroitement à lui, je veux vous apprendre un secret : c'est de ne vous contenter pas de l'aimer dans ses états de gloire ou de douceur ; tel qu'est la sainte enfance qui le rend infiniment aimable. Il faut que vous l'aimiez particulièrement en la Croix. Votre nom vous y oblige, puisque vous portez le nom de Marthe de la Croix. Regardez Jésus-Christ dans sa Passion, accablé de tristesse, desolé, crucifié. Mais sur tout contemplez-le dans le prétoire de Pilate, où il fut flagellé, couronné d'épines, exposé au peuple comme un objet de dérision, & postposé au plus infame des scelerats. Embrassez-le dans cet état de douleur, & donnez-lui toutes les tendresses de votre cœur. Aimez d'être traité comme lui, méprisée, rebutée, calomniée, s'il le permet, abandonnée de toutes les créatures, & dites-lui courageusement : *Vous m'êtes un époux de sang, & pour me lier à vous, & vivre avec vous, je ne veux pour dot & pour partage que vos douleurs & vos souffrances.*

Par cette voie , ma tres-chere Sœur , vous entrerez bien avant dans son amitié , & vous jouirez des tresors qui sont cachez en lui , & qui sont inconnus aux ames aveuglées de l'amour propre. Vous serez mise au rang non seulement des enfans de Dieu , mais encore de ses plus intimes amis.

De plus , ma chere Sœur , je souhaite avec ardeur que vous affranchissiez parfaitement vôtre cœur de la servitude des créatures , & que vous le mettiez en pleine liberté , ne vous attachant à rien , & ne vous interessant en quoi que ce soit , qu'en ce qui peut servir à vôtre avancement spirituel , & vous rendre plus agréable à Jesus-Christ. Tenez vôtre ame dans une parfaite nudité au regard de tout ce qui n'est point Dieu , afin que Jesus-Christ vous revête de lui-même ; & vous occupe en lui. Ne vous chargez de rien que de ce qui est de la sainte volonté : aimez-la elle seule , & n'aimez rien que par son motif. Il est vrai que par devoir & par nécessité nous sommes obligez de nous appliquer à quantité de choses ; mais nous ne devons nous y arrêter que par le motif de la volonté de Dieu ; parce que c'est Dieu qui le veut & qui nous y

attache. Gardons nous bien de former aucun dessein pour nous-mêmes , ni de ne rien faire par respect humain , ou pour nôtre propre satisfaction. Ne nous portons à rien que pour y trouver Dieu , & pour plaire à Jesus-Christ qui veut cela de nous , & à qui seul nous voulons donner contentement.

Tenez pour certain qu'agissant de la forte, constamment , & en toutes choses , vous parviendrez à la fin à un tres - ardent amour de Jesus-Christ, dans lequel vous trouverez dès cette vie vôtre félicité. Car c'est une verité, dont il importe d'être convaincu, que Nôtre-Seigneur fait trouver en lui des tresors immenses de biens surnaturels à ceux qui par une genereuse & fervente pratique de l'abnégation , renoncent à eux - mêmes & à tout ce qu'ils possèdent , & qui ont le courage & la fidelité de mortifier toutes leurs passions , leurs impetuosités naturelles , & tous les desseins suggerez par l'amour propre. En tenant cette route ils parviennent au royaume de Dieu , lequel est caché en nous , & que nous ne trouvons point , si nous ne fouillons dans nôtre interieur , comme dans une mine , où les richesses de la grace , où la justi-

Z ij

ce, la paix, la joie spirituelle se rencontrent. Mais auparavant nous devons fouiller dans nôtre interieur pour y trouver nos défauts, nos vanitez, nos curiositez, nos propres volontez, pour en découvrir les racines par de frequens examens, & pour les arracher par un travail sans interruption. Alors on trouve en soi le royaume de Dieu, on l'acquert par l'heureuse perte de tout ce qu'on a en soi de vicieux & de déréglé; on s'y établit par le recueillement & par l'attention à la presence de Dieu. Voilà, ma tres-chere Sœur, les souhaits de mon cœur pour le bien de vôtre ame.

Maintenant pour satisfaire au desir que vous avez d'apprendre de mes nouvelles, je vous dirai qu'après vingt ans de maux assez grands, Nôtre Seigneur m'a donné beaucoup de paix, & m'a rendu la faculté d'écrire: mais je n'ai pas encore l'usage de mes mouvemens libres. Je ne sors que rarement de ma chambre: je ne puis dire la Messe, ni faire que tres-peu des actions exterieures que ma profession demanderoit de moi, ou que je voudrois faire, quoiqu'à vrai dire, je ne veuille plus rien que ce que Dieu veut.

Je me recommande à vos prieres, & je prie Nôtre-Seigneur de vous donner la ferveur de son saint Esprit, afin que vous répondiez parfaitement à l'amour qu'il a pour vous. Si vous le connoissiez cet amour de Jésus envers vous, il n'y a point de diligence que vous ne fassiez pour le contenter. Donnez à sa grace la liberté d'établir en vous son empire par un entier assujettissement de tout ce qui lui est contraire. Faites mourir en vous tous les mouvemens déreglez de la nature. Retranchez jusqu'aux plus petits amusemens, & vous verrez les merveilles de la grace. Laissez là dessus le chapitre premier du second Livre de l'Imitation de Jésus-Christ, & tâchez d'exprimer en vous l'excellente doctrine que vous y trouverez. Je le souhaite, & je demande à Dieu la même faveur pour toutes vos cheres Sœurs. Assurez-vous que je suis & à vous & à elles.



LETTRE LXVI.

A LA MESME.

Sur le même sujet.

A Bourdeaux 3. May 1657.

LE Pere Martin allant à la Rochelle, je me fers de cette occasion pour renouveler dans vôtre ame le souvenir de Nôtre Seigneur, & pour le rendre aussi vif & aussi penetrant qu'il doit être, dans une chere épouse du Fils de Dieu. C'est à ce dessein que je vous écris, ma tres-chere Sœur, desirant avec ardeur de vous voir arriver à ce haut point d'union qui fait la felicité des Saints dans cette vie & dans l'autre.

Pour y atteindre, il faut mortifier sans feinte & sans relâche tous les mouvemens déreglez de l'esprit, renoncer à tous les instincts de la nature contraires à la grace; ne former aucun dessein bas & terrestre; ne se charger d'aucun soin qui soit inspiré par l'amour de Dieu, ou par

le desir de lui plaire ; ni prendre jamais en rien aucun parti que celui de Jesus-Christ , & tenir là son cœur arrêté comme un navire qui est à l'ancre. Enfin, ma très-chere Sœur , il faut que dégagée de tout, libre, desinteressée , vous soupiriez jour & nuit après Jesus , l'esprit tout rempli de ses actions , de ses paroles , & de ses souffrances , ne goûtant que cela , & par ces saints objets vous enflammant dans son amour , jusqu'à devenir insensible & morte à tout le reste.

Il faut ou brûler de cet amour , ou travailler à l'acquérir par le recueillement , par la mortification , & par le dégagement absolu de toutes les choses de la terre.

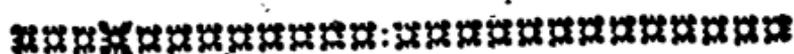
Voilà mon sentiment pour le bien de votre ame. En quoi je ne fais que vous redire ce que je vous ai dit dans ma premiere lettre : car sur ce sujet je rebats toujours la même chanson.

J'ai vû avec bien de la joie dans votre lettre les bons mouvemens de votre cœur. Soyez Marthe la bonne hôtesse de Jesus-Christ. Mais soyez encore plus Madelene attentive à l'écouter & à goûter ses divins entretiens. Ne vous appliquez point à demi , comme font la plû-

Z iiii

part des dévotes. Il faut un grand dessein & une grande poursuite, une grande persévérance, une vigilance continuelle pour ne donner aucune prise à l'ennemi. Le Pere Martin vous peut beaucoup aider, & il vous aidera effectivement si vous prenez confiance en lui. Je suis & serai toujours de tout mon cœur.





LETTRE LXVII.

A LA MESME.

Il lui marque la severité de sa conduite ; & la tendresse de son affection paternelle & de son zele pour sa perfection.

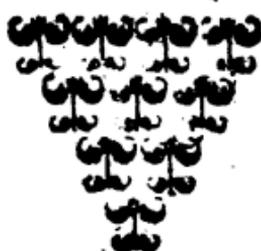
A Bourdeaux 5. Fevrier 1661.

JE trouve de l'humilité dans vôtre dernière lettre, ma tres-chere Mere, & vous me paroissez capable de recevoir les impressions de la grace, que je crois vous être nécessaires, & que je vous souhaite. Il est vrai que vôtre lettre precedente, qui donne occasion à celle que j'écrivis à la Mere Isabelle, me sembloit marquer une mauvaise disposition qui rebutoit mon esprit, de sorte que si je vous eusse répondu directement à vous-même, j'étois en danger de vous écrire trop cruëment, & avec moins de douceur que je ne desire le faire. Ce fut ce qui m'obligea de m'a-

dresser à la Mere Isabelle, & de lui mander quelque chose de ma pensée. Cela n'alloit pas cependant à vouloir dire, comme vous vous l'imaginez, que je n'esperois pas de remede à ce que je remarquois en vous de contraire à mes desirs. Je voulois seulement dire qu'il me sembloit que vôtre teinture dans l'humilité & dans l'union interieure avec Dieu étoit trop superficielle, & que vous ne creusiez pas aussi avant que vôtre Sœur dans ce fond de vrai interieur. Je me fondois encore sur quelques petites nouvelles que j'avois eues de vôtre conduite.

Je m'étois figuré que vous deviez être une ame parfaitement attachée à la grace, & l'affection que j'ai pour vous par la consideration de feu Monsieur Saujon, avec lequel j'ai eu une si étroite liaison, m'inspirant à vôtre égard les mêmes sentimens qu'un pere a pour son enfant, sembloit me donner droit d'exiger de vous, que vous marchiez dans la voie du parfait recueillement & de la solide perfection. Voilà pourquoi cette disposition d'esprit qui me paroissoit en vous contraire à mes desirs, m'obligea de vous traiter d'une maniere plus rude que vous n'attendiez de moi.

Je ne me retraîte point , & je vous le repete-encore , ma chere Mere, que j'attens de vous , que vous établissiez entièrement vôtre cœur dans le mépris du monde & de vous-même, & dans la mortification absolüe de l'amour propre & de toutes les affections basses & mondaines , que sans cela je ne puis avoir de paix avec vous. Vôtre derniere lettre me fait esperer que vous répondrez à mes souhaits , & c'est dans cette esperance que je m'employerai de tout mon cœur à vôtre service selon les desseins de Dieu, en qui je suis.





LETTRÉ LXVIII.

A LA MESME.

*Sur la joie qu'elle lui avoit marquée
d'être déchargée de la
Superiorité.*

A Bourdeaux 21. Juillet 1662.

VOstre lettre du 18. de Juin, ma tres-chere Mere, m'apprend que vous êtes déchargée de la Superiorité de votre maison, dequoi vous me marquez beaucoup de joie. Toutes les personnes qui dans une pareille rencontre témoignent de la joie, ne l'ont pas toujours dans le cœur. Quoique la Superiorité soit en effet une charge, & une charge encore plus pesante qu'on ne le dit; cependant on y trouve de la douceur, & on se plaît naturellement à gouverner les autres, & à vivre dans l'indépendance. On dit qu'on tient un rang dont on n'est pas capable; on se plaint du fardeau qu'on porte; on l'appelle croix; on fait

paroître de l'empressement pour en être délivré; & quand on sort de charge, on dit qu'on va respirer, & qu'on est heureux. Ce langage est à la mode: mais ceux qui parlent ainsi, selon la coutume, doivent bien examiner le fond de leur cœur, & voir si cela se dit sincèrement & sans feinte. Car pour justifier ces manières ordinaires de parler, il ne suffit pas de trouver quelques peines dans les charges; mais il faut qu'absolument la volonté ne les desire, ni ne les aime, & qu'elle ait un penchant tout contraire; qu'elle fuyè le rang de préférence; & qu'elle le quitte volontiers; qu'elle choisisse le rang de sujettion, & qu'elle s'y tienne avec plaisir. Sans cela, bon à beau dire qu'on a de la joie d'être déchargé de la Superiorité. Ce n'est qu'un compliment vain, & qui n'est nullement fondé en la vérité.

Prenez garde, ma chere Mere, que la nature est si maligne & si rusée, que cherchant l'élevation, elle veut paroître ne la pas rechercher. Pour s'attirer de l'estime & de la louange, elle affecte ce qu'elle voit dans les personnes solidement vertueuses. Parce que les Saints s'affligent quand ils sont élevez.

aux dignitez, & qu'ils se réjouissent lorsqu'ils peuvent revenir au train commun, & que pour cela on les admire, l'orgueil secret de nôtre esprit nous porte à une imitation apparente des Saints. Nous voulons nous faire honneur d'être dans les sentimens des Saints, & nous parlons le langage de leur modestie & de leur humilité. Cela merite bien que vous y fassiez d'autant plus de reflexion que vous êtes moins âgée : car me souvenant du tems que vous étiez à Saujon, cette petite Marthon si chérie, il me semble que vous devez être encore fort jeune. Or les personnes jeunes aiment à commander : ainsi examinez bien si vous avez au fond du cœur cette joie que vous marquez, d'être depuis trois jours débarrassée de votre supériorité. Si cela est, & si vous & moi sommes dans la véritable lumiere, je pourrai vous aider, comme vous m'en priez, à remercier Nôtre-Seigneur de la grace qu'il vous a faite de vous avoir remise dans l'état d'inférieure, où vous avez moins d'embaras, & plus de paix, plus d'avantage pour vaquer à son saint service.

Je vous assure que le desir de commander, & le plaisir qu'on y trouve est un

venin secret qui coule doucement dans les ames, sans quasi qu'on s'en apperçoive. Tel fait semblant de gemir sous le faix d'une charge, qui ne voudroit pas ne le point porter, & se réjouissant en apparence d'en être déchargé, dans le fond de l'ame, il a bien de la peine à le quitter.

Et qu'on ne me dise pas, que si l'on sent ces mouvemens, on voudroit bien ne les point sentir, & qu'on est resolu de ne pas faire la moindre démarche en leur faveur: car si nous avons de semblables mouvemens, c'est signe que la racine de l'amour propre est encore vivante en nous, & que souvent nous sommes intérieurement ambitieux, quoique peut-être la conscience ne nous permette pas de suivre à l'exterieur le secret instinct de nôtre ambition. Mais n'est-ce pas une vraie hypocrisie de faire paroître une vertu qu'on n'a pas, & de cacher un défaut que l'on a? Sentir avec plaisir de l'inclination pour les charges, & en témoigner de l'averfion, c'est avoir l'humilité dans la bouche & l'orgueil dans le cœur. Les Saints qui fuyoient les prelatures & les dignitez, sentoient au dedans d'eux ce qu'ils marquoient au dehors. Ils

avoient un principe interieur qui leur faisoit aimer l'abjection, haïr l'élevation, desirer d'obéir, craindre de commander, pleurer en entrant dans les charges, & triompher de joie en les quissant; & cela sincerement, & par le motif d'une vraie humilité, par l'amour du repos & du recueillement, à cause de l'embaras & du danger, qui se rencontrent dans les emplois d'éclat & de gouvernement.

Voyez si ce sont là vos sentimens, quand vous m'écrivez que vous êtes par la grace de Nôtre-Seigneur déchargée de vôtre fardeau.

Je trouve qu'insensiblement j'ai employé toute ma lettre à vous parler sur ce sujet. Elle ne vous sera pas inutile si elle peut servir à vous faire connoître ce que vous êtes, non aux yeux des creatures qui ne voyent que la surface des choses, mais aux yeux de Dieu, qui pénétre jusqu'au centre des cœurs. C'est en lui que je suis.

LETTRE



LETTRE LXIX.

A LA MESME.

*Conditions qu'il demande d'elle pour
la traiter de fille, comme
elle desiroit.*

A Bourdeaux 28. Juin 1662.

JE condescens à votre desir de vous qualifier du nom de fille, contre mon inclination & ma coûtume, parce que je ne donne ce nom qu'aux personnes que Dieu a voulu que j'aidasse pour les attirer à son service. Mais considerant que je vous ai vüe petite, que je vous chers tendrement en Jesus-Christ, & que je suis assez vieux, je veux bien désormais vous appeller ma fille, & je prie le Seigneur qu'il lui plaise de rendre ce nom efficace, & de former dans votre ame un nouveau dessein d'une éminente perfection. C'est ainsi qu'entrant dans les idées d'une vraie fille de Jesus-Christ, vous meritez ensuite d'être aussi

A a

son épouse par l'association à son esprit , & aux qualitez que son esprit inspire.

Il en inspire principalement trois ou quatre , dont je crois vous avoir déjà parlé , mais c'est un sujet dont je ne sçau-rois assez vous parler. La premiere est un vrai recueillement de cœur , qui fait qu'étant dégoûté des choses de la terre , & ne trouvant plus que de l'ennui dans les vains objets qui dissipent les sens , nous rentrons en nous-mêmes , & ramassons au dedans toute la force de nôtre ame , pour l'appliquer au seul objet dans lequel nous trouvons nôtre repos & nôtre contentement.

La deuxième est la vraie mortification de la vivacité de l'esprit & des sens à suivre leurs inclinations. L'esprit en a une ardente pour l'honneur , laquelle ne meurt presque jamais en nous , & qu'il faut combattre fortement sans lui laisser aucune vie. Les sens en ont une violente pour le plaisir , laquelle repugne à se soumettre à l'empire de la raison , & qu'il faut incessamment reprimer pour l'assujettir à l'esprit.

La troisième est la douceur , la paix , & l'humilité qui rendent l'ame comme un agneau sans aigreur , sans venin , sans

ferté, vices où nous tombons aisément par nôtre penchant naturel & par nos mauvaises habitudes.

La quatrième que vôtre vocation exige particulièrement, est une tendresse d'amour & de charité pour le prochain, & sur tout pour les misérables, pour les infirmes, & pour ceux qui ont quelque défaut, quel qu'il soit.

Par l'étude de ces quatre vertus vous gagnerez les bonnes graces de Nôtre-Seigneur, & quand vous vous y ferez bien exercée, vous aurez la parure & les ornemens que doivent avoir ses épouses.

Voilà, ma chere fille, ce que je vous desire, & à quoi Dieu vous attire par ses graces dès vos plus tendres années. Quand je pourrai connoître que vous vous appliquez à vous perfectionner dans ces qualitez, & que j'aur. i eu par mes soins quelque succès à procurer en cela vôtre avancement, je vous assure que je vous donnerai volontiers la qualité que vous souhaitez que je vous donne: mais sans cela je n'aurois ni envie ni droit de vous la donner.

Quant à l'occasion de vous voir, dont vous me parlez, je l'abandonne entiere-

A a ij

ment à la providence. Dieu la fera naître quand il lui plaira ; il le peut faire. Nôtre profession nous met dans un état où comme les corps morts , nous ne nous mouvons que lorsqu'on nous remuë. Pour ces sortes de changemens , nous attendons tout de Dieu. C'est en sa grace que je suis.



LETTRE LXX.

A la Sœur Marie Toru , de saint. Alexis, Converse chez les Hospitalieres de la Rochelle.

Avis pour une Sœur Converse.

A. saint Macaire 23. Fevrier 1664.

J' Ai bien de la joie du succès que N.S. a donné à votre dessein, ma tres-chere Sœur, & je le prie de vous favoriser de la benediction de sa grace, pour vous conduire en toutes choses jusqu'au bout.

Cette benediction que je demande pour vous, c'est qu'il n'y ait que le seul esprit de la grace & de la vertu qui vous soutienne dans toute cette entreprise. Ne regardez point seulement l'état religieux, comme un état de repos. Regardez-le comme un moyen pour mieux remplir vos devoirs envers Dieu, & par cette consideration appliquez-vous serieusement aux choses qui vous sont necessaires pour lui rendre un service.

Per suadez - vous que nôtre première étude dans la vie religieuse doit être de corriger nos défauts. Ainsi tachez de connoître les vôtres, & priez ces bonnes Meres de vous les découvrir. Considérez que Nôtre-Seigneur vous a appelée à une sainte Communauté pour y servir, & non pour y goûter seulement la dévotion.

Plusieurs personnes de vôtre condition, sous le specieux pretexte de la vie religieuse veulent être toujours à prier Dieu, non par amour pour l'oraison, mais par attache à leur repos, parce qu'en priant on cesse de travailler. Il faut bien que la consolation de vôtre cœur soit à prier, & à goûter les mysteres de la vie & de la mort de Jesus-Christ; mais il faut que ce soit pour lui rendre le service qu'il attend de vous, qui est de servir vos Sœurs, les pauvres.

Pour cela vous aurez à vaincre vôtre délicatesse naturelle: mais comme vous êtes dans la maison de la charité, l'esprit de charité vous adoucira tout. Ne laissez point abatre ni ariédit vôtre courage. Puisque Nôtre - Seigneur vous a fait la grace d'être reçûe dans sa Maison, renouvellez de tems en tems vôtre esprit

pour le maintenir toujours dans sa vigueur.

Saluez, s'il vous plaît, de ma part ces bonnes Mères, de qui vous me parlez, & sur tout la Mere Marthe. Il n'y a pas grande apparence que nous nous voyons, parce que je suis déjà vieux. Quand je pourrai faire quelque chose pour sa consolation, je le ferai de bon cœur.

Prenons nôtre établissement sur un avenir éternel auquel nous sommes destinés, & ne faisons nul cas de ce qui passe. Fondons toutes nos œuvres & nos desseins en Jesus-Christ qui est toutpuissant & éternel. Considérez que lui seul merite d'être aimé, d'être servi de tout nôtre cœur, & faisons tout pour l'amour de lui, & par un grand desir de le contenter pleinement.

Ma chere Sœur, ne perdez jamais de vûe l'éternité, ni ce que Dieu a fait pour vous acquérir des biens qui ne finissent jamais. Ne vous embarrassez en rien de petit : allez à Dieu par amour & par générosité de cœur.

Evitez le respect humain, & ne faites jamais rien par la seule considération des créatures; mais en toutes choses cherchez sincèrement la gloire de Dieu. Vivez en

paix avec tout le monde. Tenez-vous toujours au deffous de toutes les autres, & mettez vôtre plaisir dans l'obéissance; en quoi si vous la connoissez bien, vous trouverez un grand tresor. Croyez que je suis.



L E T T R E L X X I .

A la Mere Esperance de Misericorde,
Carmelite.

Abrezé de la vie de Madame du Verger. C'a été une ame d'une sainteté si éminente, qu'elle merite que l'on donne au public sa vie entiere, dont nous avons les memoires.

A Xaintes le 20. Decembre 1632.

POUR continuer nos entretiens spirituels, ma tres-chere Sœur; je veux vous mettre devant les yeux un modele de sainteté qui est venu depuis peu à ma connoissance, & dans lequel paroissent abondamment les merveilles de la grace

ce. Vous y verrez combien Nôtre-Seigneur est liberal de ses dons les plus précieux envers les personnes seculieres qui se donnent entierement à lui : & comme il prend plaisir à introduire dans les voies les plus interieures , & à élever à l'union divine la plus sublime , les ames qui dans l'état du mariage , & parmi les soins & l'embaras d'une vie exterieure , sont fidelles à suivre la conduite de son esprit. Je vous ferai simplement le recit de ce que Dieu m'a fait connoître des vertus & des graces d'une sainte femme qui a rempli tout ce pays de Xaintonge de l'odeur de ses bonnes œuvres & de ses merites. Je m'arrêterai principalement aux dispositions interieures & aux beautez secretes de cette ame si chérie du Ciel. Vous en tirerez , comme j'espere , un sujet de louer Dieu & de croître en son amour.

Le troisieme jour d'Octobre de cette année 1632. mourut à Saujon en Xaintonge , une grande servante de Dieu , nommée Marie Baron , femme de Monsieur du Verger , Marchand de Marennes. Elle en étoit partie quelques jours avant sa mort, pour visiter Madame de Saujon, avec qui elle avoit une sainte liaison.

Nous dirons quelque chose en abrégé des grandes graces que Nôtre-Seigneur avoit mises en elle, de la maniere que nous les avons pû connoître pendant le peu de tems que nous avons communiqué avec elle, & laissant à part ce qui a paru de vertus dans sa vie exterieure, & qui a pû être remarqué de tout le monde; nous tâcherons de découvrir ce qu'il y avoit de plus saint dans ses dispositions interieures & secrettes.

Dieu la voulant élever au plus haut état de l'union divine, l'a fait passer par un long & rigoureux purgatoire, qui a eu pour effet une éminente pureté. Cette purgation interieure & surnaturelle s'est accomplie, tant par une operation de Dieu extraordinaire, que par la fidele operation de cette sainte ame. Ce qu'elle a contribué de sa part à se purifier & à se disposer à l'union divine, consiste en deux points dignes d'admiration. Le premier est une fuite du peché si exacte, si constante, qu'elle ne se souvenoit pas d'en avoir jamais en toute sa vie commis aucun, ni grand, ni petit de propos délibéré, ni avec une pleine connoissance du mal. Ses fautes n'étoient que de fragilité & de surprise. Ce qui

marque une admirable pureté de cœur, & une volonté entièrement déterminée au bien. Dès qu'elle s'appercevoit clairement que Dieu étoit tant soit peu offensé en quelque chose, elle s'en éloignoit de tout son pouvoir. Quand elle voyoit des personnes, qui après s'être laissées aller à quelque desordre, étoient aussi tranquilles, que si de rien n'eût été, elle ne pouvoit comprendre comment cela se pouvoit faire. Une fois la crainte d'avoir dit quelque chose contre la vérité, lui causa tant de peine, qu'elle ne pût dormir toute la nuit; non que cela vint de scrupule, mais d'une extrême délicatesse de conscience. Le deuxième point qui fait voir la grande pureté de son ame, est que jamais, non pas même dans son enfance, elle n'a trouvé de joie, ni de consolations dans les choses de la terre, c'est à dire, que ni les recreations, ni les compagnies, ni les festins, ni les promenades, ni les autres plaisirs des sens ne l'avoient presque point touchée, & qu'elle n'y avoit jamais attaché son cœur. Elle prenoit toutes ces choses, quand elle étoit obligée d'en user, sans goût, & comme si elle n'y eût pas eu de part. Ce qui est un point d'une sublime perfec-

B b ij

tion, & d'ailleurs tres-certain, puis qu'elle nous l'a plusieurs fois confirmé, lorsqu'elle nous rendoit compte de ses dispositions interieures.

Quant à la purgation surnaturelle que Dieu a operée en elle, l'on en pourroit dire des merveilles. Cette sorte de purgation, comme sçavent les personnes spirituelles, se fait par des souffrances interieures, qui sont extrêmes, & dans lesquelles la rouille de la nature corrompue se consume, & l'ame se purifie & se raffine, comme l'or dans le feu. Marie-Baron avoit passé vingt années entieres en de perpetuels travaux d'esprit; & durant tout ce tems-là, elle avoit vécu comme dans un desert aride, dans des ariditez & des désolations extrêmes, sans rien perdre néanmoins du soin continuel qu'elle avoit de plaire à Dieu. Une crainte démesurée de s'éloigner de ce qu'elle devoit à la majesté divine, la tourmentoit incessamment. Ce n'étoit point l'apprehension de l'Enfer. Cette crainte ne fit jamais beaucoup d'impression sur son cœur. C'étoit seulement la crainte de ne pas rendre à Dieu ce qu'il meritoit. Dans cet état elle avoit des scrupules étranges, & personne n'y pou-

voir apporter de remede. A ces grandes peines, elle ajoûtoit les jeûnes perpetuels, & si excessifs, qu'à la fin son estomach s'en retrecit tout-à-fait.

Ces vingt années se passerent de la sorte, mais principalement les cinq dernieres, pendant lesquelles son tourment crût jusqu'à un tel point, qu'elle n'en pouvoit plus. Les grandes maladies & les douleurs de ses couches, qui lui survenoient pour lors, lui servoient comme de soulagement, divertissant un peu son esprit de l'attention à son mal principal, qui étoit dans l'ame. Nous lui avons oui dire que pendant ce martyre interieur elle étoit comme dans un Enfer; & que si elle eût vû un feu allumé au milieu de la place, il lui eût été doux de passer au travers, en comparaison de ce qu'elle souffroit. Son tourment de ces cinq années, autant que l'on en a pû juger, le lui entendant raconter, étoit fort mysterieux & divin: car ce n'étoit pas tant un état de crainte, qu'un état d'amour purifiant & éprouvant. Elle avoit un desir de plaire à Dieu, si extrême qu'il aluimoit dans son cœur un feu qui la devoit; & comme ce feu trouvoit des imperfections, & quelques restes des pechez de

sa vie, dont elle n'étoit pas encore entièrement purifiée : ce feu agissoit rudement contre ces restes d'impureté qu'il rencontroit en elle. Cette operation de l'amour divin étoit si forte & si rigoureuse, qu'elle en demeuroid accablée ; & l'esprit de Dieu, qui est amour, la préparoit à une tres-haute union, & à des consolations extraordinaires, dont il la vouloit honorer : il agissoit fortement, & ne pardonnoit rien à la nature.

Elle racontoit que durant ce tems - là tous les pechez de sa vie lui étoient mis devant les yeux, l'un après l'autre, jusqu'aux plus petits ; que dans la vûe de chaque peché, elle souffroit de merveilleux tourmens ; causez par l'amour divin ; que son ame se sentoit comme dans une fournaise, & dans un creuset, où elle se voyoit devenir de jour en jour plus pure & plus brillante. Non seulement ces divines operations crucifioient l'esprit, mais elles consumoient aussi le corps, de sorte que ceux qui avoient interêt en sa conversation, se crurent obligez de consulter les Medecins sur son mal, où personne ne connoissoit rien. On la fit voir, entre autres, à un Medecin fort habile, & renommé pour les

grands secrets qu'il sçavoit. Quand il l'eut vûë , il jura qu'il connoissoit bien la cause de son mal , qui ne venoit , disoit-il , que de l'esprit. Mais comme il étoit Huguenot , il attribuoit cette maladie à une passion humaine , & non à l'amour divin , qui en effet en étoit la véritable cause. Sa peine alloit toujours augmentant, sans trouver aucun remede, & Dieu continuoit de faire son ouvrage, formant en elle l'image de Jesus-Christ avec le feu & le marteau d'un amour fort comme la mort, & dur comme l'Enfer. Ainsi se façonnoit & se polissoit cette image , afin qu'elle fut ensuite si belle qu'elle pût donner de l'admiration aux Anges , & charmer le cœur de celui qu'elle representoit.

Enfin après une saison si rigoureuse , un si rude Hyver , vint un Printems délicieux , un Esté lumineux , & une Automne merveilleusement abondante en toute sorte de fruits de benediction.

Il semble que Dieu fit finir son mauvais tems à la rencontre * d'un Pere de la Compagnie de Jesus , qui ayant quel-

* Le P. André Bajole qui étoit un homme fort spirituel & d'un grand mérite.

que connoissance d'elle, se figura qu'un grand tresor étoit caché dans cette bonne ame, & se sentit fortement poussé à la secourir dans ses peines. Le démon tâcha d'empêcher l'effet de cette heureuse rencontre, donnant à la pauvre affligée une extrême aversion pour le charitable Medecin qui vouloit travailler à sa guerison; si bien qu'autant que celui-ci apportoit de soin à la chercher, autant en apportoit-elle à le fuir; jusques-là, qu'une fois elle aima mieux ne se point confesser, que d'aller à lui à confesse; néanmoins s'étant trouvée un jour dans une occasion, où elle ne pût échapper, elle fut contrainte de lui parler de sa conscience; & Dieu qui gouverne les hommes par les hommes, & principalement par les Prêtres, donna sa benediction au zele de ce Religieux. Incontinent après cette premiere conference, le tems de son purgatoire, c'est ainsi qu'elle parloit, étant accompli; elle trouva son ame dilatée, & en moins de huit jours tour son état prit une autre face. Ce feu qui auparavant étoit âpre & cuisant, devint doux & délicieux. Sa tristesse se changea en joie, & les tenebres de l'obs-cure nuit qui envelopoit son esprit, s'é-

tant dissipées , les splendeurs divines commencerent à briller de tous côtez , & à éclairer toutes les puissances de son ame. Sa memoire fut occupée de tres-hautes visions & representations des choses celestes. Son entendement fut rempli de l'intelligence des mysteres & des grandeurs de Dieu ; & dans sa volonté il s'alluma un brasier d'amour qui la consuma doucement jusqu'à la mort. En un mot, elle se trouva dans toutes ses facultez entierement & continuellement unie à Dieu , non tant par aucun effort qu'elle fit , que par l'attrait de l'esprit divin , & par le ravissement de son esprit en Dieu.

Or afin de voir plus clairement la sublimité de son état , où elle a vécu trois ans , & comment Dieu en peu de tems accomplit ses desseins en elle , nous remarquerons en détail les grandeurs où elle fut élevée.

I. Son esprit entra soudainement dans une étendue immense de lumiere qui lui faisoit jour, pour pénétrer dans toutes les choses qu'elle devoit connoître pour sa perfection ; mais particulièrement elle fut éclairée à l'égard de deux objets, sçavoir Dieu & elle-même.

Elle avoit de sublimes notions de l'être divin, de la Trinité des personnes divines, des divins attributs, des mysteres de Dieu & de ses œuvres. Dieu lui donnoit des sentimens de sa puissance, de sa force, de sa douceur, & de sa majesté, dans lesquels son entendement demuroit perdu. De la vûë de toute sorte d'objets, elle prenoit occasion de s'élever à la contemplation des perfections divines. A la Pentecôte dernière il tonna furieusement la nuit à Marennes. Pendant tout ce tems - là, l'esprit de cette sainte femme fut hautement occupé à contempler la force de Dieu, qui lui étoit représentée par le tonnerre, & opposant cette force épouvantable à la douceur charmante que Dieu lui faisoit alors sentir, elle étoit surprise de voir qu'un Dieu si fort fût si doux, & que celui qui tonnoit dans le Ciel, la caressât dans son cœur.

Cette lumière qui l'éclairoit, étoit non seulement grande, étendue, pénétrante, mais encore continuelle. Quelque action qu'elle fist, quelque occupation qu'elle eût, jamais elle ne perdoit de vûë la majesté de Dieu. Elle sentoit Dieu qui l'environnoit comme une cer-

taine grandeur, où elle se trouvoit absorbée, & qui lui jettoit incessamment dans l'ame des rayons & des douceurs. Son experience lui faisoit connoître, que plus elle donnoit d'attention à cette lumiere interieure, plus elle avoit de capacité pour agir dans les choses exterieures. Les conversations & les visites, quelques louanges qu'elles fussent, ne la détournoient point de son application à Dieu, & ne l'embarassoient nullement. Son ame envisageoit toujours ce flambeau, qui ne se cachoit jamais. Si elle eût perdu seulement pour quelques momens la presence de Dieu, il lui eût semblé, me disoit-elle, que son ame fût renversée. Ce qui me faisoit souvenir de ce que disent quelques Philosophes, que si le Soleil s'absentoit pour peu que ce fût, il arriveroit dans le monde de grandes alterations.

Pour se tenir en la presence de Dieu, il ne lui falloit faire aucun effort. Cela lui étoit aussi aisé que de tenir les yeux ouverts.

Ce que je vais dire de la connoissance qu'elle avoit d'elle-même semblera peut-être étrange. Comme elle voyoit des yeux purs de la foi continuellement

Dieu ; elle se voyoit soi-même continuellement avec une pareille facilité, discernant dans son ame comme dans un miroir, les moindres mouvemens ; & sa voie étoit si lumineuse, que Dieu lui manifestoit tout son état, & la faisoit pénétrer dans toutes les actions interieures & exterieures, pour en reconnoître les motifs, & pour découvrir l'imperfection qui s'y glissoit ; pour distinguer ce qu'il y avoit d'humain & de divin, sans que rien pût échaper à ses yeux. Dans l'oraison même, sinon lorsqu'elle y étoit ravie, elle avoit cette continuelle vûe d'elle-même, cette lumiere de discernement l'accompagnant par tout, & ne la quittant jamais : en quoi elle étoit si fidelle, qu'elle n'eût pas laissé passer le moindre mouvement sans l'examiner : c'est pour cela qu'elle disoit que son examen duroit tout le long du jour. Comme on lui demandoit si elle ne pouvoit pas du moins pendant quelque demi heure se laisser un peu plus aller à la nature, sans y regarder de si près, dans les choses ordinaires & indifferentes, elle répondit que cela lui seroit impossible, & que ce seroit pour elle tomber dans un cahos & dans une confusion insupportable, que

d'aller contre la lumiere divine dans la moindre action du monde.

Si quelque legere imperfection lui échappoit par mégard , elle s'en apperçoit aussitôt , & avant que de passer outre elle y remedioit. Si même étant à table , elle venoit à se souvenir de quelque petit déreglement , elle n'eût scû manger un morceau qu'elle n'eût expié le passé , par quelque penitence secrete , & qu'elle n'eût pourvû à l'avenir par quelque sage précaution. Après cela elle demeuroit dans sa paix ordinaire & dans les dispositions necessaires à une ame qui adore incessamment Dieu en esprit , & en verité , n'ayant nul autre soin que de lui plaire.

Au reste il ne faut pas s'imaginer que cette étude de pureté si exacte se fist par des reflexions inquietantes : elle se faisoit avec une grande douceur & liberté d'esprit , Dieu qui vouloit être parfaitement honoré en sa servante , l'appliquant à cet exercice par l'onction de son esprit , & par un attrait d'amour , plutôt qu'elle ne s'y appliquoit elle-même par son travail. Ainsi l'amour étoit le principe de sa pureté , & elle disoit que le soir à son examen , s'étant représenté les défauts

dont elle pouvoit se souvenir , il venoit aussitôt une flamme qui les consumoit.

Au commencement de ces trois années de délices , un jour elle se forma l'idée d'une colombe qui voloit dans son cœur , & battant des aîles le bequetoit pour en arracher les restes de ses imperfections. En effet elle avouoit depuis avec une humble reconnoissance, que Nôtre-Seigneur avoit consumé ses pechez jusques à la racine.

La sainte gayeté qui paroissoit toujours sur son visage , venoit de la pureté de son cœur , & de l'assurance que sa conscience lui donnoit qu'elle étoit bien avec Dieu.

Cette abondance de lumiere que le saint Esprit versoit dans son ame ne l'éclaircit pas seulement pour se connoître; elle lui servoit encore pour connoître les autres , & pour pénétrer dans l'interieur de ceux avec qui elle conversoit. Je sçai par une experience assurée , qu'elle a découvert ce qui se passoit dans l'ame d'une certaine personne , & qu'elle toucha le point , que celle-ci tenoit secret , aussi clairement & distinctement que si on l'en eût pleinement instruite.

C'étoit encore par une effusion de cette

lumiere surnaturelle, qu'elle participoit abondamment aux tresors de la sagesse, & de la science de Jesus-Christ, ayant un merueilleux talent pour parler des choses spirituelles, & un rare don de conseil. Elle étoit capable de donner des avis à ceux mêmes, dont elle faisoit profession de suivre la conduite, & ses avis se trouvoient tres-solides & tres-utiles. Sur quoi l'on pourroit dire en particulier des choses bien considerables & fort assurées.

II. Les admirables splendeurs dont Dieu l'avoit remplie, produisoient en elle une pareille ardeur; & ce feu d'amour divin qui la possédoit, ne pouvant se contenir dans son ame, s'étendoit jusques sur le corps. Il se faisoit sentir à elle en deux manieres bien differentes. La premiere étoit fort douce. C'étoit comme une chaleur vitale, qui se répandant délicieusement dans toutes ses facultez & dans tous ses membres, lui donnoit toute la force qu'elle avoit pour agir & pour se mouvoir. Car ses grands travaux, ses jeûnes, & ses autres macerations, & ses infirmitéz la rendoient si foible, qu'elle n'eût pû subsister sans ce feu celeste qui la restauroit & soutenoit, la rendans

si vigoureuse, qu'elle se sentoît disposée à entreprendre de longs voyages à pied, pourvû que ce fût pour le service de Dieu. La deuxième maniere d'agir de ce feu divin étoit vehemente & impetueuse. L'excès en venoit quelquefois jusqu'à ce point, qu'il sembloit qu'elle allât expirer. Il lui causoit des consolations qu'elle nommoit insupportables, & des transports si violents qu'elle n'en pouvoit plus, & ne sçavoit que devenir. Son cœur étoit comme une fournaise, ses yeux étinceloient, & son visage paroïsoit enflammé comme un charbon ardent. Il lui est souvent arrivé pendant l'oraison de se sentir comme au milieu d'un feu miraculeux, dont elle étoit environnée & investie de toutes parts. Quelquefois entrant dans l'Eglise, elle se representoit sortir du tabernacle où reposoit le saint Sacrement, des brandons qui la venoient saisir & embraser. Souvent étant prête de communier, elle se figuroit le Corps de Jesus-Christ qui jettoit des flammes comme des buetes d'or & d'argent qui lui entroient dans la bouche & dans l'estomach.

Il sembloit que son élément fût le feu, J'ai lû dans un papier écrit de sa main, une

une chose étrange : c'est qu'un matin à son reveil une foudre tomba du Ciel sur elle , & la mit toute en feu , sans pourtant lui faire de mal. Au contraire il la penetra toute d'une douceur merveilleuse , & la ravit en Dieu. Enfin l'on peut dire que ce fut l'amour divin qui lui ôta la vie , & entre ses dernières paroles on remarqua celles - ci , *amour, amour, ô amour!* Paroles qu'elle élançoit avec une grande ferveur.

L'amour de Dieu l'avoit mise quasi hors d'elle-même , & l'éloignoit de la pensée & de l'affection de toutes les choses créées. Car bien qu'elle s'appliquât extérieurement à tout ce qui étoit de son devoir , elle avoit néanmoins l'esprit dans une tres-grande abstraction. On eût dit qu'elle ne vivoit presque plus de la vie naturelle , faisant si peu de réflexion sur son corps , qu'elle ne le sentoit presque plus que comme si ç'eût été un vieux haillon abandonné , ne trouvant aucun goût en tout ce qu'elle mangeoit , ne donnant presque point d'attention aux objets des sens , & n'en recevant nul plaisir. Elle disoit que le matin à son reveil elle se trouvoit comme dans un pays étranger. Il lui sembloit qu'elle n'é-

toit plus de ce monde , & elle s'en sentoit comme bannie & confinée dans son interieur comme dans une profonde solitude qui lui présentoit de vastes espaces , pour se cacher aux yeux des hommes. Ce seul mot d'*interieur* la ravissoit hors d'elle-même , & elle conseilloit aux personnes spirituelles d'agrandir & de dilater incessamment leur interieur , & de n'y rien souffrir qui pût le retrecir & le borner. C'étoit - là qu'elle habitoit , & que l'amour la tenoit occupée hors des atteintes de toutes les choses extérieures.

Son occupation interieure étoit une perpetuelle oraison , où elle s'unissoit à Dieu si fortement que rien ne l'en pouvoit distraire. Quand on lui eût porté la nouvelle du monde la plus fâcheuse , comme la ruine de sa maison , la mort de ses proches , elle reconnoissoit que cela n'eût pas été capable de lui causer une distraction. Si elle en avoit quelquefois , c'étoit par l'effort des malins esprits , & ses distractions faisoient si peu d'impression sur son esprit , qu'il demeurait toujours libre , sans jamais y adherer. Outre les heures réglées qu'elle donnoit à la priere pendant la journée , le

soir , lorsque tous ceux de la maison étoient couchés , elle se retiroit secrètement en son Oratoire , pour y passer une ou deux heures avec Dieu ; & afin d'avoir plus de tems à prier , elle en déroboit le plus qu'elle pouvoit à son sommeil , dormant fort peu.

III. Quand elle sortit de ses peines pour entrer dans son nouvel état , elle dit que Nôtre-Seigneur lui apparut , & lui dit : *Je te veux faire vivre désormais comme dans le Paradis.* En effet , les trois dernières années de sa vie furent pour elle comme l'essai & le noviciat de l'éternité bienheureuse , tant elle eut de part à la lumière , à l'amour , & à la joie , qui font la félicité des Saints dans le Ciel. Sa joie étoit un écoulement de ces torrens de saintes délices qui inondent la maison de Dieu. Elle étoit pure , solide , immense , inalterable , presque comme celle des Bienheureux , procédant comme la leur de la parfaite liberté d'esprit , & de l'admirable pureté de cette ame , & de l'abondance des biens spirituels qu'elle possédoit. Cette joie alloit quelquefois jusqu'à ces transports , que l'on ne peut cacher , & jamais rien ne la troublait. Plus cette sainte femme sen-

roit de mal , plus sa joie croissoit.

Elle fait connoître qu'il ne se passoit point de jour qu'elle ne reçût une ou plusieurs visites du Ciel , avec des faveurs & des consolations extraordinaires. Jesus-Christ dans le saint Sacrement lui faisoit des graces qui ne se peuvent exprimer. Toutes les fois qu'elle communioit il se manifestoit à elle d'une nouvelle façon ; mais ordinairement c'étoit sous des symboles de feu & de lumiere. Elle décrit dans quelques papiers que l'on a trouvez après sa mort , une certaine communication avec Nôtre-Seigneur , dont la maniere est incompréhensible. C'étoit comme s'il eût fait toucher sa divinité à la substance de l'ame de sa chere épouse. Ce qui la reduisoit à l'extremité , & lui laissoit d'admirables impressions de l'amour divin. Elle assure que trois mois avant sa mort elle avoit continuellement en la bouche une faveur surnaturelle & sensible de la sainte Eucharistie , qui la remplissoit de délices , & lui causoit un dégoût des viandes de la terre. Cette faveur s'augmentoit toutes les fois qu'elle pensoit à cet adorable mystere, ou qu'elle parloit de Dieu ; mais sur tout lorsqu'elle communioit.

La faim qu'elle avoit de ce pain des Anges ne se peut concevoir. Quand elle ne pouvoit le recevoir, elle fondoit en larmes, adorant d'ailleurs avec une humble soumission les ordres de la providence qui l'en privoit, si bien qu'elle se trouvoit tout ensemble, & désolée, & contente. Pour avoir l'avantage de communier une fois plus qu'à l'ordinaire, elle eût entrepris un voyage jusqu'au bout du monde, & néanmoins quand la Communion ne lui étoit pas permise, elle demouroit en paix, acquiesçant parfaitement à l'obéissance.

Elle voyoit souvent l'état intérieur des Prêtres qui lui donnoient la sainte Communion, & des personnes qui communioient avec elle, & quoiqu'elle eût les yeux fermez, elle les voyoit des yeux de l'esprit.

Ce lui étoit une chose fort ordinaire, à ce qu'elle dit, de voir l'état des morts pour qui elle prioit; & cette manifestation si fréquente des grands objets de l'autre vie, dont la vûe ravit les Anges & les Saints, étoit une des sources de sa joie.

Elle raconte que la sainte Vierge, pour qui elle avoit une tendre dévotion, la

consoloit souvent de ses visites & de ses entretiens. Elle passa la dernière fête de l'Assomption, & toute l'octave dans un ravissement d'esprit, pour avoir vû le triomphe de cette souveraine Princesse de la manière qu'il se fit à son entrée dans le Ciel. Elle en décrit la pompe dans son journal, & dans une lettre à un Religieux de sa connoissance. Nous sçavons qu'elle a eu quantité d'autres visions & de faveurs merveilleuses, qui se pourront voir dans l'histoire de sa vie, quand on l'aura donnée au public.

Je ne puis omettre ce qui regarde saint Joseph, le patron de presque toutes les grandes âmes de ce siècle. Elle dit que ce Saint la prévint, & l'assura qu'il la prenoit sous sa protection, avant qu'elle eût encore pour lui aucune dévotion particulière. Ce fut un jour de sa fête qu'il se montra à elle par surprise, & qu'il lui communiqua de grandes lumières pour l'avenir. Depuis ce tems là elle se consideroit comme sa fille, & quoiqu'elle conversât d'ordinaire avec plusieurs Saints, pas un autre ne lui apparoissoit plus souvent que saint Joseph. Peu de jours avant sa mort, étant en prières dans la Chapelle du Saint qui lui

a été dédiée dans le Temple de la Rochelle , elle reçût de lui de grandes illustrations , & des faveurs signalées. Un jour une œuvre importante que saint Joseph avoit faite pour elle étant achevée , elle crut voir le démon sous la forme d'un pourceau attaché avec une chaîne , & relegué bien loin par la puissance du Saint , contre lequel il écumoit de rage , à cause de ce qu'il venoit de faire. Elle eut souvent des révélations touchant les grandeurs & les prérogatives de ce chaste époux de la Vierge , & elle en disoit de si grandes choses , qu'on n'oseroit presque les rapporter , tant elles sont rares. Elle se croyoit lui être redevable des principales graces dont Dieu l'avoit ornée , & elle disoit que la sainte Vierge & saint Joseph la jetteroient aux pieds de Jesus-Christ.

Quoique son état pendant ces trois ans , fût , comme j'ai dit , un banquet perpetuel , une fête sans interruption , une abondance de consolations sans aridité , une plénitude de toutes sortes de biens : elle ne laissa pas de souffrir quelques tentations du démon , sans compter mille sortes d'illusions , qu'il lui vouloit faire passer pour des veritez , dont elle

découvroit incontinent la tromperie. Elle résistoit à ces attaques avec un merveilleux courage. Au commencement de son état de lumière, elle fut tentée durant trois jours de pensées subtiles & relevées contre l'être & la nature de Dieu, avec une telle opiniâtreté de la part de l'ennemi qu'elle ne sçavoit que faire. Elle se roidissoit néanmoins si courageusement, & combattoit si fidèlement pour Dieu, qu'à diverses reprises elle se dressoit sur ses pieds, & suoit à grosses gouttes, de la violence de l'effort qu'elle faisoit pour résister. Le fruit de sa victoire fut d'être affranchie pour toujours de cette sorte d'attaque.

I V. Ses vertus répondoient aux graces dont Dieu la combloit. Il y auroit de quoi en faire un livre. Je dirai seulement un mot de chacune. La connoissance qu'elle avoit de la grandeur de Dieu, & de son néant, la rendoit si humble & si petite, non seulement devant cette souveraine majesté, mais encore devant toutes les créatures, que rien n'étoit capable de lui donner des sentimens d'élevation. Un jour au commencement de ses grandes peines, elle eut une merveilleuse lumière, qui en un clin d'œil

d'œil éleva son esprit pour voir comme en gros tout l'état de sa vie passée, tous ses pechez, toutes ses infidelitez, ses ingratitudez, ses infirmitéz, ses foiblez, son néant. De quoi elle demeura si confuse, si persuadée de sa petitesse, que jamais depuis elle n'eut aucune pensée du contraire. Mais cette lumière qui lui fut donnée comme habituelle, la dispo- soit tellement qu'elle ne pouvoit recevoir aucune atteinte des louanges ni des hon- neurs, du blâme, ni du mépris, demeu- rant toujours dans la vûe de ce qu'elle étoit. A l'ouïr parler, & à voir l'opinion qu'elle avoit d'elle-même, on eût dit qu'elle étoit la plus méchante créature du monde. Ses manières étoient com- munes, & elle avoit tant d'adresse pour se cacher, que ceux mêmes qui avoient le plus d'habitude avec elle, ne pouvoient presque rien découvrir des richesses de son ame. Quand Nôtre-Seigneur lui faisoit quelque faveur, elle le prioit qu'elle ne parût point au dehors, & qu'elle ne fût connue de personne.

Sa fidelité à remplir les desseins de Dieu, & à cooperer avec la grace dans toute son étendue, alloit à une exactitu- de que nous admirions. Elle possédoit

un don de chasteté qui sembloit l'avoit élevée à la condition des purs esprits. Qui scauroit à quel point de perfection elle étoit parvenue en cette matiere, seroit bien surpris de voir jusqu'où Dieu, dans l'état même du mariage, porte une âme qui se donne entièrement à lui. Nous en savons les particularitez, qui ne se peuvent dire. Je dirai seulement en general, que si l'on connoissoit les merveilles que Nôtre - Seigneur a operées dans son épouse, pour seconder son amour de la pureté, l'on y trouveroit bien des sujets de louer & de benir la grace de cet adorable époux des âmes pures. Elle disoit hautement, qu'à moins d'être excellemment chaste, l'on ne pouvoit goûter les douceurs de la sainte Eucharistie, & qu'elle avoit reconnu par des preuves certaines, que l'heresie qui combat si opiniâtement ce mystere de la foi, est extrêmement charnelle. Ce corps divin, disoit-elle, qui est l'ouvrage du saint Esprit, & le fruit d'une Mere Vierge, ne peut bien être savouré que par une âme entièrement pure & dégagée des plaisirs du corps, non seulement des illicites, mais encore de plusieurs de ceux dont l'usage est permis.

Son abstinence étoit si rigoureuse , qu'on s'étonnoit comment elle pouvoit vivre du peu qu'elle mangeoit. Elle étoit dans un continuel exercice de mortification intérieure : & quant à l'extérieur , elle en pratiquoit autant qu'elle pouvoit en obtenir de ses Directeurs , à qui elle étoit si soumise , qu'elle préféroit toujours l'obéissance à ses propres sentimens , & aux révélations mêmes.

La sainte simplicité qui paroissoit en toute sa conduite , donnoit un merveilleux lustre à ses actions , étant incapable de finesse & de dissimulations. Elle étoit fort magnifique & libérale, incomparablement au dessus de l'ordinaire des personnes de sa condition , comme sçavent tous ceux qui l'ont connue. Sa patience & sa douceur étoient à l'épreuve de tous les plus fâcheux événemens.

Dans son domestique elle étoit prudente , paisible , extrêmement vigilante , ayant l'œil à tout , sans empressement , & pourvoyant à toute une grande famille, où il y avoit beaucoup à faire ; parfaitement soumise à son mari , & si condescendante à toutes ses inclinations qu'elle ne lui répugnoit jamais ; aimant ses enfans avec des tendresses incroya-

bles , mais sans attrache ; pleine de bonté pour ses serviteurs , & de soin pour le salut de leur ame. Je lui ai oui dire que quand ses enfans étoient malades , elle sentoit en même tems une douleur qui lui transperçoit le cœur , & une entiere résignation à la volonté de Dieu , pour tout ce qui leur pouvoit arriver , & que son esprit se trouvoit aussi libre que si elle n'eût point eu d'enfans. Elle ne pouvoit laisser passer aucune faute en ceux qui dépendoient d'elle , sans la reprendre , & l'esprit de Dieu la pouvoit à cela , & ne lui permettoit pas de faire autrement. Que si elle-même croyoit avoir fait quelque faute en leur présence , elle leur en demandoit aussitôt pardon.

Mais la vertu qui a paru en elle avec le plus d'éclat , ç'a été la charité envers les pauvres. On peut dire qu'elle étoit leur vraie mere , & l'organe de toutes sortes de bonnes œuvres pour la gloire de Dieu. On sçait qu'elle donnoit tout ce qu'elle pouvoit donner. Sa maison étoit le refuge de tous les misérables. Elle pansoit souvent de sa main des pauvres pleins d'ulceres & d'infection , & rendoit les plus bas offices à des malades ,

qu'une charité moins fervente que la
sienne eût eu de la peine à supporter.

Enfin, ses aumônes, sa prudence,
sa modestie, sa ferveur pour toute sorte
de biens, lui avoient acquis une si gran-
de estime dans tout le pays, qu'un cha-
cun la regardoit comme une personne
extraordinaire dans la grace. Les Hu-
guenots mêmes la respectoient grande-
ment. C'est ce qui parut sur tout après sa
mort, lorsque son corps fut rapporté de
Saujon à Marennes.

Monsieur le Baron de Saujon & Ma-
dame sa femme qui desiroient passionne-
ment de la voir, avoient instamment
prié Monsieur du Verger son mari, de
lui permettre de leur accorder cette satis-
faction. Monsieur du Verger étoit un
homme des plus signalez en pieté, en
zele, en courage, en magnificence pour
tout ce qui regardoit les affaires de Dieu
& de la religion, & generalement pour
toute sorte de biens, qu'il y eut peutêtre
en France. Dequoi je puis rendre témoi-
gnage pour l'avoir fort pratiqué, & pour
avoir sçu les sentimens que plusieurs per-
sonnes, même les plus remarquables,
avoient de lui. La consideration qu'il
eut pour Monsieur & pour Madame de

D d iij

Saujon , l'obligea de leur mener lui-même sa chere épouse : mais elle ne fut presque pas plûtôt arrivée , qu'elle se trouva saisie de la maladie , dont elle mourut dans peu de jours.

Il semble que la providence en disposa ainsi , afin que son corps étant rapporté à Marennes y fut reçu comme en triomphe. Tout le peuple alla au devant : c'étoit une procession perpetuelle : le chemin jusqu'à deux lieus de la ville étoit rempli de monde qui alloit lui rendre honneur , aussi bien les Heretiques que les Catholiques , les uns & les autres témoignant également leur douleur de la perte que tout le pays faisoit en cette occasion. Un témoin digne de foi assure qu'il vit pleurer plus de deux mille personnes. Sur tout les pauvres jettoient des cris qui perçoient le cœur de tout le monde. Le saint corps fut porté d'abord en la halle , pour satisfaire à la devotion du peuple. Il y avoit sept à huit mille ames qui entendirent avec une grande attention & avec beaucoup de larmes, l'Oraison Funebre prononcée par le * R. P. Superieur de la Residence de la Com-

* Le Pere François Penat , Religieux fort interieur & d'une grande vertu.

pagnie de Jésus, qui avoit été son Directeur, & qui fit le recit des choses les plus illustres qu'il sçavoit des vertus héroïques, & des graces extraordinaires de cette sainte femme. Son corp fut enterré dans l'Eglise de la même Compagnie à Marennes, où sa memoire sera en veneration tandis que les fideles en conserveront le souvenir.

A D D I T I O N A L E A précédente Lettre.

Abregé de la vie de Madelene Boinet.

Marie Baron laissa comme par héritage, son esprit à une jeune fille, nommée Magdelene Boinet. Cette fille étoit née en Xaintonge, de parens hérétiques & de basse condition. Son Pere étoit un Chaüderonnier, qui demouroit à Xaintes. La nature lui avoit donné tous les avantages de l'esprit & de grandes disgraces de corps. Elle étoit petite & mal faite; mais elle avoit l'esprit bon, le jugement tres-solide, un courage & une grandeur d'ame extraordinaire, tou-

D d iij

tes les dispositions naturelles qu'on demande pour le recueillement interieur & pour l'oraison.

Dieu la prévint tellement des benedictions de sa douceur, qu'elle garda inviolablement sa virginité, vécut toujours dans une grande innocence, & bien qu'élevée dans l'heresie, ne fut jamais véritablement heretique. Une lumiere interieure lui fit toujours connoître les veritez de la foi, & dans son cœur elle les croyoit, invoquoit les Saints, aimoit tendrement la sainte Vierge, goûtoit la retraite & le silence, & possedoit la presence de Dieu dans une douce paix.

Elle dit que ce qui la détermina à se déclarer ouvertement Catholique, fut une faveur qu'elle reçût de la sainte Vierge, un jour comme elle étoit au Prêche. Cette Reine des Vierges lui apparut dans une vision intellectuelle, l'appellant amoureusement, & lui marquant une bonté de mere. Elle lui manifesta le glorieux privilege de son immaculée Conception, lui imprima une haute idée de l'admirable union que Dieu a faite en elle, de la virginité avec la maternité, & lui fit faire reflexion sur le peu d'estime

& d'amour que les Huguenots témoignent pour la virginité, qui est cependant si recommandée par Nôtre - Seigneur, & par l'Apôtre, & qui élève les hommes en quelque maniere à la condition des Anges.

Magdelene étoit en la vingtième année de son âge, quand elle fit publiquement profession de la Religion Catholique. Sa demeure à Marennes lui procura la connoissance & la conduite du Pere Seurin. Elle lui ouvrit son cœur, & le Pere y reconnut ces précieux tresors de grace, qui étoient demeurez jusqu'alors cachez. Il marque dans quelques-unes de ses lettres l'estime qu'il faisoit de cette belle ame, & les avantages qu'il tiroit de ses entretiens. Ce fut lui qui la donna à Madame de Saujon, pour avoir soin de l'éducation de ses filles.

Elle demouroit dans cette illustre & pieuse maison, lorsque Madame du Verger mourut. Elle la servit pendant sa maladie, & l'assista au lit de la mort. Ce fut pour elle une source de benedictions. Cette sainte femme en mourant jetta sur elle un regard ferme, dont elle fut si pénétrée, qu'en ce moment elle se sentit comme toute changée, avec un attrait

pour la vie interieure, & de grands mouvemens de penitence. L'esprit de Marie Baron passa dans l'ame de Magdelene Boinet, & celle-ci se trouva investie des mêmes graces & des mêmes dons que l'autre avoit possédez.

Quelques mois après, la Providence l'attira de la maison de Madame de Saujon en celle de Monsieur du Verger, pour y avoir soin de ses deux filles. Elle les éleva si saintement, qu'on peut dire, qu'elle leur rendit en quelque maniere cet esprit interieur qu'elle avoit reçu de leur sainte ame. Toutes deux quitterent le monde, & se firent Carmelites au Monastere de Xaintes, où elles sont montes en reputation de sainteté.

Magdelene, après leur entrée en religion, demeura en divers lieux, & par tout elle donna des preuves d'une solide perfection qui la firent toujourns considerer, comme une ame tres-précieuse devant Dieu. Elle passa ses dernieres années à Bourdeaux, au service de Mademoiselle Duffault, qui lui confia l'éducation de ses filles. Emploi dont elle s'acquitta si heureusement, qu'elle en gagna deux à Dieu, leur ayant inspiré le mépris du monde, & la vocation pour l'ordre des Carmelites.

Elle avoit , à ce qu'elle dit , reçu de Dieu des graces fort extraordinaires , un éminent don d'oraison , un rare don de prophetie , de discernement & de lumiere surnaturelle sur toutes sortes de choses. Jamais elle ne perdoit la presence de Dieu. En tout tems , en tout lieu , elle étoit toute occupée au dedans d'elle-même , sans manquer à nulle des obligations exterieures de son état. Rien ne pouvoit troubler la paix de son ame , ni la faire sortir de son recueillement. Mademoiselle Duffault , qui prioit souvent avec elle ; a témoigné que pour empêcher les extases qui lui arrivoient dans l'oraison , elle se levoit du lieu où elle étoit à genoux , & se mettoit à courir par la chambre , mais qu'à la fin ne pouvant plus resister à l'attrait interieur , elle s'assioit sur un petit banc , où elle demeuroit plusieurs heures immobile dans un profond ravissement , le visage tout enflammé.

La conduite de son ame étoit un mélange prodigieux de tres-hautes operations de l'esprit de Dieu , & de malignes operations du démon. Elle passoit incessamment des unes dans les autres , & cette alternative dura jusqu'à sa mort.

Dès qu'elle demouroit à Marennes, peu de tems après sa conversion, les démons commencerent à la vexer en diverses manières. Quand elle étoit couchée, elle dit qu'ils faisoient trembler son lit, & le mettoient quelquefois, comme tout en feu, pour l'épouvanter : mais elle se moquoit d'eux, & les mettant en fuite avec le signe de la croix, elle leur reprochoit leur foiblesse & leur lâcheté.

Elle raconte que leur persecution devint bien plus cruelle & plus importune depuis qu'elle eut entrepris d'assister de ses prieres & de ses penitences le Pere Seurin, dans l'emploi que l'obéissance lui donna d'exorciser les Religieuses possédées de Loudun. Il étoit à Marennes lorsqu'il reçut cet ordre : il le déclara à Magdelene, qui dans l'entretien qu'il eut avec elle sur ce sujet, crût connoître par une lumiere d'en haut, ce qui lui devoit arriver dans cet emploi, & le regardant d'un œil fixe, lui dit : *Mon Pere, vous aurez beaucoup à souffrir : vous souffrirez des maux extrêmes ; mais n'importe : il faut prendre courage.*

Ce Pere a assuré que lorsqu'il fut arrivé à Loudun, dès les premiers combats qu'il eut avec celui des démons, qui

étoit le plus occupé à travailler la Mere Superieure, il connut que les Diables qui la possedoient étoient les mêmes qui obsedoient Magdelene Boinet à Marennes; & ce démon le chef de la possession de Loudun, lui dit, selon qu'il l'a raconté, des choses tres-secretes, que Magdelene lui avoit déclarées lorsqu'elle lui rendoit compte de sa conscience, comme à son Directeur, & qui étoient manifestement des effets de ces esprits de tenebres, nulle autre cause naturelle ne les pouvant produire.

Un jour le Pere Seurin venant de recevoir de Marennes une lettre que Madelene lui avoit écrite, après l'avoir lûë il s'en alla aux Ursulines. Il dit qu'il trouva la Mere Superieure actuellement possédée par ce démon, & tirant de sa poche la lettre, il lui demanda de qui elle étoit: *De ta dévote*, répondit le démon. Le Pere lui commanda de la nommer. Alors le démon lançant le pied de la possédée contre lui pour le fraper, *c'est*, dit-il, *de ta Boinete*. Il n'y avoit nulle apparence que la Mere sçut rien de tout cela, n'ayant jamais oui parler de Magdelene Boinet. Une autre fois, à ce qu'on dit, le démon la fit paroître à Loudun,

en la personne de la Mere Superieure, la nommant par son nom, & la menaçant avec des transports de fureur.

On rapporte que plus elle s'interessoit dans l'entreprise du Pere, plus les démons lui causoient de maux, aussi bien qu'à lui. On prétend que Dieu lui reveloit à Marennes tout ce qui se passoit à Loudun, comme il paroissoit par les lettres qu'elle écrivoit au Pere. Enfin il tomba dans un mal extrême, qui fut cause qu'on le rétira de son emploi. Magdelene lui écrivit en détail ce qu'elle croyoit que Nôtre - Seigneur lui avoit fait connoître là-dessus, & cela si exactement, qu'il sembloit qu'elle eût été témoin de tout ce qui s'étoit passé en lui.

Les démons, à ce qu'on prétend, enrageoient de voir la liaison qu'elle avoit avec le saint homme, dans cette grande affaire, & ils en témoigneroient souvent leur ressentiment & leur rage. Ils s'en vengeoient sur elle par toutes sortes de vexations exterieures & interieures, & ils ne cesserent de la persecuter jusqu'au dernier soupir.

On assure qu'une fois à la fête de Noël une troupe de démons lui apparut avec des representations impies, pour desho-

norer le mystere de la fête. Ils tenoient comme un petit enfant, qu'ils disoient être l'enfant de Bethléem, & dont ils faisoient leur jouet, le chargeant d'injures, & le déchirant en pieces. Magdelene animée de zele, pria, selon qu'on le raconte, la sainte Vierge de lui apporter le petit Jesus pour confondre les démons, & les obliger de lui faire réparation d'honneur. Aussitôt la Vierge parut avec le saint enfant qu'elle lui donna, & Magdelene le tenant entre ses mains, commanda aux démons de l'adorer, & eut le plaisir de voir ces malheureux esprits se prosterner devant la majesté d'un Dieu enfant, & reparer par des marques de respect les outrages qu'ils venoient de lui faire. Ensuite il lui sembla que le divin enfant s'alla loger dans son cœur. Elle l'y voyoit continuellement, & s'imaginoit le baiser, l'embrasser, le caresser, & lui rendre tous les petits services qu'on rend ordinairement aux enfans qui sont encore au mailliot. Elle fut ainsi pendant quelque tems toute oocupée du petit Jesus, & l'effet de cette grace fut une abondante participation de l'esprit de sa sainte enfance, & sur tout une simplicité d'autant plus admirable, qu'elle

étoit jointe à une singulière prudence.

La dévotion qu'elle avoit pour la sainte Vierge étoit conforme à sa disposition intérieure de recueillement. Elle ne consistoit point à faire en son honneur diverses pratiques, ni à lui donner, mais plutôt à recevoir d'elle, & à l'honorer par un respectueux silence. Magdelene se tenoit devant la majesté de cette auguste Reine dans une simple attention d'esprit, sans lui rien dire, ni lui faire des offrandes ou des demandes, se contentant de la regarder avec respect, avec amour & avec confiance, & de demeurer ainsi exposée à ses yeux, admirant ses grandeurs, s'abandonnant à son pouvoir, & attendant les effets de sa bonté.

Elle donnoit secrètement aux pauvres tout ce qu'elle pouvoit avoir en sa disposition; & la tendre compassion qu'elle avoit pour les âmes du Purgatoire, la portoit à faire dire pour elles quantité de Messes, mendiant pour cet effet des aumônes des personnes de qualité, qui avoient beaucoup de vénération pour sa vertu.

Elle étoit avec sa maîtresse dans une maison de campagne nommée la Croix, à une petite lieue de Bourdeaux, lorsqu'elle

qu'elle tomba malade de sa dernière maladie, un peu avant la Toussaint. Dans cette extrémité, elle souffrit d'étranges efforts de la rage des démons. Ils la tenterent de desespoir, lui persuadant par une vive représentation de plusieurs fausses raisons qu'elle seroit damnée. Toute son agonie se passa en vicissitudes d'operations de la grace & d'operations de l'esprit malin. Quelques momens avant que d'expirer elle parut avec un visage, où la terreur & les angoisses de son ame étoient si vivement peintes, qu'il sembloit qu'elle fût livrée en proie à la désolation. Enfin, cette bourasque ayant cessé, le calme revint, & les ennemis n'eurent plus permission de troubler sa paix.

On peut dire qu'elle mourut par obéissance : car ayant consenti à se laisser saigner au pied, contre son sentiment, au même tems qu'on lui ouvrit la veine, elle rendit doucement l'ame entre les mains de son divin époux, le 19. d'Octobre de l'an 1650.

Son visage qui étoit naturellement laid, parut après sa mort merveilleusement beau, vermeil, & comme riant. Son corps fut apporté à Bourdeaux, & enterré dans l'Eglise de saint Simeon ;

E e

où il est conservé avec le respect qu'on a coutume de rendre aux personnes qui ont vécu & qui sont mortes en odeur de sainteté. Une grande foule de monde de toutes sortes de conditions assisterent à ses funeraillles, tant on avoit d'estime & de veneration pour elle.

Le Pere Scurin a témoigné que c'étoit une des ames en qui il avoit reconnu une plus grande grace. Quelques-uns prétendent qu'il a plû à Dieu de faire connoître qu'elle est élevée dans le Ciel aux plus sublimes degrez de la gloire : & il est arrivé certaines choses extraordinaires que l'on a prises pour des preuves de son merite devant Dieu. L'une des plus remarquables fut que la guerre étant venue en Guienne, peu de tems après la mort, les soldats ruinerent les maisons de campagne des environs de Bourdeaux, & pillerent celle de Monsieur Duffaut : mais quand ils furent dans la chambre où Magdelene mourut, le premier qui mit la main au lit, pour en emporter la garniture, soudain qu'il l'eût touchée la laissa, & l'on ne sçauroit dire pourquoi il ne l'enleva point, comme tous les autres meubles. Par tout ailleurs ils répandoient le vin, & ravageoient

tout. Mais dans cette maison ils se sentoient arrêtez, & ne pouvoient suivre le mouvement de leur passion. Un d'eux s'en étonnant, dit tout haut, à ce qu'on raconte : *Je ne sçai ce qui nous retient ceans de faire ce que nous voudrions.* On croit pieusement que ce fut la benediction que cette sainte fille avoit communiquée aux choses qui avoient été sanctifiées par sa demeure ou par son usage.

On fera voir dans la vie du Pere Scurin la liaison de grace que Dieu avoit mise entre lui & cette sainte fille.



L E T T R E L X X I I .

A Magdelene Boinet.

Réponse à la demande qu'elle lui avoit faite de lui faire connoître ce que Dieu desiroit principalement d'elle.

A Saujon 28. Decembre 1632.

VOus me priez, ma tres-chere Sœur, de vous dire ce que Nôtre-Seigneur desire principalement de vous. Il est bien difficile de vous répondre : il faudroit avoir plus de lumiere que je n'en ai. Je pense neanmoins que dans ces desirs qui nous viennent de connoître la volonté de Dieu à nôtre égard, lorsque nous ne découvrons rien de déterminé, il est bon de nous appliquer à faire les choses que Dieu, par la bouche de son Fils, nous a déclaré, qui étoient de sa volonté, & particulièrement celles qui nous élevent à la perfection évangélique, & nous appuyant sur l'exacte observation de ces

saintes pratiques, attendre de la main de Dieu ce qu'il lui plaira de nous donner de consolations ou d'autres biens.

Par exemple, je voudrois prendre pour la voie assurée qui me conduiroit à Dieu, l'exercice de l'oraison si recommandé par Nôtre - Seigneur. Je m'y appliquerois souvent, & j'y donnerois autant de tems que les devoirs de mon état, & ma santé me permettroient; j'y traiterois avec Dieu familièrement, & je lui proposerois tous mes besoins & ceux de mon prochain.

De plus je voudrois me mettre dans la pratique de l'abnégation de moi-même, de laquelle Nôtre - Seigneur a parlé si admirablement, & je tâcherois de m'oublier moi-même, & de ne me souvenir non plus de moi, excepté ce qui regarde ma perfection & mon salut éternel, que de ce qui n'est point; de ne me troubler de nul de mes maux, m'abandonnant à Dieu avec une confiance filiale; de fuir toutes les pensées qui m'entretiennent dans le goût de ce qui flate mon amour propre, ou dans le dégoût & dans le chagrin de mes peines, me résignant entièrement entre les mains de mon Créateur & mon Sauveur, sans me souvenir

d'autre chose, que de garder ses commandemens, & d'user des Sacremens qu'il m'a laissez pour le remede de mon ame.

Après avoir mis mon appui sur ces saintes pratiques, & sur l'exercice des vraies & solides vertus chretiennes, de la maniere qu'elles me sont enseignées par les livres spirituels, par les Prédicateurs, & par les personnes pieuses qui me parlent de Dieu, je ne chercherois plus autre chose, mais je voudrois me tenir en paix, & vivre dans la liberté des enfans de Dieu, & dans la joie du saint Esprit.

Monsieur & Madame de Saujon m'ont témoigné un grand desir de vous avoir, pour élever Mesdemoiselles leurs filles. Voyez si cela vous accommode. Cet emploi seroit à la gloire de Dieu. Ce sont des personnes d'un grand merite & d'une grande vertu. Mandez-moi là-dessus vôtre sentiment à Marennes; & si au cas que vous ne voulussiez pas vous engager tout-à-fait, vous ne pourriez pas leur donner au moins trois mois de ce printemps. Madame doit faire un voyage à Paris, pendant lequel elle voudroit bien laisser ses filles entre vos mains. Il y a des personnes à qui le changement, en

ce qui regarde l'exterieur , sert beaucoup pour l'interieur. C'est ce qui arrive particulièrement aux ames qui ont des peines d'esprit : car dans le changement de lieu ou d'emploi , elles changent aussi leurs idées , en prennent de nouvelles à la vûë des nouveaux objets , & commencent comme une nouvelle vie. Je l'ai moi-même expérimenté.

Voyez ce que vous pourrez faire pour contenter Madame de Saujon. Elle a un si grand desir de vous avoir, qu'elle s'offre à vous faire tous les avantages que vous pourriez souhaiter. Elle s'accordera à tout ce que vous voudrez. Faites-moi sçavoir au plutôt vôtre resolution. Je suis.





LETTRE LXXIII.

A LA MESME.

Dans les trois lettres suivantes, il lui donne divers avis pour l'affermir dans la voie du recueillement & de l'amour de Dieu.

A Bourdeaux 18. Decembre 1633.

IL est aisé de juger par vôtre lettre, ma tres chere Sœur, que le démon travaille à troubler la paix que Nôtre-Seigneur veut établir dans vôtre ame. C'est que vous écoutez trop les pensées qui vous viennent dans l'esprit, & vous y laissez entrer ces objections que l'ennemi forge artificieusement pour vous entretenir toujours dans vos peines. Il sçait bien que tandis que vous garderez le droit de juger vous-même de ce qui concerne vôtre conduite, au lieu de rendre compte simplement à vos Directeurs, & de suivre les avis qu'ils vous donnent, il aura le pouvoir de vous faire naître des inquietudes sans fin.

Je

Je vous dis encore ce que je vous ai déjà souvent dit, que vous ne devez point tant vous arrêter à vous examiner; mais vous appercevant que vous avez fait quelque chose où il y a apparence de mal, humiliez-vous-en devant Dieu avec une amoureuse contrition & un bon propos de vous en confesser, s'il en est besoin, & puis n'y pensez plus jusqu'au tems de la confession.

Quand on vous dit que vous êtes perduë, & que vous y deviez mettre ordre par d'autres moyens que ceux que vos Directeurs vous prescrivent, répondez : *Je ne puis mieux faire que de me perdre dans l'obéissance.*

Il en faut user de la sorte pour acquérir la paix, la vraie liberté, la simplicité.

C'est l'obéissance qui vous le fait faire, ne cherchez point d'autre appui; Dieu benira vôtre soumission, & sans cela vous ne sortirez jamais de vos peines. Car ce qui les cause, c'est que vous avez trop de reflexions & de vûës humaines. Vous éviterez cet embarras si vous baissez les yeux pour ne pas voir tant de choses.

Le diable vous proposera sans cesse des craintes : mais par obéissance passez

par dessus, & n'en tenez compte. Il vous semblera pour un tems que d'agir ainsi, c'est vous licentier à bien des défauts. Mais ne vous étonnez point de cela: vous verrez dans la suite tout le contraire, & pour le present, dans l'état où vous êtes, vous avez besoin de cette conduite. Ne vous resserrez point l'esprit par la crainte, comme vous avez fait jusqu'ici. J'ai l'expérience de ce que je vous dis; vous pouvez seurement me croire. Retirez tant que vous pourrez, votre pensée de vous-même, & ne vous occupez que de Jesus-Christ, en qui vous trouverez tout.

Quand je vous dis, ma Sœur, qu'il faut retirer votre pensée de vous-même, j'entens des choses où l'imagination s'amuse ordinairement, soit pour se satisfaire, soit pour se chagriner sur nos intérêts. Ces sortes de pensées & de réflexions viennent d'amour propre, & ne portent que le trouble, & la désolation dans l'ame. Je ne prétens pas que vous ne pensiez point aux imperfections que vous remarquerez, & dont la vûe peut vous humilier & vous exciter à recourir à Dieu.

Ce que vous ne pouvez expliquer de vos dispositions interieures, oubliez-le

franchement, & ne faites point d'effort pour le pénétrer. En matière de défaut, il faut plus donner à la componction qu'à la recherche & à la pénétration.

Adieu, ma chere Sœur, croyez que je vous suis tout affectionné en Notre-Seigneur.

LETTRE LXXIV.

A LA MESME.

Continuez, je vous prie, ma tres-chere Sœur, à vous tenir stable dans cette simple attention à Dieu, sans vous borner de vous-même à rien de particulier. C'est le moyen de vous bientôt affranchir de vos défauts. Demeurez attachée à votre colonne, quoi qu'il arrive. Tenez-vous si constamment immobile, que rien ne soit capable de vous mouvoir, sinon l'instinct de l'amour divin, quand il vous porte, comme vous l'expérimentez, à agir & à parler, de manière qu'il vous semble que ce n'est pas vous-même, mais un autre qui agit & qui parle en vous.

F f ij

Lorsqu'il vous viendra des craintes qui voudront vous porter à faire les réflexions & les recherches qu'on vous défend, n'écoutez ni ne regardez rien de tout cela : n'admectez rien dans votre cœur, qui le puisse inquieter.

Quand vous vous sentez portée à vous entretenir seule de vos pensées réveuses, ne vous y laissez pas aller, & dès que vous vous en appercevez, sortez de là comme d'un puits où le démon veut vous enfoncer.

Vous ne devez pas non plus vous charger d'aucune affaire temporelle, si la charité ne vous y oblige, ni remplir votre mémoire des images des objets extérieurs, Tenez votre ame vuide de toutes les créatures, autant qu'il vous sera possible, & confiez-vous en l'amour qui la veut posséder. Assurez vous qu'il aura soin de pourvoir à tout. Appliquez-vous seulement à faire dans chaque moment ce qui vous paroîtra pour lors à propos selon la volonté de Dieu.

Aidez franchement à Monsieur Ebrard à mortifier ses activités, & à s'affermir dans le recueillement intérieur sans cette multiplicité qui embarasse l'esprit. Adieu, ma Sœur. Je suis.



LETTRE LXXV.

A LA M E S M E.

A Bourdeaux 29. Novembre 1636.

AImons, je vous supplie, ma tres-chere Sœur, aimons de tout nôtre cœur celui qui nous a aimez avec excès. Tenez vous si fortement attachée à cette colonne, où je vous ai conseillé de vous lier, que vous demeuriez immobile, attendant de Dieu ce qui lui plaira de faire en vous & par vous. Jetez en lui tous vos soins avec une parfaite indifférence, excepté pour vôtre bonheur éternel. Ayez une pleine confiance; ne lui demandant rien en particulier avec inquietude; il vous attirera lui-même à le faire. En un mot, soyez libre.

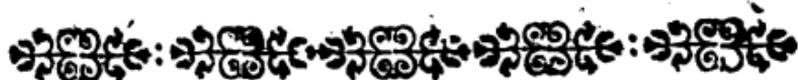
Evitez toutes sortes de reflexions inutiles, tant sur vous, que sur les choses extérieures. Ne faites rien que par amour. Car puisque Nôtre-Seigneur vous a donné cet attrait d'amour, il doit être le guide de vôtre vie, & vous ne devez vous conduire que par lui. Ayez une hardiesse in-

F f iij

trepide contre le démon. N'envisagez point trop ses operations malignes , mais artêtez vos yeux sur le seul amour de Dieu. Perdez-vous dans l'amour , & ne vous amusez point à des choses de peu de consequence. Demeurez bien attachée à vôtre croix , & passez cette vie qui est si courte , sans embarras d'esprit. Rien ne fatigue tant l'esprit que de vouloir trop connoître & trop pénétrer ce qui nous arrive. Dieu vous suffit. Soyez pauvre des consolations sensibles , & ne perdez pas le tems d'une maniere inquiete & qui vous trouble , à examiner sans cesse si vous êtes bien. Vos reflexions & vos raisonnemens ne font que vous embrouiller.

Adieu ma Sœur , dites à Denise qu'elle persevere à tenir son cœur paisible , & qu'elle s'affranchisse de la servitude des créatures , n'agissant non plus par leur consideration que s'il n'y avoit que Jesus-Christ & elle au monde.

Je vous suis de bon cœur.



L E T T R E L X X V I.

À Marie Gâteau, Tourière des Carme-
lites de Xaintes.

*Sur le même sujet que les
precedentes.*

J' Ai bien de la joie, ma tres - chere
Sœur, de pouvoir contribuer quelque
chose à l'execution des bons desirs que
Dieu vous inspire pour son service. J'ap-
prouve fort la conduite que vous tenez,
de vous représenter plutôt les motifs de
l'amour que ceux de la crainte. Le dé-
mon seroit bien aise que vous vous appli-
quassiez à ceux-ci, parce qu'ils sont plus
propres à donner entrée aux gênes & aux
inquiétudes qu'il veut mettre dans le
cœur, pour empêcher le parfait service
qu'on rend à Dieu par l'amour. Je vous
conseille de vous remplir l'esprit de ces
motifs d'amour, & de les prendre pour
principe de vôtre conduite.

C'est par ce divin amour que vous de-
vez vous abandonner vous-même à Dieu

F f iiiij

dans un grand repos. Evitez toute sorte d'empressement dans vos actions, & une trop grande multiplicité d'actes dans l'oraison. Soyez libre : suivez l'attrait divin : ne vous resserrez point dans les bornes d'un sujet particulier, si ce n'est qu'il vous élevât à Dieu, sans nuire à cette liberté d'esprit que je vous recommande. Pour peu que vous sentiez de repos & de simplicité auprès de Dieu ; arrêtez-vous y, & soyez contente. Quand on se trouve dans ce simple recueillement, il faut souvent y demeurer, sans s'efforcer de faire divers actes, & sans s'inquieter pour les distractions involontaires.

De plus, il faut que l'amour vous occupe en Dieu. Par tout où vous verrez que votre intérêt de consolation sensible se présente, détournez-vous-en, & ne cessez de vous offrir & de vous livrer à Nôtre-Seigneur, afin qu'il fasse de vous tout ce qu'il voudra. Si cette offre est absoluë & liberale, il l'acceptera, & prendra plaisir à vous exercer & à vous former selon ses desseins. Vous serez heureuse, si vous pouvez être sous sa conduite. Il veut vous avoir, & il n'attend que votre consentement pour prendre

soin de vous. Il vous fera cette faveur dès que vous vous serez déchargée de toute sorte de soins & de desirs , hormis de celui de lui plaire.

Encore une fois , ma Sœur , tenez-vous dans une profonde paix , dans un vrai abandonnement de vous-même entre les mains de Dieu , dans une entière dépendance de Jesus-Christ votre époux , à qui seule vous devez être toute appliquée par un continuel exercice d'amour. Marchez par la voie simple , & conduisez-vous par les instincts de la grâce , & vous serez la bien-aimée de Dieu. Adieu, ma Sœur. Je vous suis.





LETTRE LXXVII.

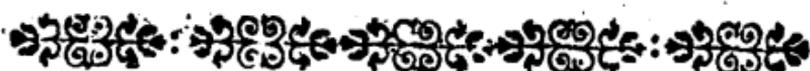
A LA MESME.

*Il l'exhorte à se dégager de tout pour
se donner toute au pur amour.*

C'Est pour vous dire , ma tres-chere Sœur , que vous preniez courage. L'amour infini veut avoir vôtre ame , & se communiquer à elle. Que ne-devez-vous point faire pour correspondre à ses desseins ? Il faut laisser les créatures , & ne vous attacher à pas une, pour y prendre vôtre repos & vôtre contentement. Elevez-vous par un genereux effort au desir du souverain bien , pour lequel vous avez été créée. Dieu desire avoir societé avec vous , & une societé d'amour. Vous y entrerez quand vous serez pure , c'est-à-dire dégagée de l'affection de toutes les choses perissables. Ma chere Sœur, n'usez point de remise. Rendez-vous à celui qui vous poursuit avec tant d'amour , & qui se prépare à vous combler de biens , dès le moment que vous

serez résoluë de l'aimer. Ne refusez pas l'entrée à cet amour. Il sera vôtre guide, & vous assistera en toutes choses; & s'il y a un peu de peine; il vous la rendra facile. Servez-vous de lui pour corriger vos défauts, & marchez en sa compagnie avec confiance & franchise, sans vous inquieter; avec paix & douceur, sans vous presser. Attachez-vous à le suivre avec la fidélité qu'il merite, & ne vous separez jamais de sa conduite. Je vous en prie de tout mon cœur, ma chere Sœur. Je suis.





LETTRE LXXVIII.

A LA MESME.

Sur le même sujet.

EXterminons tous ces empêchemens de l'amour divin, ma tres-chere Sœur. Vous verrez l'admirable assistance que Dieu donne. Mais ne desirons que lui : le tems est court, & l'affaire est grande. Vous y êtes la plus interéssée : elle vous regarde vous-même & non pas un autre. Il s'agit d'acquérir, ou perdre une grandeur qui ne finira jamais. Sa possession vous est assurée par le secours de sa grace, si vous voulez. Il n'y a qu'à vous donner à l'amour de Jesus Christ. Déterminez-vous, ma Sœur : faites un coup de generosité. Mettez votre cœur en liberté, ne l'attachez à rien de ce miserable monde : protestez à votre celeste époux une fidelité d'amour inviolable. Ne vous occupez plus que de lui ; ne pensez qu'à lui plaire, & recourez sans cesse aux soins amoureux de sa providence. Elle veille sur tous ceux qui s'aban-

donnent absolument à elle. Que ce soit là
votre refuge. Quand vous mourrez, vous
aurez une grande joie d'avoir préféré ce
divin époux à toutes les choses de la ter-
re ; & sortant de cette vie , vous irez au
Ciel prendre part à sa gloire pour une
éternité. Méprisez donc pour l'amour de
lui tous les objets perissables : n'ayez plus
nulle considération pour les créatures :
soyez courageuse & fidelle à vous vain-
cre , à vous recueillir & à conserver la
paix de votre ame. Adieu ma Sœur. Je
suis.





LETTRE LXXIX.

A Madame du Houx à Rennes.

Divers avis pour elle & pour les Religieuses de la Visitation, à l'ordre desquelles cette sainte veuve étoit associée.

26. Aoust 1658.

JE ne sçai point faire tant de reflexions sur les formalitez : ainsi, Madame ma tres-chere Sœur, ne jugez point par là de mon affection. Je vas droit au point que je crois important : allez-y aussi, je vous en prie, & assurez-vous que vôtre ame m'est chere.

Je ne vois rien de meilleur en vous que vôtre liaison interieure avec Nôtre-Scigneur, & que l'état de croix, d'où vous tirez vôtre force. Vous serez heureuse si vous ne recevez nulle impression de tout le reste. Livrez - vous entierement à la grace, & ne faites cas que de la vie qu'on prend en elle. Tenez-vous toujours attachée à Dieu par un amoureux regard.

Ne cherchez qu'en Dieu vôtre repos , & demeurez constamment dans la dépendance de sa providence , dans la droiture de cœur , & dans la liberté d'une ame qui ne tenant à rien , suit fidèlement la conduite du saint-Esprit.

Quant à vos cheres Sœurs , que voulez-vous que je vous dise pour elles ? Je vois toujours que Nôtre-Seigneur attend d'elles la correspondance que lui doivent de fidelles épouses.

On fait son oraison , & on y va de tout son cœur : on s'y affermit dans sa bonne volonté , dans la résolution de tout quitter , & de se dénuer de tout. On propose de ne perdre jamais de vûë le souverain bien , de ne se laisser jamais aller au relâchement , d'embrasser toutes les occasions de mortification qui se présentent.

Durant le cours de la journée on s'étudie à marcher en la présence de Dieu : on fait toutes les actions sans empressement ; on reprime son activité naturelle ; on évite les inutilitez , les amusemens & les moindres imperfections ; quand on s'aperçoit de quelque égarement , on revient doucement à Dieu , & l'on se replonge en lui par un acte d'adoration , ou d'invocation , ou d'amour ; & dès qu'on sent quel-

que passion qui se veut soulever, on se roidit contre pour conserver la paix : on se dégage à tout moment de tout ce qui pourroit captiver ou embarrasser le cœur. On se tient quelquefois devant Dieu en silence. Quelquefois aussi par un transport d'amour on s'élançe à Jesus-Christ, on se lie à lui, on s'abandonne à routes les saintes volonteés.

Tout cela se doit faire d'une maniere libre & sans gêne. Nôtre-Seigneur veut des ames gayes, qui agissent par amour, genereuses, qui ne rampent point dans les foibleesses de la nature ; élevées, qui par une foi vive respirent l'air de l'autre monde, & ne prennent part à celui-ci que par humilité, par charité, par condescendance pour les petits & pour les affligeés.

J'estime heureuses celles qui possèdent Jesus-Christ dans leur interieur, & que sa continuelle présence, & le doux sentiment de sa grace tiennent dans leur devoir, dans la ferveur, & dans la joie. Un cœur dénué de tout, ne tarde gueres d'en venir là. Ce qui empêche nôtre vol vers Dieu, ce sont nos attachemens aux créatures & à nous-mêmes, nos desseins, nos desirs, nos craintes humaines.

L'ame

L'ame qui aime le mépris, & qui ne cherche d'autre avantage en ce monde que la familiarité de Jesus-Christ son époux, est bientôt introduite dans le cabinet intérieur, où elle jouit de son entretien, & goûte la douceur de son amour, & les fruits de sa paix.

Que si elle est privée des consolations, & des graces sensibles, son bonheur sera de pouvoir servir Dieu dans l'exercice du saint amour, perseverant dans ses saintes pratiques, se fortifiant par l'oraison & par la vigilance à garder son cœur, attisant son petit feu, & souffrant pour l'acroitre jusqu'à ce que par sa perseverance elle fasse descendre le feu du Ciel pour brûler le bois qu'elle aura préparé.





LETTRE LXXX.

A LA MESME.

*Avis pour travailler saintement au
salut des amès.*

JE vois bien, Madame ma tres-chere fille, que Nôtre-Seigneur vous veut tenir tout-à-fait dans sa dépendance : dans celle de sa providence, pour recevoir d'elles les commissions qu'il lui plaît de vous donner ; dans celle de sa grace, pour tirer d'elle vôtre vie & vôtre force. La providence vous applique à Dieu pour connoître ses desseins, & pour agir par son esprit.

Ne vous déterminez de vous-même à rien de considerable, sans l'avis de sages & habiles directeurs : attendez que les ordres du Ciel vous soient manifestez. Ce qui fait nos tenebres dans les affaires de Dieu, c'est qu'on se laisse préoccuper de quelque dessein, qui n'est pas purement selon le desir de Dieu. Ce dessein est à l'esprit ce qu'une taye est à l'œil, il y met de l'obscurité ; & quand une fois les te-

nebres se sont répandues dans l'esprit, les passions ne manquent point de se glisser dans le cœur. On ne peut mieux remédier à ce mal qu'en se dénuant sans cesse de tout dessein & de toutes prétentions superflues, pour envisager seulement Dieu dans la pureté de son service, ne desirant, ni ne craignant rien qu'avec trop de vivacité. Toute la force de l'ame consiste dans ce dénuement de tout, hors de Dieu. Ainsi, ma chere fille, soyez exacte & constante à vous y maintenir.

Outre cela ayez toujours l'esprit prosterné & humilié devant Dieu pour lui demander sa lumiere & sa grace, vous défiant de vous-même, ne vous échauffant jamais pour quoi que ce soit, avec une vivacité démesurée, n'oubliant jamais le recueillement, ni les exercices qui ramènent l'ame dans son fonds, & qui l'unissent à Dieu. Ce n'est pas assez d'être employé aux affaires de Dieu; il faut à l'exemple de Jesus-Christ n'y agir que par l'esprit de Dieu, n'y goûter & n'y sentir que Dieu, se gardant soigneusement des préventions & de la précipitation, qui sont si opposées à la lumiere & à la liberté de l'esprit de Dieu.

Conservez bien cette sainte liberté.

G g'ij

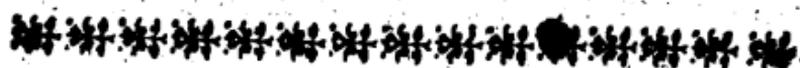
faites tout avec joie , comme cooperant aux desseins de Dieu ; & soit qu'il benisse vos travaux , soit qu'il permette aux créatures de les traverser , servez - vous de tout pour vous lier à Jesus - Christ ; sur tout ayez comme lui le cœur toujours préparé à la Croix , vous estimant heureuse de trouver dans vos emplois des mépris , des rebuts , & des contradictions. Les croix operent communement de grands effets dans l'ame. Dieu ne manque point d'en donner à ses amis , quelquefois de cachées , que son amour rend si douces , qu'on ne sçauroit s'en plaindre : quelquefois de manifestes & assez pesantes , qui nous font sentir nôtre foiblesse ; mais en quelques dispositions que nous soyons , nôtre bien est de ne nous occuper que de Dieu , de nous remplir de Dieu , & de tirer nôtre vie de la volonté de Dieu & de sa présence au dedans de nous.

J'aurois encore bien des choses à vous dire. Je me contente de vous prier de rendre de jour en jour vôtre ame plus forte en Dieu par l'éloignement interieur de tout ce qui peut vous attacher à la terre. Le seul contentement désirable en ce monde est celui qui est fondé sur cet

éloignement, & cette separation de toutes choses, jusqu'à operer en nous une mort délicateuse, où nous trouvions le principe de la vie.

Je considère tout l'état présent comme un moment, ou comme une goutte d'eau abîmée dans l'océan. Tel est le cours des siècles au regard de l'éternité que nous attendons. La vraie sagesse est de ne recevoir de teinture ni d'impression que de l'éternité, & des objets qu'elle nous présente, qui ont une stabilité invariable. Etablissons en l'esprit dès à présent notre demeure dans l'éternité; faisons y notre oraison & tous nos exercices; prenons y notre repos, & soupçons sans cesse après le souverain bien qu'elle nous garde; & qu'un moment qui nous amuse, nous arrache & nous fait perdre.

Soyons à Dieu, ma chere fille; attachons-nous inseparablement à lui. Je vous offre à Nôtre-Seigneur, & je le prie de vous loger en lui pour l'éternité.



LETTRE LXXVI.

A LA MESME.

Avis pour attirer les ames à Dieu.

JE crois, Madame ma tres-chere fille, que vous devez prendre comme des effets de la Providence vos emplois pour le prochain, soit que l'obéissance vous y applique, ou que la seule charité vous y engage. Dieu fait de grands biens à ceux qui s'employent au service des ames, quand ils n'y cherchent purement que la gloire.

On ne scauroit mieux aider les personnes mondaines que par l'usage de la foi, leur representant vivement les grandes veritez qu'elle enseigne, & leur faisant entendre qu'à l'heure de la mort elles ne jugeront rien plus important que d'avoir servi Dieu; que tout le reste leur paroîtra un néant; que les choses de la terre qui les auront occupées ne leur causeront alors que de la douleur; que hors le service de Dieu tout n'est qu'amusement & que folie. Il faut battre fortement sur cela,

jusqu'à ce qu'on leur ait imprimé la crainte des jugemens de Dieu, & le desir de se convertir. Alors il faut leur aider à executer leur bonne résolution, les liant avec quelque personne vertueuse, dont la conversation & l'exemple les anime, leur faisant pratiquer les exercices de la mortification, & ceux de l'oraison & de la pieté chrétienne, & les appliquant peu à peu à l'étude des vertus.

Quant aux ames religieuses, il ne faut point leur dissimuler, que jamais elles ne trouveront de vrai contentement, que dans l'abnégation d'elles mêmes, dans la privation de toutes les douceurs qui ne viennent point de Dieu, dans la retraite, & dans le recueillement. Il faut bien leur persuader que leur perfection, & leur bonheur dépend de leur fidelité à la grace, de leur progrès dans l'oraison, & de leur union avec Dieu: que hors de Dieu elles n'auront que du chagrin & de la confusion. Ensuite il faut les porter doucement, mais efficacement à se dégager de tous leurs petits attachemens, leur inspirer une grande estime & un grand amour de la vie interieure, & leur apprendre à se rendre dociles à la conduite du S. Esprit, bravant en toute occasion le

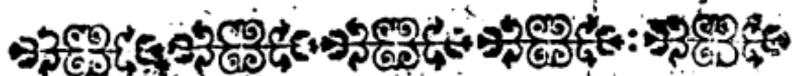
respect humain , & n'ayant en vûë que de contenter Dieu. Si elles n'en viennent là , elles n'auront jamais une vertu solide & entiere.

Je vous assure , ma chère fille , qu'il ne faut point se jouer à Dieu. Recevoir tant de graces , avoir tant de lumieres & tant de moyens pour se sanctifier , & par une lâche condescendance aux inclinations de la nature demeurer toujours dans l'esclavage de l'amour propre, & ne pouvoir renoncer à de miserables petits intérêts qui empêchent la perfection. Pensez-vous que ce soit une chose peu dangereuse? Dieu est bon, il est vrai, & il chérit les ames qui sont en sa grace : mais il est severe & terrible aux lâches , à celles qui n'épargnent ni soin ni travail pour venir à bout de leurs desseins, & ne peuvent se donner la moindre peine pour executer les siens ; qui ont de la force & du courage , quand il s'agit de faire ce qui est à leur goût , & qui n'ont ni force ni courage lorsqu'il est question de faire ce qui lui plaît : c'est ce que je dis dans la lettre à la Mere Barrin. Vous pouvez la lui demander.. Vous verrez que cela ne peut recevoir de dispense que de la sagesse humaine , qui ne regne que
trop

trop dans les maisons religieuses.

Je ne crois point qu'une ame soit véritablement noble , si l'exemple de Jesus-Christ ne lui persuade de quitter ce vieux haillon délabré de son faux honneur , & de se dépouiller de ces soins empressez de son intérêt temporel & de sa santé , pour être en état d'aller à Dieu sans empêchement , & d'accomplir tout ce qu'il demande d'elle : car il attend que nous répondions à l'attrait de sa grace , lui donnant la liberté d'operer en nous selon son bon plaisir , sans nous amuser à des bagatelles.

Pour vous , ma chere fille , tenez-vous invariablement attachée à Nôtre - Seigneur , à sa grace , à sa croix , aux ordres de sa providence & à ses intérêts , à faire son œuvre , & à procurer sa gloire par tout où vous pourrez étendre vôtre action , joignant la conduite interieure de sa grace aux dispositions exterieures de sa providence , afin que de cette union resulte le parfait accomplissement de ses desseins , & vôtre perfection.



LETTRE LXXXII.

A LA MÊME.

De l'obligation qu'ont les personnes Religieuses de rendre à Dieu un service parfait.

J'Ai écrit à la Mere Superieure de votre maison, Madame ma tres-chere fille, mais je n'ai point bien contenté mon cœur sur ce que je vois qu'on peut dire à une Communauté si attachée à Dieu, & si obligée à l'aimer.

Je voudrois leur avoir pû imprimer bien avant dans l'esprit l'importance du parfait service de Dieu. C'est un point dont il me semble que les ames communement ont assez peu de connoissance, quoique chacune en particulier en fasse assez d'estime.

Le service de Dieu pour être parfait, demande une si grande détermination à toutes les solides pratiques de la vertu, que rien ne puisse diminuer la ferveur avec laquelle on s'y porte. Cependant il

me paroît clairement que la foiblesse humaine se flate, se contentant de peu, & se bornant aisément en matiere de perfection; & comme les personnes religieuses n'ont rien à faire que de vaquer uniquement à Dieu, & que leur état leur donne tant d'avantages pour cela, j'estime que c'est une grande misere de ne se pas donner entierement à un si heureux emploi. Je voudrois leur dire avec saint Ignace, que nous ne sçaurions assez comprendre combien nous manquons de correspondance aux graces divines, & avec sainte Therese, que puisque Dieu n'est connu & servi que de si peu de personnes, il importe extrêmement que celles qui se sont consacrées à son service, le servent parfaitement.

Or ce qu'elles peuvent faire pour cela c'est d'ôter les empêchemens interieurs de la perfection, en se dépouillant de leurs interêts. Car après y avoir bien pensé, les Religieux & les personnes dévotes trouveront, que ce qui empêche leur avancement spirituel, est dans la volonté, & que s'ils vouloient efficacement retrancher ce que la nature corrompue & l'amour propre leur suggerent, ils seroient libres pour vaquer à Dieu.

H h ij

ou du moins ils acquerroient bientôt cette liberté : car souvent on fait beaucoup de chemin , & on ne le croit pas. Souvent aussi on croit beaucoup avancer, & l'on se trompe.

Tout consiste à ne rien prétendre de ce monde , & à renoncer aux fruits qui nous en peuvent provenir. Cela est terrible aux ames qui n'ont pas un grand établissement dans la foi : mais il est doux à celles qui ont une foi vive & vigoureuse. Dans quelques-unes la foi paroît comme sans ame , ou du moins infirme & sans vigueur. Cependant elles doivent agir comme les malades qui n'ont point d'appetit , & comme ceux qui ne trouvent point de goût à l'état , & aux emplois où ils sont attachez pour toute la vie. Combien y a-t'il de personnes engagées dans le mariage qui n'y ont que du mécontentement ? Il faut pourtant demeurer là ; sans esperance d'en sortir qu'à la mort. N'est-il pas juste que les épouses de Jesus-Christ qui ne trouvent pas dans sa maison & dans son service le même goût que les autres , se résolvent à lui rendre généreusement tous les devoirs de fidélité qu'il merite ; Et qu'encore qu'il ne leur

marque point de correspondance sensible, elles perseverent à le servir paisiblement sans se laisser aller au dégoût ni au relachement? Si elles ont le courage de le faire, elles doivent croire, que comme l'état de la vie presente est un état de foi, leur pauvreté leur acquerra des richesses immenses après la mort, & peut-être même avant la mort.

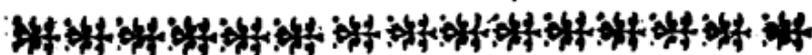
Il y a de fort bonnes ames à qui Dieu ne donne point de marques sensibles de son amitié. Si malgré leur secheresse elles s'attachent constamment à le servir, elles doivent esperer de grands biens, & s'assurer que la verité de la foi est indubitable, que le terme où elle nous conduit, est une éternité de bonheur; mais que le chemin par où elle en mene quelques-uns, est bien rude & bien aride.

Communement Nôtre-Seigneur donne & beaucoup de grands maux, & beaucoup de grands biens à ceux qui se lient étroitement à lui. Mais toutes les ames qui sont en sa grace ne se lient pas à lui de la sorte. Plusieurs se laissent aller ou à leurs satisfactions, ou au découragement, & ne se peuvent résoudre à se donner à Dieu sans réserve, &

H h iij

à lui rendre un service pur & entier. Il attend de vous, ma chere fille, que vous le serviez dans toute la perfection des Religieuses; & ce que je dis pour elles, je le dis généralement pour toutes les personnes qui ont le tems & la liberté de se donner pleinement à Dieu, comme ces bonnes Dames seculieres qui sont dans vôtre maison. Il a fallu que je m'étendisse à vous dire, ce que je portois dans mon cœur pour toutes ces cheres Sœurs. Je ne puis aisément finir quand je suis sur un sujet que je vois leur être si utile & si agréable.





LETTRE LXXIII.

A LA MESME.

Divers avis pour elle & pour d'autres bonnes ames.

CEt amortissement de vôtre activité naturelle, Madame ma tres-chere fille, est une grace de Nôtre-Seigneur, & cette sorte de lenteur à produire au dehors vos mouvemens, étant indifferente à tout ce qui ne regarde pas vôtre perfection, sert à établir la paix dans vôtre ame, & vous donne une secrete force pour agir en toutes choses comme il faut. Je desire que vous posse liez au dedans de vous avec Jesus-Christ un parfait repos. Ce sera le moyen de traiter avec le prochain sans émotion, sans intérêt propre, par le pur motif du zele de la gloire de Dieu. Tout ce qui se dit, tout ce qui se fait au dehors contre vous ne vous touchera nullement, si vous vous tenez attachée à ce tranquille regard de Dieu, comme morte à tout ce qui n'est point de son service, donnant à

H h iiii

son amour toute la force de vôtre cœur & ne sortant jamais de la dépendance de sa grace. Cet état est une espece de mort, parce que l'ame ne vit que pour Dieu, insensible à tout le reste.

Je voudrois pouvoir contribuer au bien de ces trois Dames qui sont avec vous. Je leur conseille de s'appliquer tout de bon à cultiver leur interieur, pendant qu'elles sont en cette sainte maison : qu'elles ramènent toujours leur esprit à l'oubli de tout interêt temporel, & qu'elles se dégagent de plus en plus de l'affection des choses passageres, les regardant comme un songe, & se persuadant que tout leur tresor consiste dans les veritez de la foi : qu'elles mettent leur cœur en liberté, réunissant toutes les forces de leur ame pour vaquer uniquement à Dieu : qu'elles ne se contentent pas de sentir en elles une bonne volonté, mais qu'elles s'étudient aux vertus solides, & s'exercent avec ferveur dans les saintes pratiques de la grace.

Vous me parlez d'une bonne ame qui est vexée par le malin esprit, & dont la disposition interieure est une attention à Dieu. Dites-lui qu'elle ne se fasse point de peine pour les divers avis qu'on lui

donne ; qu'elle se fonde sur les vraies pratiques de la vertu ; mais que son repos soit au dedans d'elle , & dans le fond le plus intime de son ame , sans s'inquieter pour tout ce que vous me marquez. Il n'y a point d'ame , quelque élevée qu'elle soit , qui ne doive mettre son fort en la vertu commune , mais il ne faut pas aussi se faire violence pour fuir les voies particulieres , par lesquelles il plaît à Dieu de la mener. Il faut suivre paisiblement la grace , & correspondre doucement à son operation , se portant toujours comme par son propre penchant au mépris de soi-même , à l'humilité , à la charité , à la douceur , à la patience , & sur tout à Jesus-Christ crucifié. Si cette bonne ame se met en peine de tout ce qu'on dit, elle se brouillera toujours.

Pour vous , ma chere fille , suivez l'attrait qui vous porte à établir votre repos dans la sainte volonté de Dieu , de sorte que vous ne trouviez de consolation ni de plaisir qu'en son accomplissement. Soyez toujours disposée à vous laisser conduire par les voies qu'il lui plaira.

Que voulez-vous que je vous dise en

commun pour toutes vos Sœurs ? Je n'ai quasi qu'une leçon à leur enseigner : c'est de vider leur cœur de toutes les créatures. J'admire que des Religieuses se puissent mettre en peine d'autre chose que de contenter l'époux celeste qu'elles ont choisi. Elles n'ont rien à faire que de former au dedans d'elles une retraite, où elles puissent avec liberté s'unir à lui, l'embrasser, converser avec lui. Il est vrai que l'entrée de cette solitude intérieure est un peu difficile à trouver : il n'y a que les âmes mortifiées, libres, pures, tranquilles, qui la trouvent. C'est pour cela qu'il faut à quelque prix que ce soit se dégager de tout, & se mettre en liberté.

C'est-là un bon exercice pour le tems de l'oraison. L'âme s'y laissant pénétrer du désir d'être toute à Dieu, & de posséder pleinement Dieu, se représente tous les objets terrestres les plus agréables qu'elle pourroit désirer hors de Dieu, & par un amour de préférence pour Dieu, elle congédie ces objets, & les foule aux pieds avec mépris, se dépouillant de tout, & renonçant à tout, en ne voulant que Dieu seul, à chercher uniquement en Dieu son repos, & à pren-

à se voir méprisée, délaissée, rebutée. Elle s'anime ainsi dans l'oraison, se rendant ces sortes d'idées familières, afin que dans l'occasion elle ne manque pas de courage ni de fidélité.

Si j'étois en la place de ces bonnes Religieuses, après avoir pris devant le saint Sacrement la résolution de ne vouloir plus que Dieu, je ne cesserois dans toutes mes oraisons de rechercher ce qui me touche hors de Dieu & mon salut; & tout ce que je rencontrerois dans mon intérieur qui me captiveroit, je l'anathématiserois, j'y renoncerois, & je le rejetteroïis comme mon ennemi, n'y admettant que ce que je verrois qui viendroit de Dieu, & qui me conduiroit à Dieu. Alors me trouvant dénuée de tout, & parfaitement libre, je m'élancerois comme un foudre à Jesus-Christ mon Seigneur & mon Dieu, pour l'embrasser, pour me lier à lui, & pour lui faire toutes les caresses d'une épouse transportée de son saint amour.

C'est-là l'état où se fait l'union divine, dont les mystiques parlent tant, & tout ce qu'ils en disent ne signifie que la disposition d'une ame toute appliquée à Dieu, & qui ne goûte que Dieu. Alors toutes

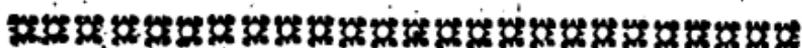
les creatures s'étant retirées, le feu de l'amour divin s'alume sans obstacle. On ne peut plus aimer que Dieu, ni goûter que sa douceur & son éternelle vérité : & c'est-là la souveraine félicité des âmes en cette vie.

Que j'ai de pitié d'une âme qui n'a pas le courage de rompre ses liens ; qui a toujours quelque attachement, quelque dessein dont elle veut venir à bout, quelque desir qui la presse, quelque crainte, quelque jalousie qui l'inquiète ; n'étant jamais contente, se plaignant qu'on ne la considère pas, ne pouvant supporter qu'une autre ait ce qu'elle n'a pas ! Je lui dirois : *belas en un moment vous pouvez être heureuse, en abandonnant tout, & ne voulant qu'un Dieu qui s'offre tout à vous.* Mais nous ne saurions quitter des bagatelles qui nous enchantent.

Il faut continuer de soupirer après Dieu dans l'oraison, & puis durant toute la journée veiller sur soi, pour ne se laisser prendre à rien, & pour ne rien faire ni rien dire qui ne tende à Dieu. Quand le cœur veut se mouvoir, il ne faut jamais souffrir qu'il se penche en bas où son poids l'entraîne ; il faut l'élever en haut où la grâce l'attire : & pour

nous affranchir de nos petites peines , il faut tout résigner & abandonner à Dieu jusqu'aux plus intimes dispositions de nôtre ame. Que si Dieu nous laisse tremper dans la peine & dans l'amertume , cette épreuve ne servira pas peu à nous unir ensuite plus étroitement à lui ; & enfin nous en viendrons à trouver nôtre repos dans le pur goût de son amour , & dans l'expérience de son éternelle vérité ; qui est la récompense des ames fidelles , patientes & perseverantes dans l'exercice de la vertu.





LETTRE LXXIV.

A LA MESME.

Comment le royaume de la volonté divine s'établit dans l'ame.

JE vois ma tres-chere fille, que Nôtre-Seigneur vous conduit dans les œuvres qu'il vous ordonne par sa providence. Il faut trois choses pour avoir la conduite du saint Esprit. 1. Ne vouloir sincerement que le service de Dieu. 2. Lui demander l'assistance de sa grace pour toutes choses. 3. Se tenir toujous libre de tout intérêt propre, excepté l'intérêt de sa perfection & de son salut, & jeter sans cesse les yeux sur son interieur, pour voir s'il ne se glisse rien d'humain qui soit un obstacle à la grace.

Quand l'ame a soin de ces trois choses, l'esprit de Dieu n'y trouvant point d'empêchement, il répand en elle les lumieres, & lui découvre ses desseins & les moyens de les executer. Elle s'y attache inviolablement, & ce qu'elle execute par la conduite de ce divin esprit réussit à la

gloire de Dieu. De cette maniere le royaume de sa divine volonté s'établit en l'ame.

Ce qui nous prive d'un si grand bien , c'est que nous sommes foibles en la foi , & que nous estimons trop les choses de cette vie. De - là vient que nous nous échauffons pour un rien : nous perdons la paix & la grace , & nous tombons en des tenebres , qui font que nous nous reposons dans le mal , nous y trouvons nôtre contentement : nous nous heurtons , & nous nous blessons au-dedans sans nous plaindre , & sans sentir nos blessures. C'est - là l'état des ames aveuglées. Souvent plusieurs personnes s'y trouvent qui ne sont pas pour cela en peché mortel , mais qui vivent dans de grandes imperfections & dans l'obscurité , en danger de tomber dans un plus mauvais état.

C'est pourquoi la vraie prudence sur-naturelle nous porte à rendre toujours au plus parfait , & à ne nous borner jamais à des choses basses , sous pretexte que nous ne serons pas damnez pour nous y être laissés aller. Quand vous verrez des ames en cette disposition , tâchez ma chere fille , de les en retirer. Vous leur rendrez un grand service , les animant à s'élever à la perfection , & leur

persuadant qu'il n'y a rien qu'elles ne fussent prêtes à faire , si elles connoissoient les biens qui les attendent à la fin de leur carrière, pourvû qu'elles ayent le courage d'y entrer , & la constance d'y perseverer. Voyez ce que font les Marchands pour amasser des biens terrestres qui ne peuvent rassasier le cœur , & cependant on les croit sages. Que ne devrions-nous point faire pour acquerir des biens celestes qui contentent le cœur , & qui sont le gage & l'avantgoût de l'éternité bienheureuse ? Nous n'avons qu'à nous dégager de l'affection des choses de la terre. Dieu donne liberalement les richesses & les délices de la grace aux ames mortifiées , qui pour l'amour de lui se sont sevrées des douceurs de la vie naturelle , & ont renoncé aux objets qui flattent les sens. Quand ce ne seroit que pour nous mettre en assurance contre la crainte des maux horribles de l'enfer , n'est-ce pas là un motif assez puissant pour nous porter à remplir exactement nos devoirs ?

LETTRE



LETTRE LXXV.

A la Mere Marie Therese Cornulier Superieure du second Monastere de la Visitation à Rennes.

C'étoit une sainte fille qui se faisoit de grandes peines pour n'oser suivre avec liberté l'attrait qui la portoit à l'oraison de simple repos en Dieu. Cette lettre & la suivante lui furent écrites au sujet de ses peines.

17. Fevrier 1658.

IL me semble, ma tres-chere Mere, que toutes vos peines que vôtre imagination vous represente comme fort grandes, & vous fait vivement sentir, sont fondées sur un point qu'il vous importe extrêmement de connoître. Vôtre esprit a trop de vûës; vous raisonnez trop, & vous voulez trop agir dans vos exercices de dévotion. Vous ressemblez

à ceux qui ayant chez eux une bonne provision vont chercher bien loin de quoi vivre.

Je trouve à la fin de votre écrit le remède à votre mal. Vous dites que votre esprit est touché en deux façons : l'une paisible, au fond de votre intérieur ; l'autre active, dans vos puissances. Je vois bien que vous adhérez à cette dernière, parce que la nourriture que votre esprit y prend en ses efforts le satisfait ; & vous négligez la première qui est la plus subtile, & qui vient du fond de l'âme. Faites le contraire : retranchez beaucoup de la trop grande vivacité de votre propre action, laquelle, à la vérité, vous contente ; mais qui ne contente pas tant Notre-Seigneur. Il veut que nous fassions nos diligences. Il ne demande pas que nous demeurions dans une pure oisiveté, mais il veut que vous l'écoutez, & que vous le laissiez faire, en vous tenant en silence, & en consentant amoureusement à son opération. C'est ce que peu de gens savent faire. Nous nous repaissons ordinairement des sentimens auxquels nous avons contribué. Cette paix délicate qui est au fond du cœur, bien qu'elle soit moins sensible, est plus efficace. Elle

fendra votre extérieur libre , & le tirera de la gêne où il est. Si vous continuez dans vos empressemens, ils vous rendront insupportable à vous-même & aux autres, & affoibliront votre esprit.

Il faut que vous vous jettiez avec confiance entre les bras de Dieu , lui laissant le soin de votre conscience. L'idée de tant de pechez mortels est une chimere , qui ne sert qu'à vous tourmenter. Je crois que les Anges vous portent compassion , voyant en vous de si bonnes dispositions pour la vertu , pourvû que vous retranchiez cette multitude de reflexions , & que vous n'écoutez plus vos idées propres. Demandez à Madame du Houx , qu'elle vous montre dans les cahiers du Catechisme spirituel le Chapitre de *l'activité naturelle*. Mettez votre cœur au large , & tâchez d'aller à Dieu par amour. Ne faites point dans vos dévotions tant d'actes qui vous empêchent de donner lieu au repos , auquel Nôtre-Seigneur vous attire. Vous y trouverez & lumiere , & paix & suavité. Madame du Houx a bien connu ce que c'est que ce doux repos , étant à Loudun avec la Mere Jeanne des Anges. Cette simple attention à Dieu vous conduira plutôt &

plus aisément au but où vous aspirez, que tant de diligences que vous faites.

Voilà ma pensée sur ce que vous m'avez écrit. Croyez que je suis, &c.



LETTRE LXXXVI.

A LA MESME.

Sur le même sujet.

29. Novembre 1658.

JE vois, ma tres-chere Mere, que vous êtes encore dans les mêmes difficultez où vous étiez l'année passée. Vous me faites compassion; car vous vous faites de la peine en vain, si ce n'est que Dieu fasse servir vos peines à vous humilier. D'ailleurs elles diminuent les forces de votre esprit & de votre cœur, jettant les tenebres dans l'esprit, & la crainte dans le cœur. Vous ne pourrez guerir de ce mal que par un vrai abandonnement d'amour & de confiance entre les mains de Dieu. Si vous en venez au

point de n'avoir dans l'esprit que la seule vûe de Dieu, & dans le cœur que le seul desir de lui plaire, vous mettez vôtre ame au large. Vous êtes trop active dans vos devotions, cherchant par vos sensibilitéz des emplâtres à vos blessures. Vous gagneriez davantage par la paix, & quelquefois par le repos de vos puissances en la presence de Dieu. Communiquez volontiers avec les ames qui sont conduites par cette voie, & peu avec celles qui sont pleines de trop de reflexions & de raisonnemens. Ces dernieres se trouvent par tout en grand nombre, & les premieres sont rares. La communication de celles-ci, soit de bouche, soit par écrit, vous sera fort utile. Je prie Nôtre-Seigneur qu'il vous donne son saint Esprit. Le moyen de l'obtenir; je l'ai écrit à Madame du Houx.

Voici ce qu'il avoit écrit à cette Dame:

Je ne vois rien de meilleur que de chercher uniquement Dieu, & de le chercher par la voie que vous a montré vôtre saint Fondateur. Il tend à établir l'ame dans une profonde paix, & à lui ôter doucement tout appui en son action propre. Voyez dans le Catechisme spirituel le chapitre de l'activité naturelle.

J'y ai mis un remede efficace pour moderer ce grand embaras de pensées & de mouvemens qui nous occupent l'esprit. De-là vient que l'ame se brouille, & que la paix se perd. L'esprit de vôtre saint Fondateur est d'une grande égalité, & d'une douceur qui est plus dans le fond de l'ame que dans les sens. L'ame l'acquiert en se calmant en la présence de Dieu, ramenant peu à peu ses pensées au regard de Dieu, arrêtant en quelques occasions les sens au bien en general, le voidant d'inquietude & d'une multitude de choses qui troublent & tourmentent le cœur. Déchargez-vous sur Jesus-Christ de tous vos soins, ma chere fille, & ne croyez pas pouvoir remedier à vos besoins par des empressements trop vifs.





LETTRE LXXXVII.

A LA MESME.

Ce que c'est que de mourir à soi-même.

JE vois vôtre desir, ma tres-chere Mere. Pensant à y satisfaire, il me semble entendre des ames qui pleines de bonne volonté me disent : *Que nous faut il donc faire ?* Je répons en deux mots, auxquels on ne peut répugner que par erreur : *Il faut faire une étude particuliere de mourir à soi-même*, en vûë du bien qui vient après cette heureuse mort. Et comme les Marchands & les soldats s'exposent aux hasards de la mer & des combats, dans l'esperance du gain & du butin : de même les ames genereuses voyant le bonheur dont jouit un cœur uni à Dieu par amour : voyant que le Fils de Dieu est mort pour les racheter, elles se déterminent à mourir à elles-mêmes, pour ne vivre plus qu'à lui.

Qu'est-ce que mourir à soi-même ? C'est étouffer en soi la vie de l'amour propre.

& ses goûts, ses sentimens, les fausses douceurs. L'attachement qu'on a pour elles ; & telles personnes soit du dedans, soit du dehors, donnent du plaisir & de la satisfaction : il faut renoncer à ce plaisir, rompre cet attachement ; dire en soi-même, Je n'ai que faire de cela ; je ne veux que Jesus-Christ, lui seul me suffit ; je ne veux trouver de repos, goûter de plaisir qu'en lui. Si je ne trouve pas d'abord en lui cette douceur qui étouffe celle que je trouvois dans la conversation de ces personnes, j'aurai patience : j'emprunterai de la foi, des motifs pour m'animer : je supporterai les ariditez, les dégoûts, & les peines : j'aimerai mieux vivre dans la souffrance que dans l'infidélité. Cela s'appelle mourir à soi-même.

J'aime beaucoup mon corps, je me plais à contenter mes sens : j'ai peur que si je n'ai bien soin de ma santé, je ne meure jeune, ou que je ne devienne infirme. En vûe de Jesus-Christ qui a choisi la croix pour l'amour de moi, en vûe des Saints, qui ont fait de si étranges mortifications, dans le desir de m'abandonner à la providence, par le motif de plaire à Dieu, je veux faire souffrir

frir à mon corps cette petite peine , lui retrancher cette satisfaction , quitter ce soin de ma santé , sacrifier ma vie plutôt que d'être esclave de tant de petits remèdes , & de mener une vie agonisante dans la crainte de mourir. Je me ferai violence : je prendrai plaisir à me voir un peu délaissée , à manquer des secours qui flatent mon inclination naturelle : je ne chercherai point selon mon ancienne habitude contractée dès le berceau ; qu'on me plaigne, qu'on me caresse, qu'on me donne tout ce qui me peut accommoder.

Je suis naturellement portée à vouloir qu'on ait bonne opinion de moi : j'aime d'être considérée parmi celles avec qui je vis : je suis bien aise qu'on ait pour moi des égards : quand on n'en a pas , je me choque , & le moindre mépris me cause un sensible chagrin. Il faut qu'en vûe de Jesus-Christ délaissé & humilié, je tâche d'étouffer dans mon cœur la satisfaction que je sens de me voir estimée , appuïée d'une telle personne , de voir les marques d'amitié qu'on me donne. Il faut qu'en vûe des opprobres de mon Sauveur , j'en vienne jusqu'à me réjouir d'être traitée comme

un néant, comme une folle, malgré les répugnances de mon amour propre. Cela c'est mourir à soi-même.

Voilà un emploi qui seroit fort à mon goût : il revient fort à mon naturel : j'aurois bien de la joie si on me le donnoit ; mais pour l'amour de Dieu je ne veux point le demander, ni me le procurer ; je ne veux pas même me permettre de le desirer. Je veux agir comme si je m'en jugeois indigne : je prendrai au hasard les emplois que ma Supérieure me donnera : je les recevrai comme de la main de Dieu, sans avoir égard à mon inclination. Si j'y sens du dégoût, je le vaincrai genereusement en vûe de Nôtre-Seigneur, qui pour l'amour de moi a surmonté la répugnance naturelle qu'il avoit à se soumettre à la croix. Je ne représenterai rien pour me dispenser des ordres de l'obéissance, à moins que de fortes raisons, bien pesées en la presence de Dieu, ne m'y obligent. Se vaincre de la sorte, c'est ce qu'on appelle mourir à soi-même.

Or je dis, ma chere Mere, que qui fait cela, procure à son ame le plus grand contentement qu'il lui puisse donner : car Dieu se plaît à voir que pour l'a-

mour de lui nous nous mortifions. Toutes les autres pratiques hors celle - là ne nous mettront jamais dans la vérité, de vertu.

Il faut avoir du courage pour renoncer ainsi à soi-même ; & pour le faire volontiers & avec joie, il faut être animé d'une vive foi & d'une fervente charité. A cela sert encore beaucoup l'oraison & la communication avec Dieu, la liaison avec quelques bonnes ames, leur conversation & leurs entretiens, l'exactitude à l'obéissance, & la docilité à se laisser conduire. Nous n'aurons point d'autre consolation à l'heure de la mort que d'avoir pratiqué cette sainte abnégation de nous-mêmes. C'est - là le seul chemin qui conduit les ames à la véritable & solide perfection ; & ceux qui en cherchent un autre se trompent & s'égarent. Mais il y a des esprits qui noyent dans les maximes du monde & de la nature, sçavent adoucir la severité de l'Evangile, & accommoder la doctrine de Jesus-Christ à la sagesse humaine. Le monde est plein de ces sortes de gens, qui ne s'élevant point au dessus de la nature, ne touchent que superficiellement les choses de Dieu, & cependant s'érigent en cen-

seurs de la vie myttique ; condamnent hardiment la conduite des Saints , & sous pretexte de discretion , élargissent les voies de Dieu qui sont étroites , jugent de ses desseins , comme s'ils avoient été appellez à son conseil , interpretent selon leur sens les loix de son amour , éludent par leur raisonnement la force de la grace , qui tire toujourns les ames au Ciel , par l'oubli de la terre , & à Dieu , par l'oubli d'elles-mêmes.

Heuteuse l'épouse de Jesus-Christ qui ne peut souffrir en soi d'autre vie que celle de la grace ; qui blessée des traits de l'amour , ne cesse de courir après son époux crucifié , comme le cerf court après les fontaines : qui ne trouve son repos qu'aux pieds de son divin époux : qui ne se plaît qu'à se rendre semblable à lui par l'expression de ses vertus , & qui ne songe qu'à mourir à tout , pour vivre uniquement à lui. Il lui découvrira les lumieres de sa verité ; il lui fera sentir les ardeurs de son amour , & il lui fera part de ses consolations & de ses délices. Voilà , ma chere Mere ce que le saint Esprit me suggere pour vous & pour vos cheres Sœurs.

LETTRE LXXXVIII.

A LA MESME.

*Avis pour sa conduite dans la charge
de Superieure.*

21. Novembre 1661.

Vous voulez, ma tres-chere Mere, que je vous parle sur ce sujet de l'emploi que Nôtre - Seigneur vous a donné de gouverner une maison de ses épouses. Il ne vous a pas mis un petit fardeau sur les épaules, en vous donnant cette charge. Ce qui fait le poids de la superiorité, c'est la diversité des esprits que l'on a à conduire, & la difficulté de les contenter tous; l'obligation de satisfaire à la conscience, & de garder un tel temperament de prudence, que l'on puisse se plaire à Dieu, sans faire, s'il est possible, de chagrin à la créature. La seule peine qu'il y a à garder ce juste milieu me paroît si grande, que j'estime qu'il faut être stupide pour ne la pas apprehender, à moins qu'on ne soit soutenu d'une grace extraordinaire; & c'est pour

K K iij

cela que j'ai sincèrement une tres - grande joie de me voir dans un état qui me rend incapable des charges.

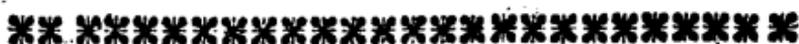
Pour vous, qui avez autant que je puis connoître, une bonne volonté, je vous prie de comprendre que sans l'assistance du Ciel, une Superieure ne peut se bien acquitter de sa charge, que les talens naturels ne lui suffisent pas; que c'est de l'union avec Dieu qu'elle doit tirer de la lumière & de la force, & qu'on fait aisément par la ferveur & par la tendresse de l'amour divin, ce qu'on ne sçauroit faire avec toute l'adresse & l'habileté humaine. Car une gravité affectée, une prudence étudiée, n'est que grimace, & ne peut produire les bons effets d'une charité sincère & genereuse, qui a des entrailles de compassion pour le prochain. Je ne trouve rien de si pauvre dans une Superieure qu'un soin aride de se faire obéir par autorité. La véritable force du gouvernement consiste dans un certain attrait d'amour non affecté ni politique, mais naïf & procedant de la grace par lequel on s'insinué dans le cœur des inferieurs, & on les assujettit doucement à l'obéissance. Si vous ne sentez pas en vous cet attrait, je vous conseille de le

demander à Nôtre-Seigneur, comme un enfant demande le pain à sa mere. Il vous importe extrêmement de bien concevoir l'idée de cette tendresse maternelle que vous devez avoir pour vos filles, & de la démêler de l'amour naturel, & d'une affection interessée. Ce secret est connu de peu de personnes.

Il y a des Superieures qui n'ont égard qu'à la sagesse humaine, & dont tout le soin est de s'opposer aux maux qui feroient du bruit & de l'éclat. D'autres ne songent gueres qu'au temporel, oubliant un de leurs devoirs le plus essentiel, qui est celui d'un amour bienfaisant & compatissant, qui les rende sensibles à tous les interêts des ames que Dieu leur a commises pour les conduire dans les voies de la perfection. Les bonnes Superieures sont fortement persuadées que c'est là leur principale obligation. Elles tiennent leur esprit teûjours élevé dans la lumiere de Dieu, pour connoître les voies dans les ames, & les besoins des ames, avec les moyens de les aider. Elles sont continuellement aux pieds de Nôtre-Seigneur, pour lui demander son esprit, & la grace de les conduire selon ses desseins. Elles ne recherchent leur confiance que pour

faire en elles l'œuvre de Dieu. C'est dans cette vûë qu'elles leur marquent toute la bonté, toute la facilité qui peut gagner le cœur. Vous me direz, ma chere Mere, qu'étant dans un état aussi pauvre & aussi aride que vous me le representez, vous êtes incapable d'un emploi si divin. A cela je vous réponds que Dieu sçait bien faire couler les secours de la grace dans l'ame des Superieurs, nonobstant leur pauvreté interieure, & qu'il a un soin particulier d'eux, pourvû qu'ils soient dégagés de tout intérêt, & qu'ils ne cherchent qu'à lui plaire. Alors il leur donne secretement dans leur indigence & leur secheresse beaucoup d'aides & d'adresses surnaturelles, dont ils ne s'apperçoivent pas : ainsi prenez courage, & attendez avec confiance le secours de celui qui vous a donné le soin de ses épouses.

Puisque vous tenez sa place, n'agissez que par son esprit & que pour sa gloire, & jamais ne sortez des motifs surnaturels. Suivez plutôt les idées de la grace, que les vûës humaines, & ne faites nul fonds sur les petites habiletez de cette sagesse qui perit, & que Dieu ne benit jamais.



LETTRE LXXXIX.

A LA MESME.

*Sur ce qu'elle se plaignoit que Dieu
n'operoit rien en elle.*

18. Juin 1662.

VOus êtes , ma chere Mere , dans une peine , où je vois la plûpart des ames de bonne volonté : c'est que comme Dieu n'opere pas en elles des choses qui paroissent distinctement notables , elles tombent dans l'abattement , croyant n'avoir rien dans leur interieur , à cause qu'elles n'y remarquent aucun effet particulier de Dieu.

Il faudroit se contenter de la conduite ordinaire de Dieu , marcher volontiers dans l'obscurité de la foi , animer sa foi , & fonder sur la foi les pratiques solides & invariables qui ne peuvent manquer , & qui aboutissent aux biens de la grace les plus importants , & quelquefois même aux plus sublimes , comme sont le goût de Dieu , un amour tendre pour Dieu , une intime familiarité avec Dieu.

Ces pratiques sont l'oraison, la mortification, les œuvres de charité, la pureté de cœur, & l'attention à éviter les moindres fautes, le dénuement de tout, & le soin de ne se donner ni employer qu'aux devoirs de son état, & qu'à ce qui est du service de Dieu & de sa sainte volonté.

Quand une ame fait constamment ce qui dépend d'elle dans ces pieux exercices, Dieu de son côté correspondant à sa fidélité, la met dans une paix & une liberté où elle se trouve contente, & quelquefois il lui fait sentir & goûter les douceurs de son amour avec une plénitude, qui est la félicité de cette vie. C'est là l'état que je vous souhaite, ma chère Mère, avec les dispositions nécessaires pour y arriver. Il me semble que vous avez celle d'un cœur dégagé. Faites vos diligences pour acquérir les autres.





LETTRE XC.

A la Mere Claude Agnès Bertin Supérieure du premier Monastere de la Visitation à Rennes.

Que c'est par l'entiere victoire de l'amour propre qu'on s'établit dans le parfait recueillement, & dans le pur amour.

12. Janvier 1659.

JE prie Nôtre-Seigneur de vous accorder l'accomplissement des bons desirs qu'il vous donne, ma tres-chere Mere, & de vous conduire à son parfait amour. On n'y parvient pas en suivant les maximes du monde & les inclinations de la nature. C'est en combattant l'amour propre, de la mortification duquel dépend tout nôtre avancement.

Faites reflexion sur les diverses dispositions des ames, dont vous avez la conduite, vous trouverez que celles en

qui vous ne voyez pas une fervente détermination d'être absolument à Dieu, suivent toutes les routes de l'amour propre, de leurs inclinations naturelles. Chacune a son but, où elle rapporte tout. L'une cherche l'estime du monde, l'autre ses petites commoditez. L'une est occupée du soin de sa santé, l'autre ne pense qu'à gagner l'amitié de ses Supérieures, pour avoir les emplois qu'elle desire. La fidelle servante de Dieu, la vraie épouse de Jesus Christ, tout au contraire tient pour une bonne fortune d'être méprisée & rebutée; d'être oubliée, & de manquer d'appui, de soulagement, & des choses même nécessaires; d'être contredite & censurée. Elle trouve en cela une source de grace & de joie. Dieu l'instruit interieurement, il l'éleve à son pur amour, & il prend en elle ses délices.

Mais nôtre misere fait que nous marchons toujours en la vûe des créatures: nous ne pouvons nous rendre independans des jugemens du monde: nous nous occupons sans cesse à penser ce qu'on dira de nous, & de quelle maniere on nous traitera. Nous n'avons point le cœur tourné à nôtre progrès

spirituel ; à chercher les moyens de nous unir à Dieu ; à connoître ses saintes volontez. Voilà pourquoi le parfait recueillement ne peut s'établir en nous. Une ame qui est toute au dehors par son attachement aux créatures , & par les soins qu'elle a de sa reputation & de ses intérêts temporels ; comment veut-elle être recueillie ? Comment pourroit-elle trouver son repos dans son intérieur ?

Il faudroit nous renfermer au dedans de nous dans le seul dessein de contenter Dieu ; & pour le dehors desirer d'être environné d'épines , qui fissent qu'on s'éloignât de nous ; & nous faire des rebûts , des mépris , des mortifications , comme une palissade , ou une haye qui empêchât l'amour propre d'entrer dans notre intérieur , & de nous ravir les biens célestes que Dieu nous donne.

Je souhaite que Nôtre-Seigneur ait dans vôtre maison un petit troupeau de filles fortes , qui veuillent tout de bon mourir à elles-mêmes , & qui prient la Supérieure de leur aider à se connoître & à se corriger ; à combattre leurs passions , & à les aller chercher

jusques dans leur dernier retranchement, afin d'arracher jusqu'aux plus petites fibres de l'amour propre. Alors l'ame se fortifiant dans les oppositions & les contradictions, sera puissante contre le démon : l'amour divin lui fera sentir ses effets, il établira en elle une voie de grace & de présence de Dieu, & il la fera entrer en communauté de biens avec Jesus-Christ son époux. Le plus ordinaire & le plus doux objet de ses pensées sera de contempler son cher Sauveur dans l'excès de ses opprobres ; & plus elle aura de part à sa croix, plus elle sera digne de ses faveurs.

Pourquoi les trésors de Dieu sont-ils si cachés ? C'est que peu de personnes veulent aller à Dieu par le chemin que son Fils a tenu. On prend dès le berceau les routes de l'amour propre ; on se cherche en tout, & l'on ne peut abandonner ses intérêts bas & sensuels. La vraie doctrine de Jesus-Christ n'est pas encore descendue jusqu'au fond de notre cœur ; à peine en a-t-elle touché la surface.

J'ai bien de la joie d'apprendre que vous avez chez vous Madame du Houx ; mais je ne sçai si son stile plaît bien à tout le monde. S'il s'en trouve quelques-

unes qui ne goûtent pas son esprit, je crois que la lumière leur manque; & comment aurons-nous la lumière, si l'amour que nous avons pour nos sens fait sur le cœur une épaisse nuée, qui nous met dans les ténèbres? Les enfans de la lumière sont ceux, qui par un amour de préférence pour Dieu, & par le desir de jouir de lui, se mortifient soigneusement en toutes choses.





LETTRE XCI.

A la même, & aux Religieuses dont elle étoit Supérieure.

*Avis pour le recueillement
interieur.*

26. Novembre 1659.

IL me semble, ma tres-chere Mere, que vous êtes un peu trop active & trop empressée dans vôtre interieur. Je crains que vous n'y donniez trop d'entrée aux choses exterieures. Unissez vous à Nôtre-Seigneur : gagnant son cœur, vous ferez plus par la liaison que vous aurez avec lui, que par cette grande application à chercher des expediens pour venir à bout de vos desseins. On s'épargneroit bien de la peine, si l'on sçavoit s'abandonner à Dieu. C'est en quoi les pauvres Supérieures avec leur empressement me font grande pitié.

Pour vous, ma chere Mere, tendez toujours à calmer vôtre esprit; & quand les choses viennent se presenter à vôtre
pensée

pensée à contre-tems ou en tumulte, remettez-les entre les mains de Dieu. Quand vous aurez besoin de conseil sur quelque affaire, abaissez votre cœur devant Dieu, lui recommandant le sujet dont il s'agit, & attendant en paix sa lumière. Soyez toujours parfaitement libre, & ne vous empressez pas trop pour quoi que ce soit. Vous n'avez rien de plus pressant que de vous maintenir devant Dieu en paix. Accoûtumez-vous à ne vous conduire que par les mouvemens de la grace, & non purement par ceux de la nature, quelque raisonnables qu'ils vous paroissent. Abandonnez à Dieu le plus que vous pourrez vos intérêts, & les affaires qui passent par vos mains. Procurez l'avancement de vos Sœurs dans l'abnégation & dans toutes les vertus. Mais soyez bien persuadée que vous les aiderez plus par la paix & la tranquillité de votre cœur, que par vos propres industries. Vous dites qu'elles attendent de moi quelques avis : que voulez-vous que je leur dise ? Il me vient toujours dans l'esprit, que toutes leurs diligences doivent tendre à se lier à Nôtre-Seigneur, & à se rendre capables de traiter intérieurement avec lui.

L 1

On acquiert cette facilité. 1. Par la recollection, en s'éloignant de tout ce qui est inutile & hors des desseins de Dieu. 2. Par l'abnégation intérieure de toutes les inclinations & de tous les mouvemens de la nature, ne se laissant captiver par aucune affection humaine, & conservant son cœur dans une telle liberté, qu'à la rencontre des objets on se trouve insensible aux attraits du plaisir, & à la crainte de la peine. 3. Par la pénitence & l'austerité de vie, mortifiant le corps, autant que la discrétion le permet.

Par ces trois exercices constamment pratiqués, on cherche Dieu, & à la fin on le trouve. On est introduit dans sa familiarité; & le possédant, le goûtant on ne desire plus rien des choses de la terre. On le sert parfaitement & avec plaisir, toutes les forces de l'âme étant ramassées & recueillies en lui.

La plupart de nos peines viennent de ce que voulant bien faire, nous nous trouvons liés; & parce que les forces de notre âme sont partagées, nous ne pouvons rendre à Dieu un service plein & parfait. Mais quand le cœur se sent libre & en état de s'unir à Dieu facilement,

il jouit d'une paix & d'un repos qui fait la félicité de cette vie. Ainsi tout nôtre travail dans la vie spirituelle consiste à nous disposer à cette totale conversion de cœur à Dieu.

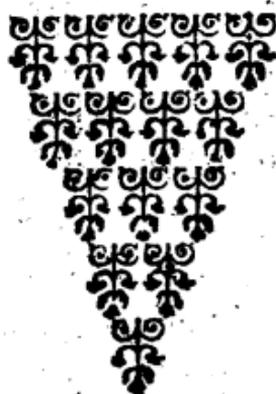
Mais au lieu de nous y disposer, au lieu de recueillir nôtre esprit, il semble que nous allions chercher les occasions de nous distraire, lorsqu'elles ne se présentent pas; au lieu de mortifier les instincts, les mouvemens de la nature, nous les suivons en tout; au lieu de mortifier nôtre corps, & de le tenir dans la servitude, nous le laissons dominer, & nous ne lui refusons presque rien. Quand nous faisons quelque petite pénitence, nous croyons faire quelque chose de grand; & ce qui n'est qu'une peine d'enfant, nous paroît un excès. Ainsi l'ame vient à s'appesantir par la molle condescendance qu'elle a pour les sens.

Voilà ce qui fait que nous avons tant de peine à trouver Dieu. Nous le trouverons aisément, si nous nous dégageons des amusemens extérieurs, & des vaines occupations que nous nous donnons au dehors; si nous résistons généreusement au penchant de la nature; si nous aimons la pénitence, assujettissant le corps

L l ij.

à l'esprit, & ne nous flatant point dans les recherches de l'amour propre. La persévérance dans cette pratique est la voie seure pour chercher Dieu, pour le trouver, pour s'unir à lui, & pour trouver en lui le repos & le bonheur après lequel nôtre cœur soupire.

Je vous le desire, ma chere Mere, & à toutes vos cheres filles, ce repos & ce bonheur qui ne se trouve qu'en Dieu.





LETTRE XCII.

A LA MESME.

Qu'on ne se peut défendre des ruses de l'amour propre, que par une genereuse détermination à mourir à soi-même.

J'AI reçu deux fois de vos lettres, ma tres-chere Mere. J'ai bien de la joie de voir vos bons desirs, & ceux de vos cheres Sœurs. Je vous souhaite à toutes la vraie lumiere pour reconnoître les ruses & les artifices de la nature, dont il est bien difficile de se défendre; car elle sçait se déguiser en mille manieres. Elle couvre ses foiblesses sous une apparence de necessité: elle emprunte le manteau de la vertu pour cacher ses lâchetes, & jamais elle ne manque de raisons pour appuyer ses droits. Aussitôt qu'elle nous a suggeré quelque dessein, qu'elle nous a mis dans la tête, d'avoir un certain emploi, d'obtenir quelque permission de nos Supe-

rieurs, de satisfaire nôtre curiosité en quelque chose, d'entretenir le commerce de quelque amitié particulière, pour n'être pas gênée par la synderesé, elle imagine quelque besoin, elle trouve quelque prétexte de prudence ou de bienfaisance; elle cherche quelque motif de charité ou de zele, l'interêt de Dieu, la gloire de Dieu; & sous ces fausses apparences elle endort la conscience, & se met à couvert de ses reproches.

Mais si nous sondons bien nôtre cœur, nous verrons que le véritable motif qui nous fait agir, est l'amour propre caché sous les couleurs de la vertu: si nous examinons bien les plus profonds replis de nôtre interieur, nous découvrirons l'illusion qui nous trompe; que ce n'est pas l'interêt de Dieu que nous cherchons, mais le nôtre propre; que le premier & principal ressort de ce dessein que nous poursuivons avec tant de chaleur, n'est pas la gloire de Dieu, mais nôtre propre gloire; que ce que nous cherchons dans cet emploi, dans cette permission, est nôtre propre commodité & nôtre satisfaction; que ce que nous envisageons dans ce petit commerce, dans ces conversations, n'est pas le zele de nô-

tre perfection, ni le profit que nous en tirons, mais le plaisir que nous y prenons. Nous trouverons que nôtre conduite est pleine d'une infinité de secretes tromperies, que nous nous dissimulons nous-mêmes par l'aversión que nous avons à nous captiver sous les loix de la grace.

Et nous roulerons nôtre vie dans cette erreur & dans cet aveuglement, jusqu'à ce que nous nous soyions une bonne fois déterminez à nous donner pleinement à Dieu, & à ne lui refuser plus rien. Nous n'avons encore jamais dit tout de bon & du fond du cœur: C'est aujourd'hui que je veux sortir de mes terres, pour me transferer dans la région de la grace: C'est aujourd'hui que je quitte ma volonté absolument, me remettant de tous mes emplois entre les mains de l'obéissance, sans faire plus aucun choix ni aucune distinction: C'est aujourd'hui que je renonce à tous mes interêts, à mes desseins, à mes craintes, m'abandonnant entierement & irrevocablement aux dispositions de la providence: Je ne veux plus songer à mon honneur, à l'estime que j'ai acquise dans les esprits, à ma santé, à la vie, ni à la mort, ni à quoi que ce soit de ce monde. Si nous avons

dit cela une bonne fois & d'un cœur sincere : si nous étions ainsi sortis de nous-mêmes, résolus de n'y plus revenir. Si au lieu de nous chercher nous-mêmes, par tout où nous nous trouvons, nous avions le courage de nous quitter, & de mourir à nous-mêmes, ô qu'il y a long-tems que nos affaires seroient bien dans un autre état qu'elles ne sont ! Nous ne serions pas flotans comme nous sommes entre la grace & la nature, ne sçachant bonnement laquelle des deux regne en nous. Nos oraisons iroient bien autrement qu'elles ne vont : nous servirions Dieu bien d'un autre air que nous ne le servons. Le royaume de Dieu s'établirait en nous avec sa sainte liberté, sa paix, ses richesses, ses délices, & l'abondance de ses bénédictions. C'est ce que je vous souhaite, ma chere Mere, & à toutes vos cheres Sœurs, que je salue en Nôtre-Seigneur.

LETTRE



LETTRE XCIII.

A LA MESME.

*Pressante exhortation à l'amour de
Nôtre. Seigneur & à la perfection.*

Après les bons sentimens de vôtre lettre, ma tres-chere Mere, que reste-il sinon de tendre desormais de toutes nos forces à Nôtre-Seigneur, & de nous tenir liée à lui par une continuelle attention à écôuter sa voix, & à suivre les doux attraites de sa grace.

Pour cela conservons nôtre recueillement, dégageons-nous entierement des choses de la terre, mortifions sans cesse nos passions, proposons - nous de n'être touchée d'aucun mouvement de joie, ni de tristesse, de desir, ni de crainte, hors du bon plaisir de Dieu. N'ayons point d'autre vûe que celle de lui plaire. Tenons pour indifferent tout ce qui n'est pas de sa conduite, ou qui ne regarde pas sa gloire & nôtre perfection, & ne soyons point contents que nous ne sentions que

Tome II.

M m

nôtre cœur ne prend plus de part à rien qu'à l'intérêt de ce divin époux & à nôtre salut éternel. Ayons une perpetuelle conversion de toutes nos puissances vers lui. Meditons jour & nuit sa vie & sa mort : aimons-le dans l'exces de ses opprobres & de ses souffrances : embrassons-le dans la Croix : demandons lui la grace de participer à son Calice : prions & cherifions pour l'amour de lui les états de peine, l'abjection, les mépris, les rebuts, les délaissemens ; desirons-les, & recevons les avec joie : cherchons à faire mourir entierement nôtre amour propre : servons Dieu sans relâche dans ce saint exercice, & empessons-nous pour cela plutôt que pour nos petites satisfactions. Il faut tout abandonner à l'amour & au pouvoir de Nôtre-Seigneur : nôtre vie, nôtre mort, nos affaires ; nos prétentions, nos desseins, par hommage à sa souveraineté, & par une entiere confiance en sa bonté.

Combien y a-t'il d'années qu'il nous sollicite de lui abandonner tous nos intérêts ? Nous differons toujours ; & qu'attendons nous ? A la fin nous aurons grand regret de n'avoir pas suivi les instincts de la grâce. Si après la communion l'ame

écoutoit Jesus-Christ , elle entendroit ses pressantes invitations à quitter tout , & à résigner totalement à la providence. Qui nous empêche de le faire , sinon nos petits desseins & nos attaches ? Si nous pouvions nous élever audessus des vûes humaines , & nous affranchir de la servitude des créatures , nôtre cœur trouveroit en Dieu une étendue immense pour se dilater. Si nos amis de l'autre monde qui ont vécu ici avec nous , & qui attendent que la porte du Ciel leur soit ouverte , venoient nous dire leurs sentimens sur le cours de leur vie , combien il leur est dur de voir les pertes qu'ils ont faites du tems , des occasions , des graces , nous en serions surpris.

Mais ce qui nous doit le plus toucher , c'est la vûe de Jesus - Christ souffrant ; c'est son assiduité à demeurer à la porte de nôtre cœur , attendant que nous la lui ouvrions , & que nous cooperions à sa grace. Ce sont-là les vrais objets de nôtre meditation : & ensuite il faudroit faire toutes les diligences possibles pour lui plaire.

Ne differons plus , ma chere Mere , ne perdons pas un moment : tout nous est précieux : ne cessons jusqu'à ce que

l'ame, l'esprit, le corps soient à Dieu sans résistance. Je voudrois pouvoir dire ce qu'on peut esperer de lui dès cette miserable vie, quand on laisse tout pour lui plaire : quelle profusion de grace : quelle abondance de biens, quels torrens de saintes délices il verse dans l'ame : quelle conversation, quels entretiens il a avec elle : quelles caresses, & quelles faveurs il lui fait ; car il ne faut pas s'imaginer qu'il la laisse seule. Les Rois avec leur Cour ne sont pas accompagnez comme elle. Le celeste époux lui est seul toutes choses. Soyez à lui sans reserve, ma chere Mere, soyez à lui toutes ; ne respirez que lui ; brûlez de son amour, & consommez-vous dans ces saintes flammes, qui font la vie & la felicité des Saints. Il faut finir malgré moi : le papier me manque.

F I N.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillits, Senechaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre bien-ami le sieur Edme Couterot Libraire à Paris Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à faire imprimer plusieurs ouvrages dont les Privileges sont expirez ou prêts à expirer; mais craignant que d'autres ne voulussent entreprendre d'imprimer ou faire imprimer lesdits ouvrages cy ensuite expliquez, ce qui lui causeroit un prejudice considerable, attendu les grandes depenses qu'il lui convient faire pour les faire imprimer; il nous a en consequence fait très humblement supplier de vouloir bien pour l'en dedommager lui accorder nos Lettres de continuation de privilege tant pour les Livres qui sont expirez que ceux à expirer. A ces causes voulant favorablement traiter l'Exposant & lui donner moien de continuer à reimprimer ou faire reimprimer lesdits Livres intitulez : *La Dévotion à nôtre Seigneur J. C. dans l'Eucharistie par le Pere Waubert* : *La Regle du tiers ordre de la pénitence, & du troisième Ordre de S. François* ; *serventes aspirations à Dieu par le Cardinal Bona* : *Dialogues & Lettres spirituelles où la perfection chrétienne est*

expliquée pour toutes sortes de personnes. Le Directeur des consciences scrupuleuses par le Pere Colombar Gilotte : Methode pour bien prier Dieu, par le Pere Gonnelin : Retraite spirituelle & Reflexions pour un jour de chaque mois par le Pere Croiset : le Medecin & le Chirurgien des pauvres par le frere Dube : Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire réimprimer lesdits livres ci-dessus spécifiés en telle forme, marge, caractere en un ou plusieurs volumes conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de quinze années consecutives ; à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons defences à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire aucuns desdits Livres ci-dessus expliquez en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pre-
texte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & interêts : A la charge que ces Presen-

tes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimez qui auront servi à l'impression de dits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson; & qu'il en sera ensuite remis de chacun deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson, le tout à peine de nullité des presentes; du contenu de quelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Norman-

de & lettres à ce contraires ; Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le deuxiême jour du mois de Fevrier l'an de grace mil sept cens dix-neuf , & de nôtre Regne le quatriême.

Par le Roy en son Conseil ,

NOBLET.

Registré sur Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , page 433. n. 475. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 4 Fevrier 1719.

DELAULNE , Syndic.





